



ÉMILE FRADIN



FRA

# GLOZEL ET MA VIE

*Récit recueilli  
par Pierre Peuchmaurd*



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT  
PARIS



AS7

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert LAFFONT, Service « Bulletin », 6 place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1979

ISBN 2-221-00284-9

## SOMMAIRE

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| 1. La vache et la tombe .....                 | 11  |
| 2. Glozel avant Glozel .....                  | 15  |
| 3. Les premières fouilles .....               | 27  |
| 4. Les journées mémorables de Glozel .....    | 55  |
| 5. La règle du jeu .....                      | 87  |
| 6. Les grandes manœuvres.....                 | 99  |
| 7. Justice, police et compagnie .....         | 137 |
| 8. Savants et fradinerie .....                | 165 |
| 9. Un policier au-dessus de tout soupçon..... | 191 |
| 10. Escroc ! .....                            | 207 |
| 11. Le fil des jours.....                     | 229 |
| 12. La vérité.....                            | 245 |
| 13. Danser le dernier .....                   | 259 |

### *Annexes*

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| La radiothermoluminescence, <i>par Henri François</i> ... | 267 |
| Le casse-tête glozélien, <i>par Jacques Gossart</i> ..... | 275 |



*Au docteur Morlet, qui a consacré quarante années de sa vie à défendre Glozel.*

*A ma famille, qui a su soutenir mon courage pendant un demi-siècle.*

*A tous ceux qui me firent confiance aux heures les plus noires.*



## LA VACHE ET LA TOMBE

Il faisait exceptionnellement beau ce matin du 1<sup>er</sup> mars 1924. Comme chaque jour, nous nous étions levés de bonne heure. La matinée devait être consacrée à une tâche précise : mon grand-père avait décidé qu'il fallait enfin défricher le champ Duranthon pour le mettre en pacage.

Situé à environ quatre cents mètres de la ferme, le champ Duranthon constitue en réalité le versant d'un val encaissé. Bordé au fond par un ruisseau, le Vareille, sa superficie est d'un peu moins d'un hectare. Nous avions bien commencé à le débroussailler, deux ou trois ans auparavant, en mettant le feu aux herbes, mais cela ne se voyait plus beaucoup. Ce n'était, de nouveau, que ronces et genêts, épines et buissons. Au reste, il est malcommode d'accès — la pente qui y conduit est raide et encombrée — et ne promettait qu'un maigre rendement, mais il pouvait nourrir quelques bêtes, et nous n'étions pas assez riches pour négliger longtemps même une petite partie de nos terres.

Nous étions donc descendus, mon grand-père, mon père, ma sœur Yvonne, deux vaches et moi, et nous labourions. Je tenais les mancherons de la charrue. J'aimais cela. Quand on tient la charrue, on est un homme ! J'avais seize ans. Et nous labourions. Nous étions là, derrière notre charrue, depuis un bon moment déjà. Il pouvait être onze heures, lorsque, tout à coup, alors que nous passions sur un endroit moins fertile que

les autres, où l'herbe ne poussait pas comme ailleurs, le soc de la charrue a soulevé une sorte de brique. Je l'ai ramassée. Au même instant, le sol s'est effondré, et l'une des vaches est tombée, une patte prise par le trou qui venait de se former.

Par bonheur, elle n'était pas blessée, et nous avons entrepris de la dégager en écartant les pierres qui la retenaient. C'est alors que sont apparus les premiers morceaux de poteries.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria mon grand-père. Il y a eu quelque chose là !

Et nous disions tous :

— C'est une maison qui a été détruite, c'est des...

Bref, on n'en savait rien du tout. On arrête le travail et on enlève encore deux ou trois pierres, sous lesquelles nous trouvons des fragments de brique rougeâtre, des morceaux de ce qui nous sembla être des vases, des débris divers.

L'heure du déjeuner approchait. Nous avons repris le labour avant de remonter manger. A table, la conversation allait bon train. Ce n'était pas ordinaire.

Pourtant, cela rappela quelque chose à mon grand-père. Il y avait bien longtemps, les métayers qui étaient là avant lui, les Guillonnet, avaient trouvé un vase dans ce même champ Duranthon. C'était le père Guillonnet qui était tombé dessus, un jour qu'il creusait un trou pour y enfouir une bête morte. Il l'avait rapporté à la ferme, où il était resté des années sur la cheminée de la cuisine. Et il intriguait un peu les gens parce qu'il portait tout autour une inscription mystérieuse.

Et puis les Guillonnet étaient partis, avaient quitté le hameau, et dans le déménagement le vase s'était brisé et l'on avait jeté les morceaux. Mais plusieurs personnes s'en souvenaient, et le fait me fut confirmé, bien des années plus tard, par la petite-fille de Guillonnet. Elle aussi avait vu le vase.

Aussitôt le déjeuner fini, nous nous sommes empressés de redescendre au champ Duranthon, armés de bêches et de pioches. A l'endroit où la vache était tombée, nous avons bientôt mis à jour une grande fosse ovale de 2,80 m de long sur un peu moins d'un mètre de large. Et nous avons compris qu'il

s'agissait d'une tombe lorsque nous y avons trouvé des ossements et un crâne — un crâne presque entier, auquel il ne manquait que deux dents. Et il faut dire que nous avons eu peur, une peur irraisonnée, devant ce crâne, ces morceaux de fémurs. Et je n'étais pas le moins effrayé : c'était la première fois que je voyais la mort comme ça.

A côté du crâne, il y avait des vases, deux vases intacts, que nous avons brisés. Mon grand-père disait que, puisque c'était un tombeau, on avait dû y mettre des objets de valeur, des bijoux peut-être, pour aller avec le mort. Et nous avons brisé les vases. Ils ne contenaient que de la terre.

Le soir venu, je suis remonté à la maison avec le crâne, et je l'ai posé sur des planches, dans la cour. Quand elle l'a vu, ma grand-mère s'est mise à pousser les hauts cris. Et plus elle criait, moins j'étais rassuré. Quand j'y songe, les cris de ma grand-mère sont même le souvenir le plus précis que je conserve de cette journée. Pourtant, sans bien savoir pourquoi, je n'aurais pour rien au monde laissé ce crâne en bas, dans le champ. Il fallait absolument que je le rapporte. Mais j'entends encore ma grand-mère s'exclamer :

— Vous déterrez les morts, Émile a apporté un crâne ! Il ne fallait pas faire ça...

Superstition, ou pressentiment de ce qui allait suivre ?

Je n'en étais pas là et, bien que très excité par les événements de cette journée, j'étais très loin, lorsqu'elle s'acheva, de penser que ma vie allait en être complètement bouleversée, et que le soc de cette charrue lui avait ouvert un sillon aussi différent de celui qu'elle aurait dû suivre.





## GLOZEL AVANT GLOZEL

Glozel n'est même pas un village. C'est un hameau, un lieu-dit, situé à une vingtaine de kilomètres de Vichy, dans la vallée du Sichon, à l'extrême sud du Bourbonnais. C'est un pays dur, dur et beau, comme ces sapinières qui composent l'essentiel du paysage, comme la haute ruine du château de Mongilbert que l'on aperçoit de la ferme et qui s'effrite depuis des siècles. Un peu partout, des roches de granit crèvent le sol de leurs masses brunes. Il neige souvent en mai. C'est là qu'à l'écart de la route, non loin de Ferrières-sur-Sichon, village dont il dépend, se tient le hameau de Glozel — quatre feux quand j'y suis né, perdus dans ce désert vert et noir qu'est la Montagne bourbonnaise.

Le premier Fradin à avoir habité Glozel fut mon grand-père, Claude. Il y était venu comme métayer à l'âge de vingt ans, en 1877, succédant aux Guillonnet, qui avaient fait marcher la ferme jusqu'à cette date pour le compte de la veuve Biguet, qui en était propriétaire. Métayer, mon grand-père devait le rester jusqu'en 1919, année où il put enfin acheter la maison et les terres. J'avais alors onze ans.

Nous vivions là tous, mes grands-parents et nous, les enfants, les Fradin. Des Fradin, il faut dire, il y en a beaucoup. Tout le monde ici s'appelle Fradin. Il y en a plus de cent dans le seul village de Ferrières. Les traces les plus anciennes de gens portant ce nom remontent à 1400. C'est

dans les archives de Ferrières. Il y a même un hameau qui s'appelle Chez Fradin, où est né mon grand-père, dans un ancien prieuré.

Mon grand-père est né en 1857. Quand l'âge en fut venu, il épousa sa cousine germaine, Gabrielle Émilie Moussière. Ils eurent deux filles, dont l'une se maria avec un charron de Ferrières, Dassaud. L'autre est devenue ma mère après qu'Antoine Fradin fut venu gendre à Glozel, comme on dit dans le pays. Mon père et ma mère s'appelaient donc tous deux Fradin. Comme tout le monde. Mais ils n'avaient aucun lien de parenté.

Tous avaient eu des vies, des enfances difficiles, dont les récits ont bercé — ou hanté — la mienne, déjà infiniment plus confortable, bien qu'elle apparaisse certainement à mes petits-enfants comme appartenant à un autre monde.

Claude, mon grand-père maternel, était un homme solide. Petit, râblé, l'œil vif et qui vous regardait bien en face. Et Dieu sait s'il était intelligent, et drôle, et vivant, le Sergent, comme on l'appelait toujours, simplement parce qu'il avait effectivement été sergent quand il faisait son service militaire, à Lyon.

C'est dans sa lumière, forte et chaude, que s'est écoulée mon enfance, ainsi que dans celle, plus douce, de ma grand-mère. La ferme occupait tout le temps de mes parents.

Gabrielle Émilie, ma grand-mère, était, elle, une femme active et toujours souriante, qu'on ne voyait jamais sans cette coiffe bourbonnaise aujourd'hui disparue, faite d'un fond de tulle serré à la tête et bridé d'une auréole empesée et gaufrée. Elle avait l'œil à tout. Debout avant l'aube, elle était toujours la dernière couchée. J'ai dit qu'elle s'appelait Gabrielle Émilie. En réalité, nous ne l'avons su qu'après sa mort. Elle-même l'avait toujours ignoré. Toute sa vie, elle avait cru qu'elle s'appelait Amélie. Petits mystères...

Mon enfance, ce fut d'abord elle, ma grand-mère, Amélie donc. Petite fille, elle avait été élevée, à trois kilomètres de

Glozel, par une tante qui lui faisait la vie dure, la nourrissait mal, souvent de croûtons de pain, et qui, souvent aussi, la laissait partir pour l'école sans rien lui donner à manger. Cela me terrifiait, je ne comprenais pas, moi qui vivais heureux dans une famille unie.

Mais c'était pour tout le monde pareil. Mon père aussi gardait de noirs souvenirs de son enfance. Son père à lui était mort quand il avait neuf ans. Ils étaient pauvres, très pauvres. Sa mère était restée avec deux chèvres et quatre enfants, quatre garçons. C'est ce qui explique que mon père ne soit jamais allé à l'école, n'ait jamais su lire ni écrire. Pour les nourrir, leur mère avait dû les placer, lui et l'un de ses frères, dans une ferme, chez un oncle à eux.

C'était une grosse propriété. Mon père avait neuf ans, son frère en avait dix. Et la femme qui tenait cette ferme, leur tante après tout, leur disait chaque jour : « Prenez des pommes de terre dans vos poches ; vous ne viendrez pas à midi. » Et elle leur tendait à chacun une pomme de terre fraîche cuite à l'eau. Et ils partaient le matin dans les champs, très tôt, et ils ne rentraient que le soir. Avec une pomme de terre. Et c'étaient des enfants. Et il leur fallait aider à labourer, couper du bois. Et cette tante, à peine étaient-ils partis, elle sortait les œufs, faisait des omelettes pour elle et son mari, qui rentrait à midi, lui, même si elle le traitait durement. Le frère de mon père est mort jeune. On a toujours pensé que les années passées dans cette ferme y étaient pour quelque chose.

Je suis né en 1908. Mon enfance, ce fut avant la Première Guerre mondiale. Une autre époque, un autre monde. Les histoires qu'on me racontait dataient toutes du XIX<sup>e</sup> siècle. Rien n'avait changé, et ça n'allait pas changer tout de suite. Mes parents travaillaient beaucoup. J'ai grandi auprès de ma grand-mère, je l'ai dit. Et mon enfance fut semblable à toutes les autres : la ferme et l'école, l'école et la ferme. Il y avait aussi M<sup>me</sup> Biguet.

M<sup>me</sup> Biguet était notre propriétaire. Et pour moi, c'était une dame de la ville... J'étais petit, comment n'aurais-je pas été impressionné par cette dame qui venait chez nous — chez elle — en voiture à cheval, et qui refusait de mettre pied à terre dans la cour, de peur de salir le bas de sa robe, si bien que son cocher reculait la voiture jusque devant la porte pour qu'elle n'ait qu'un pas à faire ?

L'intérieur, pourtant, était à peine plus propre. Elle aurait bien pu entretenir un peu ce « chez elle », qu'elle ne nous laissait pas restaurer. Elle-même, bien sûr, quoique riche, n'aurait pas mis un sou dans sa « métairie », comme elle disait, et nous vivions sur un sol de terre battue dont les lessives de ma grand-mère entretenaient l'humidité, et qui était suffisamment meuble pour que nous ayons pu y enterrer la grande horloge, trop haute pour cette pièce au plafond bas. Je revois toujours la caisse de cette horloge, enfouie de cinquante ou soixante centimètres dans le sol.

Les visites de M<sup>me</sup> Biguet étaient d'autant plus impressionnantes pour moi qu'elle ne venait jamais que pour faire ses comptes et qu'elle repartait toujours sa voiture remplie des produits de notre travail. A chaque fois, elle emportait du beurre, des douzaines d'œufs, la moitié de la volaille. Au fait, il nous fallait lui donner la moitié de tout. C'était ça, être métayer.

Ces visites, pourtant, soulageaient mon grand-père. C'étaient autant de fois où il ne devait pas apporter son dû à notre propriétaire. Quand c'était le cas, par exemple lorsqu'il fallait livrer des bœufs, il allait à pied jusqu'à Saint-Germain-Laval, où M<sup>me</sup> Biguet possédait un hôtel confortable. Saint-Germain-Laval, c'était à quarante kilomètres. Le Sergent partait avant le jour, et ne revenait souvent que le lendemain.

Pour hautaine qu'elle fût (mais peut-être ne l'était-elle que pour le petit garçon que j'étais), M<sup>me</sup> Biguet avait une qualité : elle aimait bien mon grand-père. A sa manière, c'est-à-dire, qui consistait à aimer avoir un fermier. C'était souvent le dimanche que mon grand-père montait à Saint-Germain-Laval. Et ces jours-là, M<sup>me</sup> Biguet ne manquait jamais de

l'emmener à la messe avec elle. Elle s'arrangeait à chaque fois pour arriver à l'église au milieu de l'office, certaine de la sorte de ne pas rater son effet. Et ça marchait. Chacun se retournait sur son passage, et lui demandait :

— Qui est ce monsieur, madame Biguet ?

— C'est mon fermier, répondait-elle.

Et ce dialogue se répétait dix fois pendant qu'elle traversait l'église. C'était un rite, j'imagine.

Toujours est-il que, juste avant de mourir (elle avait alors plus de soixante-dix ans), M<sup>me</sup> Biguet fit appeler son notaire. Elle voulait donner la propriété à mon grand-père. Mais quand le notaire arriva, elle était morte. Mon grand-père restait métayer.

Au reste, les lits de mort ont joué un grand rôle dans l'histoire de cette propriété. M<sup>me</sup> Biguet avait jadis marié sa fille à un architecte et, en cadeau de nocces, elle leur avait fait don de Glozel. Aussitôt, l'architecte avait entrepris de restaurer la ferme en commençant par faire construire une grange énorme, d'une hauteur phénoménale, comme il n'y en a pas d'autre dans le pays. Elle est toujours là, inachevée, immense, et pourtant il n'y en a que le tiers de fait.

Le gendre de M<sup>me</sup> Biguet était aussi maire de son pays, Saint-Germain-Laval. Un jour, on vint le chercher pour séparer deux types qui se battaient au couteau. Il y alla, s'interposa, et c'est lui qui reçut un coup de couteau. Il mourut un an plus tard, des suites de sa blessure. Il avait refusé de porter plainte, considérant qu'il s'agissait en somme d'un accident, puisque le coup ne lui était pas destiné.

M<sup>me</sup> Biguet fut beaucoup moins admirable. Quand elle vit son gendre mourant, elle fit venir le notaire et se fit restituer la propriété de Glozel par sa fille, qui signa sans en parler à son mari. C'était une ou deux heures avant sa mort à lui.

Même à la campagne et à cette époque, l'enfance c'était d'abord l'école. Des écoles, il y en a eu jusqu'à quatre, à

Ferrières. Le village, au début du siècle, était beaucoup plus important qu'aujourd'hui. Il comptait environ deux mille habitants, alors qu'il n'en a plus que huit cents et continue à se vider. Chaque année, il y a une trentaine d'enterrements et cinq ou six naissances. De même, il n'y a plus qu'une école — les autres, religieuses, ayant disparu depuis longtemps.

Moi, j'allais « chez les Frères », comme on disait. J'y suis rentré à sept ans et demi, un an plus tard que l'âge normal à ce moment, et cela parce que, l'année où j'aurais dû faire ma première rentrée, on a appris qu'une école libre pour garçons s'ouvrirait à la rentrée suivante. Mes parents, qui étaient très croyants, préférèrent attendre, plutôt que de m'envoyer à l'école laïque ! D'ailleurs, lorsque la nouvelle école s'est ouverte, l'autre s'est vidée.

Aller à l'école, cela représentait d'abord une longue marche à pied, chaque matin, des matins souvent très froids, avec aux pieds ces sabots de bois sur le dessus desquels, pour que je ne les perde pas, ma mère avait mis des brides de fer qui me déchiraient les chevilles.

Je n'aimais pas l'école. Je m'y ennuyais et, le plus souvent, j'y étais malheureux comme tout. Je n'étais pas non plus un très bon élève. Pour le calcul, cela pouvait encore aller, ainsi que pour l'histoire et la géographie. Mais ma hantise, c'était l'orthographe. Une vraie catastrophe ! Je faisais sans arrêt des fautes ; j'avais beau chercher, je ne me rappelais jamais comment on écrivait les mots, je mettais toujours des *s* là où il n'en fallait pas. Et chaque matin, je vivais dans la terreur de la dictée. Et ça ne manquait jamais : chaque matin, on en avait une.

Mais je n'aimais pas beaucoup plus les récréations. Bien sûr, nous jouions aux billes, à la balle au camp. Mais j'étais assez solitaire. Le plus souvent, je m'appuyais contre un mur et j'attendais que ça se termine. Et il y avait toujours un surveillant pour me dire : « Allez, allez, va t'amuser ! » Et il m'obligeait à courir. Le seul de ces jeux d'école qui me plaisait assez, si je me souviens bien, était celui qui consistait à passer

sur une bouche d'air chaud qui se trouvait dans la cour. Nous portions de petites blouses noires dans lesquelles le souffle chaud s'engouffrait, nous faisant apparaître tout ronds et tout gonflés.

L'hiver, à cause du froid ou de la neige, il me fallait souvent coucher à Ferrières, chez ma tante. Ces quelques jours passés en dehors de Glozel, sans mes parents et mes grands-parents, me semblaient durer des semaines. Non, je n'ai pas gardé de très bons souvenirs de l'école.

Bien sûr, j'avais des amis, des camarades, mais justement mes amitiés se nouaient en grande partie contre l'école, ou en dehors d'elle. C'est ainsi que j'en vins bientôt à « faire le renard », comme on appelle chez nous l'école buissonnière. Un de mes camarades, avec qui je faisais souvent la route, possédait un cartable, moi pas. Je lui donnais donc mes livres à porter. Un jour, il ne voulut pas me les rendre. « Tu vas faire le renard avec moi », me dit-il. La vérité est que je n'ai pas beaucoup protesté. Nous prîmes vite l'habitude de faire de plus en plus souvent le renard, passant nos journées dans les bois. Cela jusqu'au jour où ma mère l'a appris. Ce fut terrible. Pour me faire honte, elle me conduisit de Glozel à Ferrières en me faisant marcher devant elle et en me fouettant les mollets avec une baguette de coudrier, jusque dans la salle de classe. C'est la seule fois que ma mère m'a battu. Je n'ai plus jamais fait le renard.

D'ailleurs, le temps de l'école touchait à sa fin. Il me fallait à présent passer mon certificat d'études. J'ai eu toutes les peines du monde à l'avoir. Mon maître, M. Bert, était au reste persuadé que je n'y arriverais jamais. Nous étions trois candidats, cette année-là et M. Bert n'arrêtait pas de répéter : « Les deux autres l'auront, mais Émile ne l'aura pas, son certificat. » Si bien qu'à la maison, on me disait déjà qu'il faudrait quitter l'école et commencer à travailler. J'aimais mieux ça.

Arrive le jour fatal ! C'est mon grand-père qui nous a



conduits à Vichy, où devait avoir lieu l'examen, Louis Gaye, Pierre Gentil et moi. Nous nous retrouvons tous dans la voiture à cheval, avec M. Bert qui continuait à marmonner : « Émile vient, mais il l'aura pas. » En chemin, nous avons croisé les gamins du Mayet-de-Montagne, qui allaient eux aussi à Vichy. Ils étaient bien une quinzaine. Tout le temps du trajet, Pierre Gentil attrapait les mouches qui bourdonnaient autour du cheval, les posait discrètement sur la veste de M. Bert, et vlan ! sous prétexte de l'en débarrasser, de grandes tapes dans le dos du maître.

Et finalement, je l'ai eu, ce certificat, et même avec deux ou trois points de plus que les autres. Après cela, mon grand-père, qui voulait absolument que je travaille à la ferme, décida que je devais étudier l'agriculture, et s'entendit à ce propos avec M. Bert. Et c'est comme ça qu'un beau matin, j'entendis M. Bert m'annoncer qu'il allait me présenter au certificat d'agriculture, qui se passait à Saint-Jean-le-Chevalet. Pendant qu'il me parlait, je me disais en moi-même : « Attends, vieux, j'ai eu de la peine pour avoir l'autre ! » Et, la veille de l'examen, je me suis mis au lit.

— Mais qu'est-ce que tu as, me demandait ma mère, mais qu'est-ce que tu as ?

Je lui répondis que j'avais de la fièvre, mais quand elle voulut prendre ma température, je refusai absolument, tout en répétant sans arrêt que j'étais malade. Ça a marché. Je n'ai jamais passé mon certificat d'agriculture. Là s'arrête toute l'histoire de mes études.

Il me restait à faire ma communion. Là non plus, ce ne fut pas facile. Je ne savais pas très bien mes prières, et l'abbé a déclaré que je n'étais pas prêt. Mais le plus drôle, moi qui étais si timide, c'est que je l'ai quand même faite, cette communion, au culot, et sur l'incitation de ma cousine de Ferrières, Élisabeth, qui me disait : « Mais va donc avec les autres ! », et qui m'expliquait comment il fallait faire. J'y suis

donc allé. Je me suis faufilé parmi les autres gosses. Le curé ne s'est aperçu de rien. Ma communion était faite.

Pour la seconde, la communion solennelle, je savais à peu près tout ce que nous enseignait le catéchisme, et il n'y eut guère de problèmes. La journée, pour moi, avait surtout été mémorable par le fait que c'était la première fois que je portais de vrais souliers — des bottines — au lieu de mes éternels sabots. On m'avait aussi fait faire un costume sur mesure. Ce fut pour moi un curieux moment. La fille du tailleur assistait aux essayages, et elle me regardait en répétant : « Oh ! qu'il est beau ! » Je n'ai jamais su si c'était moi ou le costume.

Je n'avais pas voulu passer mon certificat d'agriculture. Il me fallait donc travailler. On avait même grand besoin de moi à la ferme. La guerre était venue, mon père était parti, et les soixante hectares de Glozel restaient sur les bras de mon grand-père.

« Ami du progrès », comme il aimait à dire, mon grand-père devait acheter la première moissonneuse de Ferrières. Ce n'était encore qu'une moissonneuse-javeleuse, qui faisait bien les gerbes, mais ne les liait pas. Mais nous ne l'avions pas encore à l'époque dont je parle. Il fallait donc prendre des ouvriers pour le temps des moissons. Nous en embauchions généralement quatre ou cinq, que mon grand-père allait choisir à la « loue », comme on appelait cette espèce de marché qui avait lieu le dimanche de la Saint-Jean, sur la place de Ferrières ou du Mayet-de-Montagne, et où des gens se plantaient là, debout, leur faucille sous le bras, attendant que quelqu'un vienne les louer pour une semaine ou deux.

J'aimais bien les moissons. Mon grand-père me donnait une faucille, et il me disait : « Nous allons passer devant moissonner, et toi tu vas venir par-derrière avec ta petite faucille. Tu feras ce que tu pourras ; t'apprendras. » C'était dur pour moi.

Je n'étais pas bien costaud, je n'arrivais pas à suivre les autres, mais j'aimais ça, comme j'aimais tout ce qui entourait la moisson : les plaisanteries des ouvriers, que j'écoutais d'autant plus avidement qu'elles n'étaient pas toujours de mon âge, les grandes réunions dans la cour de la ferme, autour de la batteuse, une vieille batteuse à vapeur, qui faisait un bruit du diable.

Une autre partie de mon travail consistait à aider ma grand-mère les jours de foire. Nous nous levions avant le jour pour nous rendre à celle du Mayet-de-Montagne, où nous allions vendre des poulets et des œufs, du beurre et du fromage. Et c'est avec ce qu'elle gagnait à la foire que ma grand-mère achetait ce qu'il fallait pour la maison, les petits luxes comme le café. Ma grand-mère faisait un merveilleux café, une espèce de café turc, qu'elle faisait bouillir dans une petite marmite. Le café de ma grand-mère est un des grands souvenirs que j'ai d'elle. J'aimais aussi ses grandes lessives, comme on n'en fait plus de nos jours, et qui se faisaient en entassant du linge très serré dans un grand baquet et en le recouvrant d'une couche de cendre. Après quoi, elle vidait dessus de l'eau bouillante qui formait, avec la cendre, une matière liquide un peu grasse qui traversait les draps et ressortait du baquet par un robinet situé à sa base.

Pendant ce temps, la guerre passait, durait, allait finir pourtant. Mon père en était revenu un an avant les autres, en 1917. Non pas qu'il ait été blessé, mais il avait attrapé des sortes de varices qui le faisaient souffrir. Bref, on l'avait renvoyé, et il était là de nouveau, à travailler cette terre pour laquelle il n'y avait jamais trop de bras.

Deux ans plus tard, cependant, en 1919, quelque chose changea. Mon grand-père put acheter cette ferme qu'il faisait marcher pour quelqu'un d'autre depuis plus de quarante ans.

M<sup>me</sup> Biguet était morte depuis quelques années déjà, et ses héritiers n'avaient pas pu s'entendre. Il s'agissait de cousins à elle, seize exactement, et qui se disputaient son héritage.

Glozel n'en était sans doute pas la part la plus intéressante, et son sort n'a été réglé que trois ou quatre ans après la mort de M<sup>me</sup> Biguet, quand il a été décidé de mettre la ferme aux enchères.

Pour mon grand-père, bien sûr, c'était une occasion unique de devenir propriétaire. Les choses, pourtant, n'ont pas été si simples. Aujourd'hui, lorsqu'une propriété est à vendre, et lorsqu'elle a un métayer, celui-ci est prioritaire. Ce n'était pas vrai à cette époque. Il fallait donc en passer par ces enchères.

La vente eut lieu à Cusset. C'était une vente à la bougie. On allumait une petite bougie, très courte, et quand elle s'éteignait, le dernier à avoir parlé emportait l'enchère. Cette fois-là, mon grand-père fut le dernier à parler. Il se l'était juré. Deux ou trois voisins, pourtant, étaient venus à la vente. Glozel touchait leurs terres, ils voulaient s'agrandir, et les prix montèrent. La mise à prix de la ferme et des terres était de 42 000 francs, mon grand-père les eut à 83 000. C'était plus qu'il ne possédait, et il dut emprunter 10 000 francs à un meunier de La Guillerme. Mais là encore, il y a eu des histoires. Outre l'intérêt assez élevé qu'il demandait, ce meunier exigeait que nous lui vendions tout le blé que nous récoltions. Mon grand-père, un jour, en vendit à un autre. Le meunier a aussitôt rappliqué à Glozel, furieux, reprochant à mon grand-père d'être déloyal alors qu'il lui avait rendu service (fameux service, d'ailleurs ! Il plaçait son argent, c'est tout.) Le ton monta et je me rappellerai toujours le meunier reniflant avec une grimace le verre de vin blanc que lui avait servi mon grand-père, et lâchant :

— Oh ! Sergent, ton vin c'est du cidre. Il sent la pomme.

Mon grand-père en fut à la fois si vexé et si furieux que, pour ne plus rien devoir à cet homme, il vendit aussitôt des bêtes dont nous avions pourtant besoin et des terres qui ne touchaient pas directement à la propriété. Cela nous fit défaut, mais mon grand-père était libre. Libre et chez lui, sur ses soixante hectares.

On sait bien comment sont les choses. On travaille toujours mieux quand on travaille pour soi. Les années qui suivirent se

## *Glozel et ma vie*

passèrent donc à mettre en valeur le moindre recoin, des morceaux de terre où ne poussaient jusqu'alors que fougères et broussailles. Le 1<sup>er</sup> mars 1924, nous en étions au champ Duranthon.

## LES PREMIÈRES FOUILLES

Le lendemain de notre découverte, je redescendis au champ Duranthon avec mon grand-père et Jean-Baptiste Passager, qui était maçon et qui travaillait à ce moment-là chez nous, avec son père, à la réfection de bâtiments. Nous avons repris nos fouilles autour de la fosse dégagée la veille.

Bien déblayée, elle montra des parois revêtues de briques emboîtées les unes dans les autres par des trous (des cupules, comme j'appris plus tard qu'on disait) et des espèces de mamelons leur correspondant. A chaque extrémité de la fosse, une lourde pierre levée formait seuil. Le fond était constitué par seize dalles d'argile reposant sur une couche d'argile et de gravier.

Presque aussitôt, à proximité immédiate de la tombe, nous avons mis à jour une brique et plusieurs vases que nous avons presque tous cassés en les sortant de terre. Il faut dire que nous n'avions guère la manière, et que nous y allions carrément, à grands coups de pioche. Passager, lui, trouva des débris de poterie, une sorte de petit vase en terre cuite, un morceau de terre cuite portant une empreinte de main et une brique de dix centimètres sur quinze qui s'est brisée quand il l'a dégagée. On y voyait vaguement quelques signes en zigzag, mais très imparfaitement, parce que la brique était recouverte d'une boue humide. Je me rappelle être allé l'exposer au soleil, pour qu'elle sèche.

Mon grand-père n'arrêtait pas de rire, répétant sans arrêt, dans son exaltation :

— Oh ! oh ! on a trouvé une fortune. Tu vois, Émile, c'est sûrement un trésor.

S'il avait su...

Mais nous en étions tous si bien persuadés, qu'on allait faire fortune, que lorsque, par miracle, nous parvenions à dégager un vase entier, nous n'avions rien de plus pressé que de le briser pour voir ce qu'il contenait. Mais ce qu'ils contenaient, ces vases, c'était de la terre, encore et toujours, à chaque fois, de la terre. Pas la moindre trace d'or, pas le plus petit bijou. Nous commençons à douter de la réalité de notre trésor.

A la fin de la journée, nous savions que nous ne nous enrichirions pas avec quelques débris. Mais quelque chose faisait que nous étions incapables de penser à autre chose qu'à leur présence mystérieuse dans ce bout de terrain. Pendant une grande semaine, il ne fut plus question de labourer ni de quoi que ce soit d'autre. Inlassablement, nous fouillions le sol, impatients de la plus petite découverte.

Et nous en fîmes. Ce furent d'abord trois briques portant des empreintes de mains, puis une petite hache cassée, un morceau d'os, des galets sur lesquels étaient gravés des signes étranges, et une espèce d'aiguille en os. Tout cela, je le rapportais soigneusement à la maison. Pas si soigneusement que cela, en fait, puisque j'installais tout ça, pêle-mêle, sur une manière d'établi en planches. Et le soir, sans bien savoir pourquoi, peut-être pour combattre mon appréhension, je m'amusais avec le crâne qui avait tant effrayé ma grand-mère. J'enlevais la mâchoire inférieure, je la remettais et l'enlevais de nouveau.

Bien sûr, la chose n'a pas tardé à se savoir. Passager ne s'était pas fait faute d'aller raconter dans tout Ferrières que les Fradin avaient trouvé des choses étranges dans leur champ. Quelques jours après la découverte, tout le bourg était au courant ; et les gens ont commencé à venir voir. Il n'y avait pas tant de distractions au pays. Alors, on venait, et on se servait. Allez savoir ce qui les attirait, les gens ? Mais les choses

étaient là, sur deux planches, et ils emportaient ce qu'ils voulaient, on n'y faisait guère attention, et j'étais même le premier à en donner. Ah ! je n'étais pas avare de nos découvertes ; il n'y avait qu'à demander. Plus tard, je me suis efforcé de tout récupérer, et l'on m'a effectivement rendu beaucoup de choses. Finalement, les gens n'en avaient que faire. Et j'étais loin de me rappeler qui avait quoi, d'autant que, encore une fois, nombreux étaient ceux qui s'étaient servis sans rien demander.

Mais la perte pour moi la plus cruelle fut sans doute celle du crâne, mon beau crâne terrifiant que je faisais bâiller à s'en décrocher la mâchoire. On ne l'a jamais revu, celui-là. Il se serait pourtant révélé d'une aide précieuse un peu plus tard. Nous en avons bien trouvé d'autres par la suite, mais cassés, ou seulement quelques fragments. Il n'a jamais été possible d'en reconstituer un entier.

Naturellement, tout cela faisait parler, et il n'était personne des environs qui, passant près de Glozel, ne montât voir de quoi il retournait.

Certains, même, m'aidaient à fouiller, comme Claude Bécouze, un fermier de La Grande Moussière. Je l'avais rencontré un jour que je remontais du champ Duranthon, les mains pleines de débris de poterie et de cailloux de toutes sortes. Nous sommes redescendus ensemble. Il s'est mis à creuser avec son couteau à environ quatre-vingts centimètres de profondeur et a trouvé un petit récipient de terre cuite, qui était en fait une lampe.

Cela pour dire que si ces premières fouilles se faisaient absolument n'importe comment, d'un autre côté n'importe qui pouvait venir fouiller n'importe où, en toute liberté. Les membres de ma famille et moi-même n'avons pas été les seuls — loin de là ! — à déterrer des choses.

Mais enfin, nous n'avions pas que cela à faire, et puisque aussi bien ce n'était pas un trésor, les choses en seraient peut-être restées là si quelques personnes plus lettrées et qui



faisaient autorité à Ferrières ne s'en étaient mêlées. Ce furent d'abord l'abbé Naud, curé du village, et le docteur Vigier qui vinrent ensemble un jour du mois d'avril, et à qui je montrai tout ce que nous avions trouvé jusque-là. Nous eûmes également la visite de Louis Mancier, l'instituteur, qui devait venir presque tous les jours et fouiller avec moi. Mon ancien maître, M. Augustin Bert, venait lui aussi très souvent.

Et puis il y eut M<sup>lle</sup> Picandet. Adrienne Picandet avait alors vingt-six ans et elle était institutrice à Ferrières. Elle avait entendu parler de nos découvertes un jour qu'elle était chez les Bécouze (d'autres Bécouze, aubergistes à Cheval-Rigon) et, comme tout le monde, elle était venue voir. Elle nous dit que, sans doute, tout cela devait avoir un intérêt archéologique, mais en fait elle ne s'y connaissait guère plus que nous. Tout de même, c'était une curiosité, et elle vint plusieurs fois, le jeudi, avec ses élèves, pour leur montrer le champ Duranthon et les fouilles que j'y poursuivais avec des voisins.

Et elle nous a aidés à fouiller, M<sup>lle</sup> Picandet. Nous avons extrait ensemble une pierre aiguisée et un galet portant des signes, l'un et l'autre tout près de la fosse. Nous avons également remonté quelques dalles de la tombe, et une brique portant des inscriptions, que j'ai placées dans notre jardin.

A quelque temps de là, l'institutrice lut dans un numéro du *Bulletin de l'Instruction publique* que le ministère demandait aux enseignants de lui signaler tous les objets existant dans chaque commune qui leur semblaient présenter un intérêt historique, ainsi que toutes les découvertes qui pourraient être faites. Aussitôt, bien sûr, M<sup>lle</sup> Picandet écrivit à l'inspecteur de l'académie de Moulins pour l'aviser des observations qu'elle avait pu faire à Glozel.

Sa lettre suivit un chemin sinueux et, quelques mois plus tard, elle reçut un mot du docteur de Brinon, président de la Société d'Émulation du Bourbonnais, qui lui faisait savoir que, de Paris, on lui avait transmis son rapport, et qui lui demandait des précisions. M<sup>lle</sup> Picandet lui donna tous les détails dont elle disposait. Ça n'allait pas très loin, bien sûr : aucun de nous n'avait grand-chose à dire, mais il faut croire

que ça a quand même dû intéresser ces messieurs de la Société d'Émulation, puisque, peu de temps après, ils ont délégué M. Clément pour s'occuper de l'affaire.

Benoît Clément était à l'époque instituteur à La Guillermie, village proche de Ferrières. C'est donc en confrère et en voisin qu'il est d'abord allé voir M<sup>lle</sup> Picandet. Elle lui montra les quelques objets que je lui avais confiés. Et quelques jours plus tard — c'était le 9 juillet 1924 —, Clément débarqua pour la première fois à Glozel.

Nous n'avons pas été surpris que Clément veuille fouiller, puisqu'on parlait de ça et que nous avions été prévenus. Mais nous, nous n'avions pas que cela à penser, et on l'a laissé faire comme il voulait. D'abord, il m'a emprunté des objets, la première brique à inscriptions, notamment. « Pour la photographe », disait-il. Tout cela avait l'air de l'intéresser prodigieusement, et il emportait chaque fois plus d'objets — toujours pour les photographier, ou les étudier, ou que sais-je ?

Bref, en ce mois de juillet, on ne voyait plus que Clément. C'est d'ailleurs un peu une façon de dire. Le plus souvent, on ne faisait que l'apercevoir. Il entrait dans la maison le temps de dire bonjour et filait aussitôt au Champ des Morts, comme on n'allait pas tarder à appeler le champ Duranthon. Souvent même, je ne le voyais pas du tout, et c'étaient ma mère ou ma grand-mère qui me disaient : « Il y a Clément qui est aux fouilles. » Et il y était toujours seul. On ne se dérangeait plus, on disait : « Il peut bien faire ce qu'il veut ; ça n'a aucun intérêt. »

Lui, cependant, ne perdait pas son temps et, le 28 juillet, nous le vîmes débarquer en compagnie du procureur de la République de Cusset, Viple, lui aussi membre de la Société d'Émulation, et de M<sup>lle</sup> Picandet. Ils étaient également accompagnés d'un photographe de Vichy, M. Giron, et d'un certain comte de Laquarelle, dont je ne savais rien.

Nous descendîmes au Champ des Morts, et là, sous mes yeux, Viple et Clément entreprirent de démolir à grands coups

de pioche ce qui restait des murs de la fosse, déjà passablement malmenés par Clément au cours de ses fouilles solitaires. Mon grand-père, qui était venu avec nous, voulut s'y opposer, mais Viple rétorqua sèchement que s'il ne voulait pas qu'« on fît des prélèvements, les savants ne s'occuperaient pas des découvertes ». Et après tout, c'étaient eux les savants, du moins nous le croyions. Nous avons laissé faire.

Le procureur emporta ce jour-là un plein panier — de ces grands paniers dans lesquels nous ramassions les pommes de terre — d'objets presque tous cassés, parmi lesquels se trouvaient néanmoins quelques galets, une brique entière portant une empreinte de main, des morceaux de tablettes et des fragments d'os. Il s'engagea à me renvoyer le tout dès qu'il l'aurait examiné. Ces objets, je ne devais jamais les revoir, malgré des réclâments réitérés.

En revanche, une quinzaine de jours plus tard, Viple m'écrivit pour me faire part que tout cela était sans intérêt, qu'il s'agissait d'objets gallo-romains comme il en traînait partout dans la région, et que le mieux que nous ayons à faire était de remettre notre champ en culture. Ce que nous fîmes.

Il serait peut-être temps maintenant que j'explique un peu mieux en quoi consistaient nos trouvailles. Dans la mesure, bien sûr, où je peux me souvenir de ce qui remonte aux tout premiers temps et de ce qui fut mis à jour plus tard.

Pour autant que je me rappelle, il y avait eu d'abord des débris de poterie, une brique, plus grande que celles qui constituaient la fosse et portant sur une face des signes gravés. Puis d'autres briques encore, un fragment de tablette inscrite, une espèce de rondelle, inscrite elle aussi, deux tranchets, une petite hache, des galets sur lesquels on voyait des caractères et des animaux gravés, etc. Bien entendu, nous étions alors complètement incapables de mettre un nom sur la plupart de ces objets. Certains, déjà, me semblaient beaux, mais je n'éprouvais pas encore pour eux l'attachement farouche que je devais ressentir plus tard.

Puis, très tôt, le grand saccage avait commencé. Celui qui nous est imputable à mon grand-père et à moi quand nous croyions à un trésor, cessa en fait très vite. Et, sans bien savoir pourquoi, obéissant peut-être à un obscur respect, nous avions choisi de tout laisser en place. Tout, c'est-à-dire principalement la tombe. Quant aux objets, on l'a vu, je les distribuais. Mais le saccage, le vrai, fut l'œuvre de Clément, de Viple et de leurs acolytes, ce fameux jour où ils détruisirent la fosse qui aurait dû constituer le document central de la station. Et cette destruction nous avait beaucoup choqués, mon grand-père et moi.

On comprendra pourtant que nous ayions effectivement remis notre champ en culture. Puisque des gens que nous pensions être si savants et qui se targuaient de l'être nous le disaient...

Clément lui-même espaça ses visites. Nous étions toujours en bons termes, et il est bien certain que cet instituteur curieux d'archéologie, mais en amateur, a dû apprendre des choses au jeune paysan que j'étais. Il s'intéressait, ou peut-être feignait de s'intéresser à moi, qu'il appelait toujours « mon petit Émile », ainsi qu'à mon grand-père, à qui il a fait, pour la première fois de sa vie, écouter la radio. Mon grand-père ne s'en lassait pas, et c'est la raison pour laquelle il nous arrivait assez fréquemment d'aller chez Clément, à La Guillermie. Il lui était même arrivé un jour de me donner des photographies de son fils, Jean. On verra pourquoi je mentionne ce détail.

Régulièrement, il continuait à emporter des objets provenant des fouilles. Ces objets, il était bien entendu que nous les lui prêtions. Lui, apparemment, ne voyait pas les choses de la même façon. Très vite, il en était venu à se persuader — ou à vouloir persuader la Société d'Émulation — qu'il avait lui-même fait la découverte, et qu'il était donc le mieux placé pour trancher de tout ce qui la concernait.

Une lettre adressée au président de la Société d'Émulation, le docteur de Brinon, et dont j'ai pu avoir connaissance

beaucoup plus tard, rend bien compte de cette attitude. D'autre part, ce premier faux témoignage de Clément devait peser lourd dans le déclenchement de la querelle de Glozel. En voici le début :

La Guillermie,  
le 30 janvier 1925.

Monsieur,

Je vous apporte de nouveaux documents sur les tombes de Glozel (*à l'époque, il n'y en avait qu'une!*), documents curieux qui, s'ils n'apportent aucune lueur sur l'origine de ces sépultures, viennent enrichir ma collection (*sic!*) de signes gravés sur pierre, nodules de bracelets et haches.

Vous savez que la première sépulture était recouverte de dalles façonnées à la main, mais en terre rouge bien cuite. Une brique n'avait pas attiré mon attention. Mais en l'examinant attentivement, j'ai remarqué quelques signes disposés en lignes, j'ai nettoyé la surface supérieure, et quantité de signes inconnus me sont apparus...

Ce fragment de lettre, à lui seul, dépeint le personnage. D'une part, il semble avant tout soucieux d'enrichir sa collection. D'autre part, il s'attribue une découverte qui n'est en aucun cas la sienne — celle de la brique porteuse d'inscriptions.

Nous devions voir bien pire par la suite, mais ce qui se passait là avec Clément, c'était la première tentative d'appropriation de Glozel à des fins personnelles.

« Il est probable, poursuivait l'instituteur dans cette lettre, que, pendant les premiers beaux jours, j'entreprendrai des recherches sérieuses pour essayer de percer l'énigme de ces sépultures. » En fait, les choses allaient se passer tout autrement.

A la même époque, en effet, dans son numéro de janvier-février 1925, le *Bulletin de la Société d'Émulation* fit savoir que

celle-ci refusait le crédit de 50 francs que nous lui avions demandé par l'intermédiaire de Clément. Ces 50 francs devaient servir à payer deux journées d'ouvriers qui nous auraient remplacés aux champs pour que nous puissions poursuivre (et, croyions-nous, terminer) les fouilles. Curieusement, ce refus, qui aurait dû enterrer Glozel, allait au contraire tout relancer.

C'est en lisant ce *Bulletin* qu'un médecin de Vichy, le docteur Morlet, allait apprendre l'existence de Glozel. Passionné d'archéologie, possédant déjà une importante collection d'objets gallo-romains, la curiosité lui vint de voir de quoi il s'agissait. Et comme le *Bulletin* ne faisait aucune mention de la famille Fradin, attribuant toute la découverte au seul Clément, c'est tout naturellement avec lui que le docteur Morlet entra en rapport.

Il se rendit d'abord à La Guillermie, chez Clément, où celui-ci fit voir les nombreux objets qu'il nous avait « empruntés », et dont nous attendions toujours la restitution. Après quoi — c'était le 26 avril 1925 — Clément l'a amené chez nous, et ils sont descendus au champ de fouilles.

Au retour, ils se sont arrêtés un moment à la maison, le temps de prendre le café. Le docteur Morlet avait l'air très agité, complètement captivé par ce qu'il venait de voir. Il répétait sans arrêt :

— C'est très intéressant, c'est très intéressant. Mais ce n'est pas du gallo-romain, c'est beaucoup plus ancien.

Comme il s'étonnait de n'avoir vu aucune tranchée de fouilles (nous avions en effet creusé ici et là, jamais systématiquement), nous lui rappelâmes le refus de la Société d'Émulation. De fil en aiguille, nous lui racontâmes toute l'histoire de la découverte, devant un Clément extrêmement gêné. Et au moment de partir, le docteur Morlet nous proposa une somme de 200 francs pour payer, lui, des ouvriers. Je ne sais plus pourquoi nous n'avons pas sauté sur l'occasion.

C'est peut-être simplement parce que nous commençons à en avoir un peu assez de tout ça. Quand je dis nous, en fait il s'agit surtout de mon père, qui trouvait qu'on faisait bien des

histoires avec rien, et qui avait décidé de combler la fosse pour réensemencer le champ.

Cela me tourmentait un peu. Malgré tout, la curiosité m'était venue de ce qu'on pouvait trouver dans ce malheureux bout de terrain, et je cherchais un moyen pour éviter que les choses n'en restent là.

C'est alors que, deux ou trois semaines après sa première visite, je repensai au docteur Morlet. Contrairement à Clément — et à plus forte raison à Viple — il m'avait fait très bonne impression sans que je sache exactement pourquoi, presque d'instinct. Il m'inspirait confiance. Je me souvins de son offre et décidai d'aller le voir.

Je n'étais pas bien audacieux à l'époque, franchement timide même. Et puis le docteur était un monsieur de la ville, un grand docteur, m'avait-on dit. Il n'était pas question que j'entreprenne cette démarche seul, avec mes dix-sept ans. Je demandai donc à ma sœur Yvonne de m'accompagner. Et un beau jour — c'était au mois de mai 1925, je ne me souviens pas de la date exacte —, nous avons pris notre courage à deux mains, enfourché nos bicyclettes, et nous sommes descendus à Vichy.

Le docteur habitait déjà cette maison de l'avenue Thermale où vit encore M<sup>me</sup> Morlet. On nous introduisit dans la salle d'attente. Elle était pleine, et nous avons dû attendre longtemps. Un peu trop, sans doute, pour notre manque d'audace, et Yvonne commençait à dire : « C'est trop long, on va s'en aller. On devrait s'en aller. » Quand le docteur put enfin nous recevoir.

Il fut tout à fait enchanté quand nous lui exposâmes l'objet de notre visite, et nous interrogea longuement sur les objets qui nous restaient, et qui n'étaient plus tellement nombreux, Clément ayant emporté presque tout ce qui n'avait pas été distribué à droite et à gauche. Puis il offrit de louer le champ

### *Les premières fouilles*

pour y fouiller lui-même, et nous demanda d'en parler à nos parents, qu'il monterait voir un jour prochain. J'imagine qu'il a dû sourire un peu, aussi, de la démarche de ces deux très jeunes gens. Mais, précisément, nous sortions à peine de l'enfance, le Champ des Morts s'ouvrait à nous comme un monde fabuleux, et nous voulions savoir.

Les parents, finalement, ne soulevèrent aucune objection. On se mit d'accord verbalement d'abord, puis la chose fut officialisée quelque temps après. Et il me faut reproduire la teneur de cet agrément, passé entre le docteur et mon grand-père, puisque aussi bien, quelques années plus tard, nos ennemis laissèrent entendre qu'il conviendrait de connaître le « mystérieux accord » passé entre Morlet et les Fradin. Voici donc le mystérieux accord :

Entre les soussignés Claude Fradin et Antonin Morlet a été convenu ce qui suit :

M. Fradin loue le champ Duranthon, village de Glozel, où se trouvent les fouilles, à M. Morlet, pour la somme de 200 frs par an.

M. Morlet aura le droit d'y faire des fouilles, mais tous les objets trouvés appartiendront à M. Fradin. M. Morlet aura le droit de faire prendre des vues photographiques des trouvailles, pour publication.

Ce bail est consenti pour une durée de trois ans, six ans, neuf ans, avec résiliation au gré de chaque partie, à l'expiration de chaque période.

Fait à Ferrières, le 9 juillet 1925, en triple exemplaire.

Signé : Dr Morlet, Fradin.

Enregistré au Mayet-de-Mgne, le 23 juillet 1925 (F<sup>o</sup> 18, C.F.)

C'était clair, et désormais rien de ce qui concernait Glozel ne pourrait plus se faire sans le docteur Morlet. Pour nous, c'était un soulagement, la confiance que nous avions en lui augmentant chaque jour. Pour d'autres, ce devait être une



## *Glozel et ma vie*

cruelle déconvenue. Notamment pour Viple et Clément, qui n'allaient pas tarder à retourner la Société d'Émulation du Bourbonnais, où ils faisaient la loi, tout entière contre Glozel.

En 1925, le docteur Morlet était un homme d'une quarantaine d'années, médecin thermal à Vichy. Et avant d'aller plus loin, il faut faire le portrait de cet homme sans qui, je ne le dirai jamais assez, Glozel n'existerait tout simplement pas. Il faut le faire ici, puisque à partir de maintenant il devient un des principaux protagonistes de toute l'affaire, et parce que ce portrait éclairera beaucoup des querelles et des procès qui nous ont été faits à lui et à moi.

Antonin Morlet était né en 1882 à Saint-Priest-Bramefant, dans le Puy-de-Dôme. Il fut pris très jeune par sa vocation de médecin, commença ses études à Clermont-Ferrand et les poursuivit à Paris. Puis il s'établit d'abord à Randan, où il installa une petite clinique dans laquelle il pratiquait la chirurgie. C'est là, à Randan, qu'il fut médecin de la comtesse de Paris, qui y possédait un château où elle venait souvent.

Pendant la guerre, à Verdun, il faisait partie de l'ambulance du front et mit au point un traitement contre les gaz par des injections intramusculaires d'oxygène, avec lequel il obtint de tels résultats qu'on lui demanda d'en faire une communication à l'échelon de l'armée. Par la suite, m'a-t-il raconté, il devait utiliser le même traitement, avec le même succès, au cours d'une épidémie de grippe.

Tout de suite après la guerre, il s'installa à Vichy, où il eut très vite une importante clientèle, aussi bien en médecine générale qu'en médecine thermale.

Mais surtout, c'est à Vichy qu'il trouva le moyen de satisfaire sa passion de l'archéologie. Celle-ci lui était venue très tôt, presque aussi tôt que celle de la médecine. Et à Clermont, parallèlement à ses études médicales, il n'avait jamais manqué aucun des cours de préhistoire qu'y donnait alors le docteur Girod.

Or, à Vichy, après la guerre, on construisait beaucoup. Qui

dit construction dit fondations, fouilles, et ces fouilles mirent à jour de très nombreuses ruines et objets gallo-romains. Le docteur Morlet suivait tout cela avec le plus grand intérêt, et l'idée lui vint même un jour, deux ou trois ans avant que je le connaisse, de fouiller son propre jardin, comme ça, à tout hasard.

La récompense ne se fit pas attendre. Il découvrit bientôt un tombeau gallo-romain intact, recouvert de tuiles romaines et contenant un squelette qui tenait entre les mâchoires une pièce d'argent. Des tuiles, en tombant sur le crâne, l'avaient brisé, et le docteur dut le recoller morceau par morceau. Toujours est-il que ce tombeau devait être le départ d'une importante collection d'objets gallo-romains, comprenant notamment de très beaux vases de bronze et de verre. Je me souviens particulièrement de l'un de ces derniers, qui jetait des feux multicolores, violets, rouges, bleus, qui m'émerveillaient à chaque fois.

Il possédait aussi une magnifique statue de cavalier en bronze, pour laquelle il me demanda un jour de fabriquer un socle en chêne. Elle avait été trouvée près de Vichy et il l'avait achetée, comme il devait acheter beaucoup d'autres choses : des lampes, des statuettes, une déesse de la fécondité qui se trouve aujourd'hui au musée de Moulins. Car il a légué une grande partie de sa collection aux musées de Moulins et de Vichy.

Glozel, d'ailleurs, ne l'a jamais détourné du gallo-romain, auquel il a continué de s'intéresser toute sa vie, y consacrant même deux ouvrages, *Vichy gaulois* et *Vichy gallo-romain*. Quand il est mort, en 1965, il travaillait à un *Vichy mérovin-gien* et à un *Vichy celto-grec*.

Si le docteur Morlet n'était évidemment pas archéologue de profession, il possédait donc néanmoins dans ce domaine une grande culture et un peu de pratique, avant Glozel. Plus tard, Salomon Reinach, lui-même un des grands savants de son temps et conservateur du musée de Saint-Germain-en-Laye, devait dire : « Il se trouve justement que les chercheurs qui ont constitué puis enrichi immensément la science des origines

de l'humanité, Boucher de Perthes, Lartet, Santuola, Piette, n'étaient pas archéologues de profession. Le docteur Morlet rejoint cette phalange d'heureux amateurs et conservera parmi eux un très haut rang, car il ne s'est pas contenté de découvrir, il a vu clair du premier coup, et n'a pas eu besoin de gens de métier pour le mettre sur la bonne voie. » Ce que les gens de métier, précisément, ne lui ont pas pardonné, et qui explique presque toute la suite de l'histoire.

Quant à l'homme, il ne m'est guère facile d'en parler, l'ayant trop connu et trop aimé pendant quelque quarante années d'une lutte et d'un travail communs. Il avait à peu près l'âge de mon père, et à bien des égards il fut aussi un père pour moi. C'était un homme à la parole lente, aux gestes méthodiques, grand travailleur. Choissant toujours bien ses mots, il savait se faire écouter. Il avait le parler franc et, quand il le fallait, la dent dure. Et surtout, surtout, c'était un homme à qui on pouvait se fier. Et cette confiance que je mis en lui dès les premiers jours, il me la rendit. Sans elle, je crois que nous n'aurions jamais pu tenir.

Du jour où Glozel est entré dans sa vie, le docteur Morlet s'y est consacré corps et âme, lui sacrifiant même une partie de sa carrière médicale. Quand je l'ai connu, il songeait à ouvrir une petite clinique dans les dépendances de sa maison de Vichy — deux pavillons dans le jardin. Mais très vite Glozel lui prit trop de temps, et il dut y renoncer. Il décida alors de louer une partie de ces dépendances, et en fit déménager l'ameublement. Cela nous valut d'hériter d'un très beau salon de velours rouge, comportant un canapé, quatre fauteuils, des chaises, que mon grand-père et moi avons chargés sur la voiture à cheval pour les rapporter à Glozel. Comment aurions-nous pu nous douter qu'un de ces fauteuils, un jour, servirait de trône ?

Le docteur Morlet fit ses premières fouilles au printemps 1925. Elles commencèrent le 24 mai, tout de suite après que nous nous soyons mis d'accord sur la location du champ

## *Les premières fouilles*

Duranthon. Les fouilles allaient enfin prendre un tour systématique, cesser d'être faites au hasard. Tout allait changer.

Une petite équipe se constitua bientôt, qui comprenait le docteur et M<sup>me</sup> Morlet, et leur domestique, un nommé Grand. Quand les travaux de la ferme nous en laissaient le temps, mon grand-père et moi nous joignions à eux. Mais nous ne le pouvions pas toujours. En revanche, à partir de cette date, plus aucune fouille n'a jamais été faite sans que le docteur y participe ou y assiste.

Il venait presque toujours le matin, et presque tous les matins, réservant les après-midi à sa consultation médicale, qui commençait à deux heures. Et le dimanche, M<sup>me</sup> Morlet et lui venaient de très bonne heure et passaient la journée entière. Ils apportaient leur déjeuner et mangeaient sur place, dans les fouilles. Ils arrivaient en voiture, une vieille Renault noire, décapotable, qui était, je crois bien, la première voiture du docteur.

Je le revois dans les tout premiers temps. Il fouillait toujours en costume noir — il était en deuil, venant juste de perdre son père. Le costume était vite crotté, plein de terre, mais il ne s'en souciait pas le moins du monde. M<sup>me</sup> Morlet aussi venait habillée en ville, mais elle, au moins, se changeait en arrivant à Glozel. Elle mettait un tablier par-dessus sa robe.

Et, bon, nous descendions au Champ des Morts. C'était Grand, le domestique, qui faisait les gros travaux de déblaiement. Quelquefois aussi, le docteur prenait un ou deux ouvriers pour enlever la première couche de terre à la bêche. Alors apparaissaient les premières choses (quand il y en avait, c'est-à-dire) à environ cinquante centimètres de profondeur. Ç'aurait été plus bas, on aurait pu labourer encore des siècles, jamais la charrue n'aurait accroché quoi que ce soit.

Dès que quelque chose était trouvé, le docteur Morlet intervenait. Il disséquait chaque motte de terre — de l'argile — avec un long couteau à amputation. (« Cela me rappelle la salle de dissection de Clermont-Ferrand », disait-il souvent.) Et quand il arrivait tout près de l'objet, il laissait tomber le

couteau pour le dégager uniquement avec les doigts. Ces précautions simples lui permettaient d'extraire sans les abîmer des objets de terre molle qui nécessitaient une manipulation délicate. M<sup>me</sup> Morlet, elle, l'aidait avec une petite truelle, la même pendant toutes ces années. Elle l'a encore, d'ailleurs ; elle m'en parle souvent, de sa petite truelle.

L'objet dégagé, le docteur Morlet le nettoyait aussitôt, sur place. C'était particulièrement nécessaire dans le cas des tablettes inscrites (il eut le bonheur d'en trouver une, intacte, dès les premiers jours), car si l'on avait laissé sécher la terre glaise qui les recouvrait, elle aurait collé dans le fond des signes, ce qui aurait beaucoup compliqué le nettoyage. Alors qu'en s'y prenant tout de suite, cette argile très molle se détachait facilement, à la main d'abord, puis avec un petit bout de bois ou une spatule pour les signes. Quand je dis facilement, c'est pour dire que cela ne présentait pas de difficulté technique particulière. Il n'empêche que c'était à chaque fois une opération extrêmement délicate et qui demandait au docteur un temps infini, d'autant qu'il le faisait toujours tout seul, ne voulant absolument pas que quelqu'un d'autre s'en occupe.

Lorsqu'il s'agissait de galets, le docteur allait les laver dans le Vareille, le ruisseau qui coule au bas du champ. C'était nécessaire pour savoir si le galet portait ou non des gravures. Cela dit, nous les lavions peut-être un peu trop, ces galets. Eux, il aurait fallu les laisser sécher d'abord. Sur leur fond noir ou gris, la terre, plus blanche, aurait, en séchant, mieux fait ressortir les gravures. Mais enfin...

L'une des choses que j'admire le plus chez le docteur, c'est qu'il ne se laissait jamais décourager. Dieu sait, pourtant, s'il a pu fouiller des matinées entières sans rien trouver, ou peu de chose. Et puis, soudain, il tombait sur de véritables nids d'objets, une dizaine ou plus, rassemblés en un même endroit. Il fallait voir sa joie, alors !

Puis il emportait les objets à Vichy, où il les faisait photographier, en traçant les relevés, enfin tout ce qui pouvait lui être utile pour ses recherches. Cela fait, il nous les

## *Les premières fouilles*

rapportait très ponctuellement pour que nous puissions les mettre dans ce qui allait devenir plus tard le musée. Cette dernière attitude, tellement à l'opposé de celle de Viple ou de Clément, ne faisait que renforcer la confiance que nous placions en lui.

Justement, il fallait en finir avec cette histoire de Clément. Et puisque, grâce au docteur, les fouilles avaient enfin pris un tour sérieux, nous voulions absolument réunir tous les objets existants.

Le 4 juin, profitant de ce que le docteur Morlet avait annoncé sa visite ce jour-là, nous avons demandé à Clément de venir à Glozel avec les choses que nous lui avions prêtées. Il vint effectivement, mais avec une partie seulement des objets.

Là, en présence du docteur Morlet et de son invité, dont je reparlerai, mon grand-père et moi avons exigé de Clément une restitution complète. Il prétendit encore, assez mollement, que nous lui avions donné tout ce qu'il avait. Nous avons dû le traiter de menteur, lui rappeler qu'il s'était attribué une découverte dont il n'était pas l'auteur.

Il a fini par rendre les objets, y ajoutant même une hache de silex, très belle, qui ne provenait pas de Glozel, mais du jardin de ma tante, à Ferrières, qui m'en avait fait cadeau, et que j'avais effectivement donnée à Clément. Puis le ton est encore monté quand nous avons appris qu'il avait envoyé de nombreuses choses à Paris, à divers correspondants. Sa situation n'était plus tenable, et pourtant Clément bouillait de rage. A la fin, il est parti en claquant la porte. Je ne devais le revoir que plusieurs années plus tard, au cours d'un de mes procès.

Le soir même, en rentrant chez lui, il m'adressa la lettre suivante :

La Guillermie,  
ce 4 juin 1925.

Monsieur Fradin,

J'ai encore en ma possession des briques, des pierres, etc., venant de chez vous, ainsi que des cruches et autres

objets que vous m'aviez donnés. Je fais du tout un paquet que je déposerai à votre adresse chez M. Émile Paput à Ferrières, où vous pourrez le reprendre quand bon vous semblera.

Après la façon dont vous vous êtes conduit avec moi, je ne tiens pas à conserver un souvenir de vous. Mais comme je ne veux pas non plus que vous en conserviez un de moi, je compte que vous me renverrez les photographies de mon petit garçon que vous m'aviez demandées. Tant que je vous ai considéré comme un ami, j'étais content de vous les avoir données, mais aujourd'hui il me serait pénible de penser que mon petit Jean est entre vos mains. (!...)

Maintenant, pour les autres menus services que nous avons pu nous rendre mutuellement, je pense, de mon côté, être amplement quitte envers vous. Mais si vous croyez que je vous doive encore quelque chose, vous n'avez qu'à me le dire, je suis prêt à vous payer. Je ne voudrais pour rien au monde être votre débiteur.

Clément.

Veuillez me rendre également la photo de la brique à inscriptions, photo que j'ai payée.

J'étais assez abasourdi. Cette dernière rencontre avait eu beau se passer aussi mal que possible, je ne m'attendais pas à une telle explosion de haine. C'est tout juste si je n'étais pas traité de ravisseur d'enfant ! Naturellement, je me suis empressé de renvoyer les photos en question. En outre, je supportai assez mal que Clément s'oublie jusqu'à parler de dettes d'argent ou que sais-je, alors que je n'avais fait que lui adresser une requête légitime à laquelle lui-même avait trop tardé à répondre. De plus, il s'était mis gravement dans son tort en expédiant à droite et à gauche, sans jamais nous en parler, des objets que nous lui avions prêtés à lui, et que nous n'avons jamais revus.

En même temps, Clément envoya au docteur Morlet

plusieurs lettres d'injures, lui disant qu'il n'avait pas à s'occuper de Glozel, qu'il n'y avait aucun droit, comme si c'était à lui de décider qui pouvait s'occuper de Glozel.

Cet épisode devait s'achever une semaine plus tard par une lettre plus courte, mais encore plus significative.

La Guillermie, le 11 juin.

Votre colis sera déposé vendredi matin chez M. Émile Paput, à Ferrières.

Vos documents peuvent être de première valeur, mais maintenant ils n'en ont *aucune* pour moi, attendu que j'ai décidé de ne pas faire de communication à ce sujet.

Clément.

Avec ce colis, nous récupérions donc quelques objets de plus. Mais surtout, nous fûmes complètement ahuris par l'argumentation de Clément. Les trouvailles de Glozel n'avaient aucune valeur *parce que* lui, Clément, avait décidé de ne plus en parler. Et cela parce qu'il n'avait pas abouti dans sa tentative pour se faire passer pour le découvreur de la chose...

Nous ne pouvions pas savoir, à ce moment-là, que des gens d'une tout autre envergure que lui n'allaient pas tarder à réagir de la même manière. Ni que Clément allait devenir un des ennemis les plus acharnés de Glozel, un des premiers à affirmer à qui voulait l'entendre que tout cela n'était qu'une imposture et que j'étais un faussaire, prétendant même qu'il m'avait eu pour élève (ce qui est absolument faux : il était instituteur à La Guillermie, je le rappelle, et j'étais allé chez les Frères à Ferrières) et que j'étais l'un des plus intelligents qu'il ait eus, que c'était pour ça qu'il m'avait fait lire des livres d'archéologie. Bref, que j'étais parfaitement capable d'avoir monté cela de toutes pièces.

A partir de là, tout s'enchaîne très vite, et le jour même où Clément quitte la scène, un autre individu du même acabit y fait son entrée.



Le docteur Morlet avait tout de suite tenu à intéresser d'autres archéologues à ses recherches. Il venait très souvent, par exemple, avec M. Mosnier, un archéologue de Vichy qui avait prospecté le sous-sol de la ville à la recherche de restes gallo-romains, et qui était correspondant de la Commission des Monuments historiques. A cette époque, M. Mosnier était déjà trop âgé pour fouiller lui-même, mais il n'empêche qu'il était là, et qu'il voyait tout ce qui se faisait.

C'est lui qui fit se rencontrer le docteur Morlet et le docteur Capitan. Médecin de son état, ce dernier était un préhistorien célèbre, qui avait écrit plusieurs études sur des stations importantes. Il avait alors plus de quatre-vingts ans, et se trouvait à Vichy pour une cure.

Naturellement, le docteur Morlet avait été ravi de rencontrer cet homme qu'il considérait comme un savant éminent. Enfin il allait pouvoir s'entretenir de Glozel avec quelqu'un de compétent, faire part de ses premières hypothèses et conclusions, dont il me parlait bien, mais auxquelles je ne comprenais pas grand-chose — et montrer les fouilles.

C'est donc avec MM. Mosnier et Capitan que le docteur Morlet était monté à Glozel le jour qui vit la disparition de Clément.

C'était un homme étonnant, Capitan. Il était très grand, un peu voûté, très fort aussi, visiblement, et très gros. Et, compte tenu de son âge, plein d'énergie. Je ne peux pas en dire beaucoup plus, ne l'ayant vu que deux ou trois fois. D'autant que, comme beaucoup de ceux qui allaient venir, ce grand savant ne me prêtait guère d'attention. Je n'étais sans doute qu'un gamin à ses yeux. Ou un paysan. Toujours est-il qu'il ne m'a même pas interrogé sur les circonstances de la découverte, ni rien. Pas plus que mon grand-père. Bonjour, au revoir, c'était tout. Je n'ai commencé à intéresser vraiment ces messieurs que lorsqu'ils eurent décidé que j'étais un faussaire.

Mais l'important n'est pas là. L'important, c'est que Capitan, après avoir examiné les objets que nous avions à la

maison, visité le champ de fouilles et écouté les explications du docteur Morlet, s'était déclaré complètement convaincu. Il était même tout à fait passionné. Alors que nous remontions du Champ des Morts, il avait déclaré au docteur :

— Vous avez là un gisement merveilleux. Vous me ferez un rapport détaillé que je communiquerai, en votre nom, à la Commission des Monuments historiques.

Et il enrageait contre lui-même de n'avoir pas encore ouvert la caisse d'objets glozéliens qui lui avait été adressée presque un an auparavant par... la Société d'Émulation du Bourbonnais.

On imagine la joie du docteur Morlet à voir ainsi Glozel reconnu d'emblée par un aussi grand préhistorien. Ils se revirent plusieurs fois et, un jour, le docteur emmena Capitan visiter les fouilles gallo-romaines qu'un confrère, le docteur Desgloux, effectuait à Nérès.

Là aussi, Capitan se montra très intéressé et, au moment de partir, le docteur Morlet l'entendit qui disait au docteur Desgloux :

— Vous avez fait là une trouvaille importante. Vous me ferez un rapport détaillé que je communiquerai, en votre nom, à la Commission des Monuments historiques.

Presque mot pour mot ce qu'il lui avait dit, à lui, quelques jours auparavant. Décidément, le docteur Capitan avait une bien grande vocation d'entremetteur.

Mais à peine étaient-ils remontés en voiture que Capitan, sur le ton de la confidence, murmurait au docteur Morlet :

— Pour le docteur Desgloux, n'est-ce pas, cela n'a pas d'importance. Ce n'est pas son affaire. Je ferai la communication en son nom.

Le docteur Morlet avait compris. De toute évidence, il en irait de même pour son propre rapport, et ce que Capitan entendait par « communiquer » une découverte, c'était tout bonnement se l'approprier.

Il fallait donc faire quelque chose pour que ce qui avait été évité avec Clément ne se reproduise avec Capitan — et

certainement sur une plus grande échelle et avec de plus graves conséquences, en raison des pouvoirs du préhistorien.

Avant tout, le docteur Morlet prévint M. Desgloux de ce qui l'attendait, puis il prit ses dispositions pour Glozel. C'est-à-dire qu'il décida de publier immédiatement le rapport qu'il destinait à Capitan. Et, pour gagner du temps, il le fit imprimer à ses frais, à Vichy. Cette brochure, parue au mois de septembre 1925 et intitulée *Glozel, Nouvelle station néolithique*, devait être le départ d'une série de sept fascicules sous couverture verte que le docteur publia régulièrement au cours des années suivantes.

Mais là, le docteur commit une de ces « bévues » que le monde de la science officielle ne lui a jamais pardonnées. Sur la couverture de cette plaquette, à côté de son nom, il fit figurer le mien. Au grand étonnement des uns, à la fureur des autres, plusieurs textes allaient ainsi paraître sous la double signature « Antonin Morlet et Émile Fradin ».

A vrai dire, j'en étais bien un peu le premier gêné. Naturellement, je ne savais pas écrire du tout, je faisais toujours des fautes d'orthographe. Et puis, surtout, je ne savais rien de la préhistoire, sinon ce que j'en entendais dire au docteur et ce que j'en retenais. N'empêche que les gens me demandaient toujours : « Mais tu écris des livres ? », et qu'il me fallait à chaque fois leur répondre : « Mais non, c'est le docteur Morlet, vous voyez bien ! » D'ailleurs, je ne savais même pas ce qu'il y aurait dans ces plaquettes avant de les lire. Et je ne le demandais pas. Le docteur trouvait les objets, il les photographiait, il les publiait. C'était tout.

Mais l'idée de Morlet, c'était que, puisque c'était moi l'auteur de la découverte (en fait, c'était le hasard, la chance. La vache.), il était juste que je sois associé à ce qu'on pouvait dire de Glozel. C'était, là encore, l'opposé de l'attitude d'un Clément.

Et puis, il y avait autre chose. Ces livres se vendaient bien ; les journaux en parlaient. Et un jour que nous étions ensemble au Champ des Morts, le docteur me dit :

— Vous savez, ils se vendent, nos fascicules. Je vais vous donner votre part.

Et j'ai eu beau protester, il n'y a rien eu à faire. Il a fallu qu'il me donne cet argent, dans une enveloppe. Et il disait :

— Émile, vous êtes jeune et je connais ça. J'ai été jeune, moi aussi. Vous sortez, et un peu d'argent vous fera plaisir.

Il voyait très bien que nous n'étions pas riches. Et il me répétait : « Ça vous fera de l'argent de poche. » Et il en fut de même, à la sortie de chaque fascicule. Et, finalement, c'est vrai que ça me faisait bien plaisir.

En y repensant aujourd'hui, ce qui me frappe surtout, c'est l'humanité dont ce geste, qui devait faire scandale, témoignait.

Et le scandale n'a pas tardé. Quand il reçut la brochure, Capitan ne cacha pas sa contrariété. Mais il pensa sans doute que rien n'était perdu, et il demanda au docteur Morlet de monter le voir à Paris. Là, il l'invita à déjeuner et lui déclara, tout à trac :

— Vous n'êtes pas connu. Votre plaquette ne se vendra pas. Nous allons la refaire en mettant les gravures à la fin, avec mon nom en tête, pour la diffusion, et en supprimant celui du petit Fradin.

Choqué par un tel cynisme, le docteur refusa net. La guerre de Glozel avait commencé.

Nous ne devons plus jamais revoir Capitan, mais lui allait continuer à s'occuper de Glozel, c'est-à-dire, en premier lieu, de ce « jeune paysan », comme il disait, qui se mêlait de signer des publications scientifiques en son lieu et place à lui, Capitan.

Dans son dépit, il eut vite fait de décider que j'étais le diable en personne, ou du moins un monstre d'habileté. Et, nécessairement, un faussaire.

Il procéda d'abord en douceur, commençant par émettre des doutes sur l'authenticité du gisement dans une communication qu'il fit au Comité des Travaux historiques le 11 janvier

1926. Puis cela se précisa. C'était moi qui fabriquais les vases de terre cuite, qui gravais les galets et les tablettes. J'allais les enterrer la nuit et les faisais découvrir le lendemain matin à cette pauvre dupe qu'était le docteur Morlet. Et Capitan, en bon et loyal confrère, estimait de son devoir d'en prévenir tous les archéologues de sa connaissance. Dès lors, la cause était entendue, ou presque, et je n'allais plus cesser, ma vie durant, de me voir traiter de faussaire. J'avais dix-sept ans, j'en ai soixante et onze. Et je n'ai toujours pas obtenu véritablement réparation.

Il faut dire que l'idée que Glozel puisse être faux arrangeait plus ou moins tout le monde. Je ne devais être moi-même qu'un pion dans une bataille d'experts, vrais ou faux, dont l'enjeu me dépassait de beaucoup, et dont je ne voyais que très partiellement les tenants et les aboutissants. Aujourd'hui encore, malgré une cinquantaine d'années d'imprégnation archéologique forcée, je n'ai pas de véritable opinion sur les objets trouvés à Glozel, et je ne me suis jamais vraiment soucié de m'en faire une. La seule chose qui m'aura préoccupé tout ce temps, aura été de me battre contre la calomnie, et de faire en sorte que l'authenticité, pourtant si évidente, de Glozel, ne fasse plus de doute pour personne.

Mais enfin, en gros, les choses se présentaient de la manière suivante. De crainte de voir Capitan s'emparer de Glozel et dénaturer probablement les conclusions auxquelles lui-même était parvenu, le docteur Morlet avait donc publié en toute hâte la brochure dont j'ai parlé. Un peu trop vite, peut-être, ce qui lui avait fait commettre quelques erreurs de détail qu'il devait reconnaître et corriger par la suite, mais dont ses ennemis, comme de juste, s'étaient aussitôt emparés.

D'autre part, il avait intitulé ce fascicule *Nouvelle station néolithique*. Il devait plus tard s'en expliquer de la sorte : « Si je me suis servi du terme *néolithique* pour qualifier la station de Glozel, c'est parce que en même temps que des gravures et des sculptures sur bois de renne, nous y trouvions un travail nouveau de la pierre, que traduit exactement l'épithète de *néolithique*. Mais je pris soin d'insister sur le

fait qu'il s'agissait d'un néolithique primitif que je qualifiai d'*ancien*. »

Or, ce qu'il y avait de dérangeant, c'est que, si une partie de la faune représentée sur les galets et les objets en os et en ivoire appartenait évidemment à la période magdalénienne, c'est-à-dire au paléolithique, le travail même de ces objets les apparentait au néolithique. Le docteur Morlet voyait donc Glozel comme une étape de transition entre le paléolithique, âge de la pierre taillée, et le néolithique, âge de la pierre polie.

Et cela, c'était complètement exclu pour tous les préhistoriens de l'époque qui affirmaient comme un seul homme qu'il n'y avait pas de continuité entre ces deux périodes, qu'il y avait entre elles un hiatus. Et cela avait force de dogme. Qu'un archéologue amateur entreprenne de montrer, comme l'écrivit plus tard Léon Cote, que « ce trou existait uniquement dans les connaissances des préhistoriens », c'était complètement inadmissible, ça ne s'était jamais vu. *Donc*, Morlet était un imbécile, et moi un faussaire.

Anticipons un peu. En 1951, le *Manuel de Préhistoire* de Lantier et Breuil (Breuil, qui va bientôt apparaître comme un des principaux antiglozéliens) explique qu'il y eut « à un moment donné des Paléolithiques Supérieurs, des Mésolithiques, des Néolithiques contemporains les uns des autres ». Morlet n'avait jamais dit autre chose.

Mais le docteur Morlet a rapporté lui-même une anecdote qui illustre parfaitement cet « esprit de rejet », comme il l'appelait, auquel il devait se heurter tout au long de l'histoire, et dont j'allais faire les frais.

Fin 1925, il était allé montrer les premières pièces trouvées à Glozel à un certain M. Boule, paléontologue attaché au Muséum d'histoire naturelle, à Paris. Après les avoir examinées, Boule écrivit au docteur, le 29 novembre 1925 : « Je vous souhaite bonne chance pour la continuation de vos très intéressantes recherches archéologiques au succès desquelles je continuerai d'applaudir de tout cœur. » Et bien qu'on ne fût pas encore entré dans la grande querelle de l'écriture glozé-

lienne, M. Boule y faisait allusion. Il disait partager l'avis du docteur quant à la ressemblance des caractères de Glozel avec les caractères égéo-crétois.

Au printemps 1926, de passage à Paris, le docteur Morlet rendit une nouvelle visite à M. Boule, au Muséum. Entre-temps, il lui avait fait parvenir le deuxième fascicule de la *Nouvelle station néolithique*. Le docteur était encore au bas de l'escalier conduisant au cabinet de travail du paléontologue que celui-ci l'apostrophait déjà en disant :

— Heureusement que l'animal que vous dites être un renne dans votre brochure n'en est pas un. C'est un cerf élaphe. Car sans cela, ce serait un faux. Vous ne me ferez jamais admettre que le renne vivait encore à l'époque néolithique.

Le docteur Morlet sortit alors de sa valise le galet qui portait la gravure en question. L'autre le regarda longuement, pour s'exclamer finalement :

— Si, c'est bien un renne ! Alors je ne marche plus.

C'était fini. M. Boule ne *croyait* plus à Glozel.

Et pourtant, d'autres savants avaient été eux aussi surpris par ce renne, qui semblait se promener bien tardivement dans l'histoire. Mais à la différence de Boule, ils choisirent de venir apprécier le gisement sur place. Cela changeait tout. Ainsi, le 24 octobre 1927, M. Depéret déclarerait, lui, à l'Académie des sciences : « La présence indiscutable, quoique sans doute très rare, d'un renne figuré à Glozel s'ajoute à d'autres réminiscences magdaléniennes de l'outillage pour m'amener maintenant à admettre que le gisement de Glozel se rapproche du Paléolithique final, avec lequel il s'apparente à la fois par la faune, par l'outillage et aussi... par l'écriture. »

Car il y avait encore ce problème de l'écriture (ces inscriptions sur les tablettes de terre cuite) sur lequel je reviendrai. Disons seulement que la présence de ce qui était incontestablement une écriture à côté d'une gravure de renne, et même sur des os de renne, battait en brèche le dogme qui voulait que la première écriture ait été l'écriture phénicienne. Cela non plus, on l'imagine, ne devait pas aller tout seul.

Rien de bien notable ne se produisit pendant les six premiers mois de l'année 1926. Le docteur et M<sup>me</sup> Morlet poursuivaient leurs fouilles. Quant à nous, à la ferme, nous vivions notre dernière année de paix relative. Pendant ce temps, de grandes manœuvres se préparaient.

En effet, en dépit des accusations qu'il lançait contre moi, Capitan restait, au fond de lui, persuadé non seulement de l'authenticité, mais de l'importance de Glozel, et il cherchait un moyen de remettre la main dessus. C'est ainsi qu'il imagina d'envoyer sur place une délégation de la Commission des Monuments historiques, qui aurait décidé de la valeur du gisement et publié ses conclusions. Bien entendu, Capitan en aurait fait partie et l'aurait dirigée, ce qui lui aurait permis de confisquer les résultats acquis.

A la fin du mois de juin, le docteur Morlet reçut donc une lettre de M. Léon, directeur des Beaux-Arts et séide de Capitan, qui l'informait de l'arrivée de cette délégation. Mais le docteur Morlet avait flairé le piège. Il répondit donc qu'il serait ravi de recevoir les délégués, à condition toutefois que le docteur Capitan n'en soit pas. Un mois plus tard, il recevait une nouvelle lettre de M. Léon lui signifiant qu'il n'était pas question d'envoyer une délégation dont Capitan ne serait pas membre et que, du coup, il n'y aurait pas d'étude des fouilles.

Les craintes du docteur Morlet étaient donc fondées. Sorti par une porte, Capitan voulait rentrer par l'autre. Pourtant, le docteur regretta que les Beaux-Arts renoncent à visiter Glozel, et il écrivit à M. Léon : « J'aurais sincèrement désiré que nos trouvailles, restant dans le domaine scientifique français, fussent étudiées sur place par des membres du Collège de France et de l'Institut, à votre choix. » Si le docteur mentionnait ces deux institutions, c'est parce qu'il savait que Capitan n'appartenait ni à l'une ni à l'autre.



Juin 1926, toujours. Cela fait deux ans que l'on fouille le petit champ Duranthon — que tout le monde appelle maintenant le Champ des Morts.

Deux ans, cela permet de faire un premier bilan. De crainte que ma mémoire ne me trahisse, j'emprunte l'énumération suivante, très partielle, à un article de M. Tricot-Royer, paru à l'époque dans la revue *Aesculape* :

« Une quinzaine de briques avec empreintes de main ; une véritable bibliothèque néolithique de plus de cent tablettes à caractères alphabétiformes ; des objets en pierre éclatée, d'autres en pierre polie ; une céramique curieuse tant par sa variété que par sa nature, et dont le type le plus intéressant porte un masque muet et des signes d'écriture ; les symboles sexués avec ou sans masque muet ; les galets gravés de signes avec des représentations animales dont certaines d'un art consommé, défiant toute imitation ; des objets en verre et enfin la série des objets en os ou en bois de cervidé que l'on rencontre dans tous les musées de préhistoire. »

Au total, et sans compter tout ce qui a été éparpillé ou volé, plusieurs centaines d'objets — il y en a trois mille aujourd'hui. Si je suis un faussaire, je ne chôme pas.

## LES JOURNÉES MÉMORABLES DE GLOZEL

J'ai dit que 1926 devait être notre dernière année de tranquillité. En fait, il y avait déjà pas mal d'agitation. Jusqu'à là, à part les gens du village, au début, et les quelques personnes amenées par le docteur Morlet, il ne venait pas grand monde. D'ailleurs, nous n'attendions personne. Mais enfin, cela commençait à se dire, à Vichy, qu'il y avait quelque chose à Glozel. Ce n'était pas loin, et les curistes ont du temps à occuper. Et ils voulaient voir ces objets mystérieux. Le musée n'existait pas encore, et il fallait les faire entrer dans la maison ; on ne pouvait guère refuser. Mais cela perturbait un peu la vie de la ferme.

Et puis, 1926 est aussi l'année où va débiter le défilé des savants. Désolé, malgré tout, par le refus de M. Léon d'envoyer à Glozel une délégation honnête, le docteur Morlet avait en effet décidé de se tourner vers d'autres savants, qu'il avait des raisons de croire moins prévenus ou moins manipulés. Il avait donc fait appel à des membres de l'Institut et du Collège de France, à des professeurs de faculté, ainsi qu'à des spécialistes étrangers.

Et ils ne se firent pas prier pour venir. Malgré la campagne de Capitan — ou à cause d'elle —, Glozel les intriguait. Et puis, encore une fois, cela avait l'air de déranger tant de conceptions admises que certains, tout de même, voulaient voir à quoi cela ressemblait.

Le premier à venir fut M. Arnold Van Gennep. C'était un ancien professeur d'ethnographie de l'Université de Neuchâtel, qui avait fouillé lui-même plusieurs gisements préhistoriques. Ayant cessé d'enseigner, il tenait la rubrique de préhistoire du *Mercure de France*.

Or, les directeurs du *Mercure*, Alfred Valette et Louis Dumur, s'intéressaient à Glozel et envisageaient d'y consacrer une chronique. Avant de se décider tout à fait, pourtant, ils envoyèrent le professeur Van Gennep évaluer l'intérêt réel de la chose.

Il vint donc, et il vit. Il descendit à plusieurs reprises au Champ des Morts avec le docteur Morlet, et tint toujours à fouiller lui-même. De tout cela, il devait faire le récit dans le *Mercure* du 1<sup>er</sup> juillet 1926. Il y proclamait l'authenticité des objets et la « virginité du terrain », et concluait : « Il y a mieux à faire que de discuter avec ceux qui ne veulent pas admettre les faits ou que de faire le jeu de ceux qui veulent accaparer à leur profit les trouvailles d'autrui. » Et il y prenait nommément à partie certains membres de la Société d'Émulation du Bourbonnais, et particulièrement le procureur Viple. Cela, je devais le payer deux ans plus tard.

En tout cas, les directeurs du *Mercure* étaient maintenant convaincus, et il y fut désormais régulièrement question de Glozel. Le docteur Morlet y avait une rubrique tous les mois, mais des antiglozéliens y écriraient aussi, parmi lesquels l'abbé Breuil.

Et puis... Et puis, un jour, c'était le 16 août, je reçus un télégramme du docteur Morlet. J'ouvris, un peu inquiet — ce n'était pas là notre façon de correspondre — et je lus : « Je monte à Glozel demain vers dix heures. Devinez avec qui ? Le roi de Roumanie. »

Le roi de Roumanie ! Comme cela venait du docteur Morlet, il ne pouvait s'agir d'une plaisanterie. C'était tout de même une drôle d'histoire. Un roi à Glozel, on ne risquait pas d'avoir déjà vu ça ! Et je laisse imaginer la fièvre qui

s'empara ce soir-là de la maison. Comme nous n'avions pas le temps de faire de préparatifs (et, de toute manière, nous n'aurions pas su lesquels) nous n'en avons fait aucun, ou presque, ou bien j'ai oublié.

Ce que je n'oublierai jamais, en revanche, c'est l'arrivée, le lendemain matin, dans la cour de la ferme, de cette immense voiture, comme un grand bateau noir.

Il en descendit huit personnes : le roi, son médecin personnel, cinq gardes du corps et, naturellement, le docteur Morlet. En fait, tout cela s'était passé très simplement. Le roi était en cure à Vichy. Peut-être qu'il s'ennuyait un peu, je ne sais pas. Il avait entendu parler de Glozel — on en parlait chaque jour davantage — et comme il s'intéressait à l'archéologie (je crois même qu'il avait fait lui-même des fouilles, quelque part) il avait demandé à rencontrer le docteur Morlet. Et voilà.

Nous étions tous là, les Fradin, plus un cousin de Roanne, qui était venu passer quelques jours à la maison, un cousin germain de mon grand-père. Et il était heureux, cet homme ! Il disait : « Ah ! je suis content d'avoir vu un roi avant de mourir. » Nous étions tous là, un peu figés quand même, et je me souviens que j'étais très impressionné par les gardes du corps.

Donc Sa Majesté Ferdinand 1<sup>er</sup> est descendu de voiture. Et il était très simple, ce roi. Il m'a tendu là main, m'a félicité, et nous l'avons fait entrer. Et ils sont passés, lui et sa suite, dans le musée — c'est-à-dire dans la chambre de mon grand-père, puisque c'était là que nous avions disposé les objets, dans quelques vitrines apportées par le docteur Morlet. Et là, dans ce musée qui était une chambre de ferme, le roi de Roumanie est resté plus d'une heure à regarder tous les objets que lui montrait le docteur Morlet et à écouter les explications qu'il lui donnait. Le roi parlait français, couramment. Et le docteur lui disait : « Si Votre Majesté veut s'asseoir... », et le roi s'est assis dans l'un des beaux fauteuils de velours rouge que m'avait donnés le docteur Morlet. Nous avons bien ri, par la suite, parce que le docteur avait fait des étiquettes qu'il avait collées au dossier du fauteuil, et qui disaient : « Le roi de

Roumanie s'est assis dans ce fauteuil, le 17 août 1926. » Elles n'y sont plus, d'ailleurs, ces étiquettes, mais j'ai gardé les fauteuils, je les garde précieusement.

Puis j'ai demandé : « Sa Majesté veut-elle descendre aux fouilles ? », mais son médecin ne l'a pas laissé répondre, disant tout de suite : « Non, non, Sa Majesté est fatiguée, Sa Majesté ne peut pas descendre au Champ des Morts. » Et il en semblait bien un peu triste, le roi. Mais c'est connu, un médecin de roi est plus puissant qu'un roi.

Et l'heure du départ est arrivée. Le roi nous a remerciés et, de nouveau, félicités. Puis il est remonté dans sa grande voiture noire. Un roi était passé à Glozel.

Il serait revenu, peut-être, mais ce fut sa dernière saison à Vichy. Il devait mourir l'année suivante, pas très âgé, soixante-deux ans, je crois. Après sa visite, il écrivit à la princesse Marthe Bibesco : « Je dois dire que ce qu'on a trouvé là est extrêmement intéressant, surtout les plaques en terre cuite avec des signes alphabétiformes... Cela m'a énormément intéressé. »

Par la suite, nous avons eu plusieurs fois la visite de l'ambassadeur de Roumanie, Constantinescu, qui s'occupait d'archéologie, lui aussi. J'ai encore une pochette, une jolie pochette faite à la main, que sa femme m'avait donnée.

Mais cette visite du roi, bien sûr, il s'en était parlé à Ferrières et dans les environs, et cela devait alimenter une jalousie qui commençait à se répandre chez certains de nos proches ou de nos voisins. De ce côté-là aussi, des nuages s'amoncelaient.

Comme on ne pouvait pas toujours recevoir des rois, les visites de savants reprirent. Chacun de ceux qui vinrent à Glozel a raconté ce qu'il y a fait et ce qu'il y a vu, et le docteur Morlet a résumé toute cette période pour le *Mercure de France* dans un article publié en novembre et décembre 1926, et intitulé *Les Journées mémorables de Glozel*.

Après le professeur Van Gennep, nous reçûmes M. Salo-

mon Reinach. Membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain-en-Laye, M. Reinach était alors âgé de soixante-huit ans, et malheureusement assez impotent. Mais c'était un homme d'une grande gentillesse, un des savants venus à Glozel que j'ai préférés.

Dans un premier temps, M. Reinach était sceptique. En fait, il ne « croyait » pas du tout à Glozel. Néanmoins, comme c'était un homme d'une scrupuleuse honnêteté intellectuelle, il voulut se rendre compte par lui-même. Il vint donc fouiller à Glozel les 24, 25 et 26 août 1926.

D'abord, le docteur Morlet lui montra tous les objets qui se trouvaient chez nous. M. Reinach les étudia longuement, certains même à la loupe. Ils durent lui faire forte impression, puisqu'il demanda aussitôt à descendre au Champ des Morts. Là, il se mit à fouiller lui-même et eut la chance de trouver un vase à fond arrondi. Il était enchanté et tout à fait convaincu, maintenant, mais il craignait un peu pour la manière dont les fouilles étaient effectuées. Dieu sait pourtant si des progrès avaient été réalisés, mais M. Reinach était formel : « Surtout, surtout, pas de fouilles de terrassiers ! » Et il nous recommanda aussi de ne jamais fouiller trop longtemps de suite. Après un certain temps de recherches méticuleuses, disait-il, les gestes deviennent moins sûrs, et il vaut mieux s'arrêter si l'on ne veut pas détériorer les objets.

La journée s'acheva dans un contentement général. Je donnai le bras à M. Reinach pour l'aider à gravir le versant de la vallée. Ses rhumatismes lui rendaient toute marche difficile.

Il revint le lendemain, accompagné d'un certain Seymour de Ricci, qu'il nous présenta comme courtier en antiquités. Bon. Nous descendîmes tous au Champ des Morts. Reinach et Morlet fouillèrent de nouveau. Et Seymour de Ricci aussi. Ou plutôt, il me fit fouiller. Il me désigna un endroit, choisi au hasard, je suppose, et en tout cas choisi par lui, et me demanda de creuser. J'arrachai donc herbes et ronces, puis, à l'aide d'une bêche, je pratiquai une ouverture dans le sol. La chance voulut que je tombe sur un de ces nids d'objets dont j'ai déjà parlé, et bien que l'excavation fût trop étroite pour

qu'on y pût fouiller commodément, je sortis de terre plusieurs morceaux de poterie, un galet perforé et, si mes souvenirs sont exacts, une petite lame de silex blanc.

Nous remontâmes vers midi. Pendant que nous cheminions, j'entendis Salomon Reinach déclarer au docteur Morlet qu'aucun doute ne subsistait dans son esprit quant à l'authenticité des découvertes. Le « courtier en antiquités », lui, ne disait rien.

Dans la soirée, tout ce monde regagna Vichy dans la voiture du docteur Morlet. Comme celui-ci demandait à Seymour de Ricci ce qu'il pensait de ce qu'il avait vu, le courtier lui répondit :

— Je ne vous cacherai pas qu'une très grande partie de ces objets sont faux. Émile Fradin est un très habile prestidigitateur.

Il fut encore plus direct avec M. Reinach, à qui il déclara crûment :

— Vous vous mettez le doigt dans l'œil ; c'est une fumisterie.

C'est le docteur Morlet qui me rapporta ces propos le lendemain.

J'étais hors de moi. Cet homme m'avait fait fouiller où il avait voulu, comme il avait voulu, et la seule conclusion qu'il en tirait était le renforcement de son préjugé ! Je n'étais pas encore tout à fait habitué à ce tour d'esprit.

Ce n'est qu'un peu plus tard que nous comprîmes de quoi il retournait vraiment. En fait, notre courtier en antiquités, d'ailleurs lié à un certain Vayson de Pradennes qui allait bientôt entrer en scène, ne doutait pas le moins du monde de l'authenticité des trouvailles. Bien au contraire, il voulait tout acheter. Et pour cela, il trouvait habile de commencer par déprécier ce qu'il considérait, lui, comme une marchandise.

Mais cela ne devait pas ébranler M. Reinach, qui revint le lendemain, accompagné du comte de Bourbon-Busset, chez qui il séjournait, et de ses deux enfants, François et Jacques de Bourbon-Busset. Et tout ce monde fouillait, sous l'œil vigilant du docteur Morlet. Ils trouvèrent d'ailleurs plusieurs choses,

entre autres un anneau de schiste poli, si je me souviens bien. Et le plus jeune des deux garçons, François, qui avait alors cinq ou six ans, mit à jour une aiguille en os brisée en plusieurs morceaux.

C'est lui, maintenant, monsieur François, qui a gardé le château de Busset, et qui l'habite. Et il vient souvent à Glozel, avec sa femme et leurs invités.

Bref, la journée fut encore fructueuse. Outre les trouvailles des Bourbon-Busset, il y eut encore des tessons de poterie, des débris de couche argileuse recouverte d'une couche vitreuse, une pointe de silex. Rien de bien spectaculaire, mais tout de même.

De retour à Paris, M. Reinach fit une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'il termina par ces mots :

« J'affirme sans hésitation, ne pouvant récuser le témoignage de mes yeux et l'évidence des découvertes faites en ma présence, que tous ces objets, si extraordinaires qu'ils paraissent, sont authentiques, non retouchés, de même provenance. »

Salomon Reinach étant aussi connu que Capitan, Glozel venait de marquer un point important.

Quinze jours plus tard, environ, ce fut au tour de M. Espérandieu de venir fouiller, toujours en compagnie du docteur Morlet. Il devait rester trois jours, les 9, 10 et 11 septembre. M. Espérandieu était lui aussi membre de l'Institut et conservateur du musée de Nîmes. C'était un homme charmant. Il n'avait qu'un seul défaut, le pauvre, c'est qu'il était complètement sourd. Il fallait lui hurler chaque explication. Ça ne l'empêchait pas de fouiller de bon cœur, dans des endroits choisis par lui, en terrain vierge.

Le premier jour, il s'était fait accompagner par un savant portugais, M. Leite de Vasconcellos, conservateur du Musée



ethnographique de Lisbonne. Dans le courant de la matinée, ils mirent à jour un véritable nid d'objets, qui livra une petite bobine en terre cuite, une tablette brisée portant des inscriptions, deux petites pointes de flèche en silex et plusieurs fragments de poterie. Je revois encore Leite de Vasconcellos considérant ces objets, prenant en main l'un des silex et nous indiquant son mode d'emmanchement. Je ne perdais pas un mot de ce qu'il disait, et je commençais à acquérir quelques-unes de ces connaissances que Clément voulait que j'aie possédées dès le berceau.

Le lendemain, Espérandieu revint avec M. Mosnier. Espérandieu choisit lui-même l'emplacement où aurait lieu une nouvelle prospection. Sur ses indications, nous creusâmes un trou circulaire, mais il n'en sortit que deux petits morceaux de poterie.

Néanmoins, tout le monde fut enchanté, M. Leite de Vasconcellos comme M. Espérandieu. Le premier déclara que les trouvailles « portaient en elles des traces d'authenticité certaine ». Quant à Espérandieu, il adressa à Reinach un télégramme qu'il lui demandait de lire à une prochaine séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ce qui fut fait. Le télégramme disait :

« Authenticité découvertes Glozel ne doit faire aucun doute. Ai vu objets et assisté aux fouilles. Deux trouvailles dont une tablette faites sous mes yeux. »

Mais surtout, il se trouvait que, de sa spécialité, M. Espérandieu était un grand épigraphiste, et qu'il fut le premier à livrer un avis vraiment autorisé sur l'écriture des tablettes. Il le fit dans une lettre au docteur Morlet.

« Quant à l'écriture, disait-il, il fallut bien que quelqu'un commençât à en avoir l'idée. Est-il vraiment obligatoire qu'elle soit d'origine phénicienne ? Pourquoi ne pas admettre que des hommes assez développés intellectuellement, assez artistes, pour tracer les gravures magdaléniennes,

nes et glozéliennes auraient eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole ? »

Cette opinion était d'autant plus intéressante que l'écriture de Glozel commençait à faire travailler l'imagination des gens. Les nombreux illuminés détenteurs de clefs qui devaient se manifester par la suite ne s'étaient pas encore jetés dans l'arène, mais on venait d'assister, ce même été 1926, à une singulière tentative d'interprétation de M. Camille Jullian.

On a peut-être un peu oublié Camille Jullian, mais à l'époque, c'était quelqu'un. Un immortel, un académicien français. Historien, il avait publié plusieurs ouvrages sur la Gaule, qui faisaient tous autorité.

Il avait pris contact assez tôt avec le docteur Morlet, et s'était passionné pour Glozel... à sa façon. Pour M. Jullian, au moins, il n'y avait pas d'énigme, pas de question en suspens. Lui, il savait.

Il avait commencé par expliquer au docteur Morlet que, de tout le bric-à-brac trouvé à Glozel, il ne fallait retenir que les tablettes à inscriptions. « C'est la seule chose qui importe », ne cessait-il de répéter. D'autres devaient soutenir exactement le contraire ; ils avaient tout aussi tort. Mais pour Camille Jullian, les gravures animales, les harpons, les pierres, c'était moins que rien. « Laissez-moi ça de côté. Publiez les tablettes. »

Moins que rien, pas tout à fait, puisque c'était tout de même de la considération de l'ensemble qu'il tirait sa théorie. Tout cela était romain, et Glozel était un logis de sorcière, un antre, probablement rattaché à quelque sanctuaire rural. Quant aux tablettes (« Songez que je suis un vieux routier des tablettes magiques », disait-il encore), elles portaient des incantations en mauvais latin.

Tout cela laissait le docteur Morlet plus que sceptique, carrément pantois. Mais que pouvait-il faire ? Et le 3 septembre 1926, Camille Jullian lut donc à l'Académie des Inscript-

tions et Belles-Lettres — encore elle — une communication par laquelle il entendait lever une fois pour toutes le mystère de Glozel.

Comme elle a été publiée à l'époque, le mieux est sans doute de citer un morceau de sa harangue :

« Les figurines où l'on a cru voir des idoles, déclarait-il, sont des poupées d'envoûtement, qui font, comme chacun sait, partie du bric-à-brac des sorciers. Quant aux briques à inscriptions, il faut y voir de ces *laminae litteratae* dont parle Apulée, les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation, d'envoûtement, de recettes. Sur les briques de Glozel, ces formules se réfèrent surtout à la chasse, à la pêche, à la vie rurale, à l'amour. Elles sont gravées soit en cursives latines, soit par lettres liées. Je ne parle que des briques authentiques. De toute manière, il faut exclure absolument l'époque néolithique ou préhistorique. »

Et bon, puisque c'était du latin et lui un « vieux routier », il a traduit les tablettes, Camille Jullian. Ses traductions furent gravement publiées par le *Journal des Débats*. C'est ainsi que, selon notre historien, une des tablettes (authentique sans doute ; au fait personne n'a jamais su comment il établissait la différence entre les vraies et les « fausses », ni pourquoi) disait — c'était un conseil de la sorcière à l'un de ses clients : « *Si tu veux t'aider à aimer, fais ainsi : à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril, va te baigner au Sichon.* »

Pourquoi pas ? Remarquez bien que le ruisseau qui baigne le prétendu antre n'est pas le Sichon, mais le Vareille. Le Sichon, lui, coule à plusieurs kilomètres de là. Bien sûr, Camille Jullian n'était pas obligé de le savoir : il n'a jamais mis les pieds à Glozel. Il traduisait à partir de photographies. Et puis, il faisait bien ce qu'il voulait, cet homme, tellement, même, qu'il n'hésitait pas à traduire le même signe par plusieurs lettres différentes selon ce qu'il voulait faire dire à telle tablette. Et tellement aussi (mais c'était sans doute pure

distraction de savant...) qu'il lui est arrivé de prendre pour des signes et de traduire comme tels de simples cassures de la tablette.

Après tout, comme il disait lui-même : « Une inscription est faite pour être lue, donc interprétée. Je l'ai traduite. Prouvez que je me trompe ! »

Tout ça, d'ailleurs, n'était pas bien méchant. Ça faisait plutôt sourire tout le monde, même le docteur Morlet. N'empêche, qu'ajouté à tous les bruits qui couraient déjà, ça ne faisait qu'augmenter la confusion.

Mais enfin, en cet automne 1926, après les interventions de Reinach et d'Espérandieu, le moral était plutôt bon. Et les visites de savants continuaient.

Le 14 septembre, le docteur Morlet arriva avec M. Depéret, un célèbre paléontologue de Lyon, membre de l'Institut, et M. Viennot, un géologue qui rentrait tout juste d'une mission en Mésopotamie.

M. Depéret s'attacha d'abord à identifier les dents d'animaux recueillies depuis le début des fouilles. C'est ainsi qu'il put préciser qu'il se trouvait parmi elles des molaires de cervidés, des dents de bœufs de petite taille, de sangliers, de loups, de panthères et de rennes. Lui et M. Viennot fouillèrent aussi, bien sûr, et mirent à jour un petit morceau de tablette cassé portant trois signes alphabétiformes très nets.

Mais l'intérêt de leur visite, pour moi, tint surtout à ce que, géologues tous les deux (c'était l'autre spécialité de M. Depéret), ils étudièrent la nature du terrain. Je les revois, comme nous descendions au Champ des Morts, se pencher sur le plus petit rocher affleurant le sol, et poursuivre cette inspection sur le site.

Il faut que je m'attarde un peu à cela, car, à l'époque — c'était le temps où les premières accusations contre moi commençaient à se répandre, et j'y étais encore très sensible —, les conclusions de M. Depéret me furent un grand soulagement.

J'ai déjà dit que le docteur Morlet, quand il recevait un visiteur qui devait fouiller, le laissait toujours choisir son emplacement lui-même, dans une partie du terrain encore intacte.

Or, au cours de sa visite, M. Depéret tomba par hasard sur une portion de terre, dont la couleur, blanchâtre, contrastait fortement avec celle, plus foncée, du terrain environnant. A vrai dire, ce n'était pas la première fois que l'on trouvait de ces zones blanches, et elles n'avaient jamais livré le moindre objet préhistorique. Plusieurs archéologues s'en étaient étonnés, mais aucun n'avait pu proposer d'explication. Depéret, lui, vit tout de suite de quoi il s'agissait.

Il avait remarqué, dans une minuscule carrière située au-dessus du Champ des Morts, des roches blanches qui se désagrégeaient lentement pour former une argile fine. Entraînée par le ruissellement des pluies, c'est cette argile qui avait formé le mamelon qui se trouve au bas du champ. Simple-ment, en dévalant (si on peut dire !) la pente, elle s'était chargée de matières organiques qui lui avaient donné la teinte plus sombre, jaune, qui est celle de la couche archéologique. Mais ces roches blanches n'étaient pas encore désagrégées à l'époque où les Glozéliens enfouissaient leurs objets. Et elles étaient trop dures pour leurs outils de pierre. Ils n'avaient pas insisté. Et c'est pourquoi, même réduites aujourd'hui en cette fine argile, elles restaient vierges de tout objet préhistorique.

Et alors, dira-t-on ? Alors, M. Depéret en tira la conclusion qui s'imposait. « Comme la couche superficielle herbacée du Champ des Morts est partout semblable aujourd'hui, déclara-t-il, si c'était un faussaire qui avait introduit les objets, il en aurait aussi bien truffé les zones blanchâtres que les zones d'argile foncée... Mais ces histoires sont ridicules !... »

Bien sûr. Ou alors, il aurait fallu qu'en plus d'être le préhistorien-né que certains voulaient faire croire, je sois aussi le plus avisé des géologues.

L'abbé Breuil était considéré comme le « pape de la préhistoire ». C'était lui l'autorité suprême. Il tranchait de tout, *urbi et orbi*. Membre de l'Institut, sa grande spécialité était l'art quaternaire. C'était lui, notamment, qui, au début du siècle, avait « inventé », comme on dit, les grottes de Combarelles et de Font-de-Gaume. Il y avait passé des mois, accroupi ou couché dans l'humidité de ces grottes, à faire le relevé de tout ce qu'elles contenaient.

En ce qui concernait Glozel, il avait d'abord montré beaucoup de réticences. Le docteur Morlet l'avait invité à plusieurs reprises, mais il n'avait jamais donné suite. Il faut dire que c'était l'époque où Capitan, évincé, entamait sa campagne de calomnie, et que Breuil et lui étaient de grands amis. Néanmoins, pressé par M. Joseph Loth, professeur au Collège de France et lui aussi membre de l'Institut, il finit par se décider. Et ils arrivèrent tous les deux, accompagnés bien sûr par le docteur Morlet, un triste matin d'octobre 1926. Ils devaient rester cinq jours.

Je dis un triste matin, d'abord parce qu'il pleuvait tant qu'il pouvait — un temps à ne pas mettre un archéologue dehors, certainement pas le meilleur pour fouiller. Mais surtout parce qu'il y avait chez nous, à la maison, beaucoup de tristesse.

Nous avions alors avec nous un petit cousin, le fils de la sœur de ma mère exactement, un petit garçon qui n'avait pas deux ans. Ma tante avait déjà trois enfants, dont deux jumeaux ; elle était seule et ne pouvait élever tout ce monde. Alors ma mère avait pris le petit dernier. Nous l'avions donc à la ferme, et tout le monde l'aimait, cet enfant. Ma grand-mère, surtout, s'était prise pour lui d'une affection extraordinaire. Et voilà qu'il était malade, atteint d'une broncho-pneumonie. Le docteur Morlet l'avait soigné, mais le mal empirait. Le docteur avait même fait venir un autre médecin, un cousin à lui, de Clermont, qui n'avait pas laissé beaucoup d'espoir. « S'il guérit, vous savez, ce sera un miracle », avait-il dit. Et maintenant, l'enfant avait des convulsions. Il allait mourir. Moi non plus, je n'allais pas très bien, dans les jours

qui précédèrent l'arrivée de Breuil ; j'étais cloué au lit avec les oreillons. Et toute la journée j'entendais l'enfant gémir, c'était terrible.

L'abbé Breuil était là. Et comme il était prêtre, après tout, Morlet lui dit :

— Pour faire plaisir à la famille, venez bénir cet enfant.

Et le gosse tournait les yeux, tournait les mains ; on voyait qu'il souffrait. Il faisait peur. Et Breuil, visiblement, était très ennuyé. Il n'était pas là pour bénir, il était venu faire des fouilles, et il faisait la sourde oreille. Et le docteur Morlet répéta :

— Venez bénir cet enfant !

Et comme Breuil ne bougeait pas :

— Monsieur l'abbé, je vous le demande pour la famille : faites-le !

Cette fois, le ton avait dû changer, car Breuil est venu voir l'enfant. Il s'est mis à genoux, et il lui a parlé. On ne comprenait pas ce qu'il disait, mais bientôt le gosse s'est mis à sourire. Il souriait vraiment. Si bien que tout le monde disait : « Mais, il va mieux ! »

Il est mort le lendemain, après avoir passé une très bonne nuit. Il nous regardait. Il était redevenu calme, très calme. Et il est mort le matin, vers dix heures.

Et alors, Breuil a trouvé ça extraordinaire de nous voir pleurer comme nous pleurons tous — forcément. Il disait, prenant le docteur Morlet à témoin :

— Mais c'est une drôle de famille, ça ; ils prennent des crises de larmes. C'est curieux.

Et le docteur Morlet, me racontant la chose, me disait, lui :

— Émile, je vous assure, ce Breuil, c'est un drôle de coco.

Mais enfin, cela c'était notre vie. Breuil et Loth, eux, ils étaient là pour leurs recherches. Donc ils ont fouillé, malgré le mauvais temps. Et Breuil, pour fouiller, il s'y entendait. C'était un homme de cinquante ans, un peu ratatiné. Mais il avait de l'expérience. Et il fallait le voir, couché par terre,

dans la boue, en costume noir — il ne fouillait pas en soutane, tout de même. Il mettait la main à la pâte, il faut le dire. Et il a trouvé des choses : des bouts de poterie, la moitié d'une tablette, je ne sais plus exactement. C'était le docteur Morlet qui tenait le journal des fouilles, pas moi. Et je ne me souviens plus toujours très bien de ce qui est sorti tel jour ou tel autre.

Ce que je me rappelle fort bien, par contre, c'est que les réticences de l'abbé Breuil avaient vite fait place à l'enthousiasme le plus total. Non seulement l'authenticité, mais la richesse du gisement ne faisaient plus pour lui aucun doute. Le dernier jour, comme il remontait du Champ des Morts, j'entendis Breuil dire à Morlet :

— Vous venez de faire une trouvaille sensationnelle.

Et ils riaient tous les deux, aussi heureux l'un que l'autre. Et l'on comprend le docteur Morlet. Si Breuil, le « pape », reconnaissait Glozel, le monde entier devrait le reconnaître aussi.

Et non seulement l'abbé admettait Glozel, mais il avait même des idées très précises à son sujet. Il affirmait que, oui, c'était bien du néolithique, mais qu'il devait s'agir d'une colonie orientale, et non pas d'autochtones. M. Loth et le docteur Morlet n'étaient pas de son avis, et ils se chamaillaient bien un peu là-dessus. Mais c'étaient des querelles de spécialistes ; ce n'était pas de mon ressort. Pour moi comme pour le docteur Morlet, l'important c'était que Breuil reconnaisse la valeur de tout ça.

Pourtant, le rapport entre les deux hommes n'était pas toujours excellent. Il y avait même eu un petit incident. Un jour, l'abbé Breuil m'avait demandé de lui confier le galet représentant le renne marchant, un des plus beaux que nous ayons trouvés, parce qu'il voulait le dessiner. Je le lui avais prêté, bien sûr, et il en avait fait deux dessins, dont un qu'il voulait offrir au docteur. Mais celui-ci le refusa, disant qu'il ne retrouvait pas dans la représentation de l'abbé l'allure si vivante que donnait au renne l'arrondi du galet. Ce n'était pas très habile, sans doute, mais le docteur était ainsi, tout d'une pièce. D'ailleurs, sur le coup, ça ne devait pas tirer à



conséquence. Et quand il prit congé de nous, le soir du 22 octobre, Breuil nous dit :

— Je vous remercie. Vous m'avez convaincu.

Joseph Loth, lui, resta encore le lendemain. C'était un homme d'expérience. Il avait fouillé douze tumuli dans le Morbihan, et c'était un savant à la compétence incontestable. Il publia dans le *Mercure de France* du 1<sup>er</sup> décembre 1926 une lettre ouverte au docteur Morlet. Je n'en cite que la conclusion :

« Je tiens, mon cher docteur, à vous renouveler publiquement, ainsi qu'à M. Émile Fradin, mes chaleureuses félicitations pour les services inappréciables que vous avez rendus à la science préhistorique en général, et à la préhistoire de notre pays en particulier. »

Non, quand j'y repense, 1926 ne fut pas la plus mauvaise année.

Mais Joseph Loth devait surtout, pour ce qui me concerne, être à l'origine d'une autre histoire — celle du musée.

Jusque-là, les objets étaient posés dans la maison, sur des planches, dans la cour, ou ailleurs. On les remuait beaucoup, il faut dire. Et d'abord, chaque fois qu'une pièce était extraite, si petite fût-elle, elle commençait par faire le voyage de Vichy, où le docteur Morlet l'emportait pour la faire photographier. Il était sûr, de la sorte, d'en conserver la trace s'il se passait quelque chose — de la casse ou quoi. Il pouvait ainsi travailler chez lui, tranquillement, à partir des photos.

Tout de même, il fallait faire quelque chose. Il y avait en effet quelques petits vols, de temps en temps. Des bagues en ivoire, notamment, avaient disparu.

Le docteur Morlet m'avait dit alors :

— Émile, écoutez, il faut mettre ces objets en sûreté. J'ai des vitrines qui ne me servent pas. Vous les rangerez dedans.

Il avait donc apporté une vitrine, et puis d'autres quand celle-ci avait été remplie. Et je me suis mis à en acheter aussi, quand je pouvais, à des brocanteurs. Un beau jour, je vis même débarquer un type, dans une camionnette, qui était venu de Paris pour m'apporter trois vitrines. C'était un visiteur du musée, simplement, et qui avait dû trouver que tout ça était bien à l'étroit, ce qui était vrai d'ailleurs. Et il m'a offert ces vitrines. Il était brocanteur, ou antiquaire, je ne sais plus.

Elles y sont toujours, ces vitrines, comme les toutes premières. Ce sont toujours les mêmes, depuis tout ce temps.

Bref, avant de quitter Glozel, M. Loth avait tenu à revoir les objets, qui se trouvaient alors dans la chambre de mon grand-père, au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine. Mon grand-père, lui, avait changé de chambre. Je crois même que c'était lui qui avait proposé ce changement, jugeant que ce serait plus commode. N'empêche que, quand quelqu'un venait visiter, cela faisait tout de même bien des allées et venues dans la maison.

On s'en arrangeait, bien sûr, mais voilà que M. Loth, ce jour-là, me dit en partant :

— Vous devriez installer tous ces objets, les mettre en valeur, et faire payer un léger droit d'entrée aux visiteurs. Cela vous dédommagerait du temps que vous passez aux fouilles et de celui que vous occupez à présenter vos trouvailles.

Le plus curieux, c'est qu'on n'y avait jamais pensé. Le docteur Morlet trouvait aussi que c'était une bonne idée. Il fut donc décidé qu'on demanderait désormais un droit d'entrée. Nous ne savions pas que nous allions par là au-devant d'histoires à n'en plus finir.

En attendant, j'avais fabriqué une petite pancarte en bois, sur laquelle il y avait marqué : « Musée de Glozel — Station néolithique. » Ce n'est pas resté longtemps comme ça, d'ailleurs. Parce que ça faisait râler les antiglozéliens. Ils

disaient : « Néolithique, c'est pas sûr. » Alors, j'ai changé ma pancarte, pour ne provoquer personne. Et c'est devenu : « Musée de Glozel », simplement.

Je l'avais placée sur la route, à l'entrée du chemin de deux cents mètres environ qui conduit au hameau.

Ça n'a pas traîné ! J'avais à peine mis ma pancarte qu'on a vu rappliquer un contrôleur du Mayet-de-Montagne, un nommé Galesit, qui me dit :

— Voilà, maintenant que vous avez un musée, il va falloir payer des impôts.

Et je lui dis :

— Je paierai des impôts, bien sûr. Je sais bien qu'il le faut.

— Oui, mais pour l'instant, vous faites de l'argent, et vous ne déclarez rien.

D'abord, faire de l'argent, c'était une façon de parler. Il ne venait pas encore grand monde, à l'époque, en tout cas rien de comparable à ce que ce serait les années suivantes. Et c'était fréquemment des gens du coin, qu'on connaissait peu ou prou, et bien souvent ils ne payaient pas.

Pendant que nous étions occupés par tout ça, à Paris les grands débats sur Glozel continuaient. Et l'on allait même vers une catastrophe : le retournement de soutane de l'abbé Breuil.

On se souvient qu'il avait quitté Glozel parfaitement convaincu. Et il avait tenu à le faire savoir dans un article du *Mercur de France*. Sa thèse à lui était qu'il devait s'agir d'une « civilisation sporadique », venue d'Orient et possédant un alphabet égéo-crétois. Ceci ou cela, ça m'était égal, pourvu qu'on ne me traite pas de faussaire.

Peu de temps après, il publiait un autre article, cette fois dans la revue *L'Anthropologie*, dans lequel il étudiait longuement les différents aspects du gisement, mais sans citer une seule fois les travaux du docteur Morlet ni les opinions de celui-ci. Le ton était celui d'un découvreur, ou tout au moins de qui veut s'approprier une découverte. D'abord heureux, le

docteur Morlet en vint rapidement à craindre que ne se renouvelle une opération du genre de celle de Capitan.

A cela s'ajouta une nouvelle querelle à propos du galet représentant un renne. Ce malheureux galet devait décidément faire souvent office de pomme de discorde.

Il faut savoir que l'abbé Breuil considérait comme une de ses grandes spécialités la détermination des représentations animales préhistoriques. Il s'était donc intéressé au renne, l'avait dessiné et avait sans doute longtemps contemplé ses propres dessins, dans lesquels, déjà, le docteur Morlet n'avait guère reconnu la gravure du galet. Après quoi, dans son article du *Mercure*, Breuil avait écrit : « Le pseudo-renne, encore moins élan que renne, est vraisemblablement un cerf élaphe incorrect. » Et il avait recommencé dans *L'Anthropologie*, parlant du « cervidé de Glozel... *ni renne ni élan*, mais que l'on peut regarder comme zoologiquement incorrect, et simplement cervidé généralisé ».

Entre-temps, malheureusement, Morlet avait envoyé le galet en Norvège, au professeur A. Brinkmann, directeur du Musée zoologique de Bergen. Et la réponse était arrivée, formelle ; c'était un renne typique, en position de marche.

L'avis était de poids, puisque M. Brinkmann avait consacré beaucoup de temps à l'étude des rennes et disposait en outre sur le préhistorien français d'un avantage considérable : il pouvait comparer avec les nombreuses gravures rupestres norvégiennes représentant des rennes — et avec de vrais rennes vivants, chaque fois qu'il le désirait.

On trouvera peut-être qu'il n'y avait pas là de quoi prendre la mouche, mais l'abbé Breuil dut se croire offensé. Les savants sont ainsi faits. J'ai eu suffisamment, dans ma vie, l'occasion d'observer à quel point ils ne supportent pas la moindre contradiction dans ce qu'ils estiment être leur domaine réservé.

Mais enfin, ce n'aurait peut-être été trop grave cette fois-ci encore, si le docteur Morlet n'avait, de son côté, adressé une lettre ouverte à l'abbé Breuil. Dumur, le directeur du *Mercure de France*, qui devait la publier, avait bien mis le docteur en

garde contre la réaction qu'elle allait susciter. Dans un premier temps, il avait même refusé de la publier (« Sans doute avait-il raison », devait dire plus tard le docteur), mais comme Morlet en avait fait circuler des copies à Paris, il n'y avait plus qu'à la rendre vraiment publique, et elle figura finalement dans le *Mercur*e du 15 novembre 1927. En voici quelques extraits :

« Dès la parution de votre article dans *L'Anthropologie*, je déclarai à qui voulait l'entendre, principalement à vos amis, pour que vous en fussiez instruit, que je ne saurais admettre votre façon de présenter un gisement déjà longuement étudié comme une découverte dont rien n'aurait été dit avant vous. Je sais que vous citez en note le titre de nos articles ; que vous me remerciez de vous avoir conduit à Glozel, et qu'enfin vous rendez grâce à notre « complaisance » à vous avoir laissé examiner nos collections. Vous me reconnaissez bon chauffeur. Je me suis aperçu, un peu tard, que j'avais été bien jobard (...)

« Votre rapport sur Glozel est conçu comme si vous aviez été le premier à étudier la station... au point que plusieurs savants étrangers s'y sont mépris (...)

« Votre premier maître, le docteur Capitan, m'a proposé sans ambages de reprendre notre fascicule pour mettre les gravures à la fin et son nom avant le mien. Chez vous, le système a évolué : vous ne prenez plus que les idées... »

Évidemment, ce n'était pas très adroit. Mais le docteur était trop droit pour être adroit. En tout cas, il se peut que cette lettre ait marqué le vrai tournant de l'affaire de Glozel. En effet, si Breuil avait continué à soutenir l'authenticité — même si c'était pour son propre compte —, il est probable que plus ou moins tout le monde lui aurait emboîté le pas. Mais, ulcéré par la réaction du docteur, il alla, de ce jour, répétant partout que Glozel ne l'intéressait plus.

Et encore, dire cela n'était pas dire que Glozel était faux.

Simplement, la découverte d'une nouvelle civilisation préhistorique n'intéressait plus le plus grand préhistorien français. Ç'aurait pu être seulement risible. Le pas suivant fut franchi quelques mois plus tard, lorsque Breuil, sans même avoir revu le gisement ni disposé d'éléments nouveaux, décréta purement et simplement que Glozel était une imposture.

Les premiers mois de 1927 furent relativement calmes. Critiques et rumeurs alimentaient encore essentiellement les querelles du monde savant, et n'avaient pas gagné le grand public. Et le monde savant continuait à venir voir sur place.

Le 21 avril, par exemple, nous eûmes M. Mallat, membre correspondant des Antiquaires de France, et le docteur Méchin. Le 19 mai, de nouveau M. Joseph Loth. Plus convaincu que jamais, il déclara à cette occasion : « Tous les objets sont parfaitement en place dans un terrain vierge de tout remaniement. » Un peu avant lui, nous avions eu Jean Labadié, un archéologue connu pour son exploration de la grotte de Cabrerets, et qui devait écrire, dans *L'Illustration*, plusieurs séries d'articles parmi les plus objectifs et les plus détaillés. Le jour de son passage, les fouilles livrèrent en une demi-heure une lampe d'argile, une lime à os, deux galets, dont l'un écrit, et une bobine d'argile.

Mais je parle sans arrêt de ces objets que nous sortions de terre et qui dressaient les savants les uns contre les autres — et j'ai peur qu'on ne s'en fasse pas forcément une image très précise. C'est peut-être le moment, avant la découverte de deux nouvelles tombes et les grandes fouilles des commissions, de donner le détail de ce qui se trouvait dans le premier musée, trois ans après la découverte.

Les trouvailles pouvaient être réparties en deux grandes catégories : celles qui étaient propres à Glozel, qu'on n'avait

vues nulle part ailleurs — et qui, bien entendu, devaient soulever le plus de problèmes — et celles que l'on trouve en gros dans toutes les stations néolithiques.

Celles-ci consistent d'abord en des pierres, des galets ou des roches volcaniques très dures, dont on avait fait des pointes pour graver, ainsi qu'en quelques haches dont seul le tranchant est poli.

Il y avait — il y a — encore, et en assez grande quantité, des aiguilles, des hameçons, des harpons, tous fabriqués en os ou en bois de cerf ou de renne. Des galets, taillés en pendeloques, avaient pu faire partie de colliers ; d'autres, percés d'un trou, avaient sans doute servi de « plombs » d'immersion à des filets de pêcheurs. Entrent encore dans cette catégorie nombre d'anneaux, de bracelets en schiste du pays, de « simulacres » de harpons (c'est-à-dire des objets non pas usuels, mais votifs) — eux aussi en schiste. Rien là de très original, rien qui aurait fait problème.

Mais il n'en allait pas de même avec l'autre catégorie d'objets, principalement constituée par une *céramique*, elle absolument originale, dont on ne connaissait pas d'équivalent. Les pièces les plus remarquables en étaient les vases — ou urnes — à masque sans bouche (« masque muet »), les idoles et les fameuses tablettes écrites. A quoi s'ajoutait une grande variété de galets ornés de dessins d'animaux et des mêmes signes alphabétiques que les tablettes.

Les vases sont modelés dans l'argile du terrain. La terre est impure et peu cuite. Ils n'ont pas d'anses, et l'ouverture en est assez petite. Leur forme est celle d'un crâne humain, avec des yeux grands ouverts et un nez, mais pas de bouche. La voûte, en haut, fait vraiment penser au crâne de quelqu'un qui aurait été largement trépané. Et de leur absence de bouche émane un terrible silence. Je les ai toujours trouvés très beaux et très inquiétants.

D'autres, plus ronds, portent une frise de stries, et l'ouverture de certains est même entourée d'une inscription en caractères glozéliens. D'autres encore, plus rares, présentent un bec déversoir. Ceux-là sont ornés d'une spirale.

Sans doute parce qu'un séjour millénaire dans l'argile les avait considérablement ramollis, quelques-uns de ces vases ont été perforés par des racines ou des radicelles. Soit dit en passant, et sans vouloir offenser personne, si c'était moi qui avais fabriqué ces vases, il aurait également fallu que j'y fasse pousser — ou passer — ces racines. Singulier pouvoir !

Mais qu'on ne sourie pas : on m'a aussi accusé de cela, je veux dire d'avoir introduit moi-même ces racines dans l'argile molle. C'est simplement stupide. Une telle manipulation aurait tout réduit en une espèce de boue liquide. Si les vases ne l'ont pas été sous le poids de la terre, c'est qu'ils étaient eux-mêmes remplis d'argile qui en épousait les formes. Ils n'ont échappé à la compression et à la déformation que grâce à la résistance de leur contenu. Mais une fois sortis de terre, il nous fallait prendre vraiment beaucoup de précautions pour ne pas les abîmer.

Et même en prenant tout le soin du monde, il nous est arrivé d'en casser un (je ne parle pas des grands coups de pioche du début, bien sûr). Et celui-là devait être maudit, puisqu'il s'est cassé deux fois. Une première fois, donc — et le docteur Morlet l'avait recollé. Et puis un jour, assez longtemps après, j'arrive au musée et je m'aperçois qu'il était retombé en morceaux. Selon les mêmes cassures que la première fois. La colle n'avait pas tenu. Il faut dire que c'était une colle qui ne valait pas grand-chose, de celles dont on se sert pour réparer les assiettes, rien de mieux.

Le docteur Morlet avait bien essayé une recette : un blanc d'œuf battu avec de la poussière de chaux. On lui avait dit que c'était formidable. On en faisait une espèce de pâte qui collait assez bien. L'ennui, c'est que c'était très blanc, et que quand on regardait l'objet, après, on ne voyait plus que le blanc de la colle. A cause de la chaux. Pas si formidable, finalement, pour des objets précieux. Bref, ce vase a été réparé tout récemment par une archéologue, M<sup>me</sup> Daugat, avec une colle spéciale. Espérons que ça tiendra, cette fois.

Il y avait encore les « idoles bisexuées ». En terre cuite, elles, et qui consistent en un sexe masculin, d'ailleurs très



réaliste, au centre des testicules (des « témoins », comme disaient les archéologues) duquel s'ouvre un sexe féminin. Il paraît que c'était la première fois qu'on trouvait ce genre d'objet dans une station néolithique, et que c'était très curieux. Mais bien sûr, puisque ce n'est là encore qu'une manifestation de mon mauvais esprit !

Et puis, il y avait les tablettes, alors au nombre d'une centaine. Elles sont toutes à peu près de même format : dix centimètres sur quinze. La plus importante porte plus de cent caractères (l'alphabet glozélien se compose par ailleurs de cent onze signes au total) ; d'autres avaient un « texte » plus court. Les caractères de certaines sont devenus très indistincts. Il s'agit des premières qu'on ait trouvées. A peine sorties tout humides de l'argile grasse, nous les « nettoyions » à coups de brosse. Alors, forcément...

Lorsqu'on les découvrait, les tablettes étaient toujours couchées à plat, la partie écrite en dessus. A deux exceptions près, elles ne sont écrites que d'un seul côté. On a aussi trouvé quelques tablettes vierges. Et c'est comme un geste suspendu, un étrange inachèvement. Muettes comme les masques, elles semblent toujours attendre la main qui les gravera.

Après l'arrivée du docteur Morlet, naturellement, l'extraction des tablettes a cessé de se faire n'importe comment, à la va-comme-j'te-tire. D'ailleurs, il n'aimait pas qu'on y touche. Un jour qu'on venait d'en sortir une et de la remonter à la ferme, un type qui passait par là pour acheter des peaux de lapin l'a prise à la main, comme ça, pour la regarder. Il s'est fait passer quelque chose, le malheureux !

Donc, pour les extraire, le docteur Morlet glissait dessous une petite planchette qu'il avait fabriquée exprès, et il tirait doucement, très doucement. Cette petite planche lui servait aussi à transporter la tablette, bien à plat, et c'est sur elle aussi qu'on la laissait sécher, deux ou trois jours, avant de la nettoyer pour bien faire apparaître les signes.

Voilà, en gros. Dans les années qui suivirent, les grandes fouilles des « commissions » devaient augmenter le nombre de ces objets, mais tous continueraient à entrer dans ces

quelques grandes catégories. Au reste, je ne suis pas un savant, et ce n'est pas à moi de les analyser. Il existe suffisamment de livres sur Glozel — et d'abord ceux du docteur Morlet. Je voulais simplement rappeler un peu autour de quoi tournaient toutes ces querelles.

J'ai parlé de deux nouvelles tombes. On se souvient que la première — celle de la découverte — avait été détruite, un peu par nous, dans notre hâte à trouver un trésor, les premiers jours, puis par Clément dans ses fouilles solitaires, et avec l'aide de Viple. Il n'en restait plus rien.

Et puis un jour de juin 1927, le 14, alors qu'on ne s'y attendait vraiment plus, en fouillant comme d'habitude, voilà qu'on en trouve une autre, tout à fait semblable à la première. Nous avons dû la vider très vite parce qu'il pleuvait à torrents, des pluies d'orages qui durèrent toute la journée. Elle contenait des ossements humains et une centaine d'objets — des tablettes, des vases, des galets, un collier et plusieurs objets en os. Même en faisant vite, ça nous a pris toute la journée pour la vider et remonter les choses à la ferme.

Mais le principal souvenir que j'aie gardé de cette journée est celui du bonheur du docteur Morlet. Comme le soir tombait, je le raccompagnai jusqu'à sa voiture, qu'il avait laissée sur la route. Il la retrouva avec un pneu crevé ; et pendant que je l'aidais à réparer la roue, il me dit :

— Écoutez, Émile, je suis tellement heureux ! C'est un des plus beaux jours de ma vie.

Et j'étais heureux aussi. Heureux pour lui, que cette découverte payait des soucis à n'en plus finir que lui causait Glozel. Heureux pour moi. Cette tombe-là, ce n'était pas moi qui l'avais trouvée, mais un véritable archéologue — et cela me déchargeait beaucoup. Heureux pour Glozel, cette trouvaille compensant un peu la destruction imbécile de la première tombe.

Il faut croire que nous étions dans une période faste. Une semaine plus tard exactement, le 21 juin, nous en trouvâmes

une autre. Le hasard, un hasard heureux, voulut que ce soit en présence de toute une assemblée. Il y avait, ce jour-là, M. Espérandieu, qui revenait pour la première fois depuis son passage de l'année précédente, M. Auguste Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand et correspondant de l'Institut, et M. Mendes-Correa, professeur à l'Université de Porto. Et aussi M. Émile Nourry et M<sup>lle</sup> Picandet, qui continuait à venir nous voir fouiller de temps en temps.

La tombe était enfouie dans un sol embroussaillé. En enlevant les deux gros blocs qui en fermaient les deux extrémités, nous vîmes une sorte de fosse ovale, dont les parois et le plafond étaient faits de pierre brute, sans mortier. Pour éviter de détruire la tombe, M. Espérandieu décida que son exploration serait faite non pas en la dégageant par le haut, mais en passant par l'ouverture pratiquée à l'origine. Nous ouvrim<sup>es</sup> une tranchée à l'autre extrémité de la fosse, pour l'éclairage du travail.

Le docteur Morlet fouilla d'abord l'intérieur de la fosse à la main, en indiquant au fur et à mesure la position des objets qu'il parvenait à saisir. Puis je pris la suite. Plus mince, je pouvais en effet me glisser dans la tombe elle-même. Il fallut néanmoins élargir un peu l'entrée pour que je puisse bouger. Nous en retirâmes exactement cent vingt et un objets. Et surtout, nous avions là une tombe absolument intacte.

Elle ne l'est plus aujourd'hui. Ni elle, ni aucune autre. Il n'en reste plus que les plans, qu'on peut voir au musée, et ce qui en sortit. Elles ont été démolies. Il aurait fallu les protéger, en numéroter les pierres, que sais-je. La protection, il en fut bien question un moment. La Compagnie fermière de Vichy voulait le faire. Elle a envoyé des gens, des ingénieurs, qui ont fait des plans, des dessins. Ils disaient : « Nous allons construire quelque chose, des baraques, des abris pour les tombes. » Et c'est ce qu'il aurait fallu faire. Et puis le temps des procès est arrivé. La Compagnie fermière n'a plus donné signe de vie.

Et puis les visiteurs affluaient... Tout le monde y touchait, à ces tombes ; on remuait, bousculait les pierres, tant et plus. Et

comme le terrain est en pente, certaines ont roulé dans le ruisseau. D'autres sont toujours là, éparses dans le Champ, prises dans les broussailles, et les arbres ont poussé depuis. Il y en a même qui ont disparu, qui ont été emportées, allez savoir par qui, et pourquoi. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le champ de fouilles est loin de la ferme, et hors de notre vue, en raison de la configuration du terrain. N'importe qui peut y accéder comme il veut. Les gens qui viennent au musée demandent s'ils peuvent voir le Champ des Morts. Et on ne peut pas le leur refuser. Mais je ne peux pas les accompagner à chaque fois. Je ne le pouvais pas non plus à l'époque. Il y avait tout de même autre chose à faire, et d'abord le travail de la ferme.

Des cinq tombes découvertes au total, il en reste encore deux, enfouies sous une végétation folle, quelque part, et que je ne montre pas. Un jour, peut-être, je le ferai, quand Glozel aura été officiellement réhabilité... Nous les avons vidées, bien sûr, et leur contenu est au musée, avec le reste. Dans chaque tombe, on trouvait environ une centaine d'objets.

Quitte à anticiper de plusieurs dizaines d'années, il me faut ici raconter un petit événement curieux. Quelques années avant la mort du docteur Morlet, alors que les fouilles avaient cessé depuis bien longtemps, un visiteur, un certain capitaine Fredefon, remonte un jour tout excité du Champ des Morts, et va voir ma femme.

— Madame Fradin, lui dit-il, j'ai découvert une grande pierre en bas du terrain. Et il y a une belle tête de renne gravée. Mais elle est trop lourde, je ne peux pas la remonter.

Et il lui indique l'emplacement de la pierre.

J'y suis allé le soir même. Et effectivement, il y avait cette pierre, avec une gravure représentant un renne affronté à un autre animal, qui doit être un fauve, un félin, comme on en rencontre quelques-uns sur des os ou sur des galets. Et cette pierre, qui faisait partie d'une tombe, bien sûr que nous l'avions manipulée, à l'époque. Mais aujourd'hui encore, alors qu'elle a été bien nettoyée, la gravure est assez difficilement lisible. Même en photographie, ça ne donne pas grand-

chose. Au moment des fouilles, elle devait être complètement recouverte de terre, ce qui fait que nous ne l'avons pas vue. Entre-temps, les pluies ont dû la laver, j'imagine.

Et cette pierre, nous l'avons remontée. C'est vrai qu'elle était lourde ; elle nous en a fait voir. Elle est au musée, à présent.

Revenons à l'été 1927, pendant lequel les fouilles se poursuivent. Mais d'abord, il faut mentionner qu'après la découverte de la tombe à laquelle il avait assisté, M. Espérandieu avait présenté un rapport à l'Académie des Inscriptions.

« La conclusion à tirer de cette fouille, y disait-il, est la contemporanéité de tous les objets qu'elle a fournis. Ils me semblent constituer un tout... J'ajoute que les trouvailles faites à Glozel dans les deux tombes récemment mises à jour permettent de comprendre l'invraisemblable quantité d'objets recueillis depuis le début des fouilles : ce site est une nécropole. »

Cet avis devait rallier tous ceux pour qui l'authenticité de Glozel ne faisait aucun doute.

Salomon Reinach, avec qui le docteur Morlet était resté en rapport, n'avait pu assister à l'ouverture de la tombe, mais il n'en avait que plus envie de revenir à Glozel. Il le fit donc les 19 et 20 juillet. Avec lui se trouvaient l'archéologue Chaiblan, M<sup>me</sup> Joseph Dechelette, l'épouse et la collaboratrice de l'auteur du célèbre *Manuel d'Archéologie* (il était mort, lui, en 1914) et ses fils, Marc et Albert, archéologues eux aussi. Il me semble qu'il y avait également bon nombre de spectateurs.

Les résultats n'eurent rien de très spectaculaire, mais on

sortit tout de même du sol un fémur, un peigne en pierre, un petit vase cassé en deux et un morceau d'os gravé.

Le deuxième jour, Reinach et Espérandieu revinrent avec M. Laborde, membre de l'Institut, M. Mosnier, qui continuait à venir très régulièrement, et M. Butavand, archéologue par passion et ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de Monaco. Ce dernier, en raison de ses compétences particulières, fut chargé de rédiger un rapport sur les fouilles d'un point de vue strictement technique. Il se terminait par ces mots : « L'authenticité de ces objets, leur qualité *in situ*, la virginité du terrain ambiant ne peuvent être soupçonnées. Les mettre en doute serait nier l'évidence et faire preuve de mauvaise foi. »

C'est à partir de cette date, si je me souviens bien, que le docteur Morlet prit l'habitude de toujours demander un rapport détaillé aux savants qui effectuaient des fouilles.

Et des rapports, il allait y en avoir ! J'en citerai au moins un, ne serait-ce que parce qu'ils ont beaucoup moins circulé que ceux des adversaires de Glozel, et parce qu'ils rendent bien compte du déroulement des fouilles.

Voici celui de la journée du 31 juillet :

*RAPPORT OFFICIEL des fouilles exécutées le 31 juillet 1927 par M. le doyen Depéret ; M. le docteur Arcelin, président de l'Association Régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire de Lyon, explorateur avec son père du gisement de Solutré ; M. Bjorn, conservateur du Musée préhistorique de l'Université d'Oslo.*

Sur un emplacement choisi par eux et non pas proposé, ni imposé, ils ont trouvé :

Terre végétale intacte, enlevée par tranches à partir de la surface jusqu'à l'argile jaune. Au sommet de cette dernière, ont été trouvés plusieurs *fragments de poterie de grès*, habituellement à ce niveau.

Plus bas, à trente centimètres dans l'argile jaune, on a extrait :

1. de nombreux galets de roche noire, dont l'un contenait une inscription alphabétique ;
2. une belle pendeloque en pierre, à pédoncule ;
3. un morceau d'ocre rouge, comparable à ceux de Solutré.

Monsieur Depéret a voulu ensuite fouiller la tranchée dite tranchée « ouest », qui s'est toujours montrée riche en objets préhistoriques.

1. Il a trouvé lui-même, après abattage du talus, parfaitement en place dans l'argile intacte, un galet carré de roche noire, avec gravure d'une tête de petit bœuf.

2. M. Bjorn a trouvé, un peu plus en avant, un poinçon en os bien patiné, portant sur le manche une série d'encoches.

3. Un petit fragment d'os fossilisé a été extrait ensuite. En dernier lieu, on a exhumé une belle idole bisexuée, cassée, d'un type nouveau, dont on ne possédait qu'un autre exemplaire, précédemment trouvé dans la tranchée ouest également.

Toutes ces pièces ont été recueillies dans ce terrain argileux, que les préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

Ont signé : G. Depéret, Docteur Arcelin,  
Anathon Bjorn.

D'autres fouilles effectuées le 11 septembre par l'anthropologue portugais A. Mendes-Correa, doyen de la Faculté des Sciences de Porto, et Lucien Mayet, professeur d'anthropologie et de préhistoire de l'université de Lyon, donnèrent lieu à un rapport analogue. Eux avaient trouvé des poinçons en os, des galets, etc. Les deux savants y attestaient « formellement l'authenticité et l'ancienneté préhistorique » de tout ce qu'ils avaient constaté.

Réflexion faite, je citerai un autre de ces rapports — quitte à lasser un peu. Après tout, ils font partie de l'histoire de

Glozel, et celui qui suit, outre son intérêt propre, vaut aussi par l'un de ses signataires. On verra un peu plus loin ce que je veux dire.

*RAPPORT OFFICIEL des fouilles exécutées le 2 septembre 1927 par M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies ; M. Trafali, professeur d'archéologie de l'Université de Jassy, directeur du Musée des Antiquités ; M. Solognac, chef du Service géologique de Tunisie ; M. Vergne, conservateur du Musée de Villeneuve-sur-Lot.*

Le matin, nous avons ouvert une tranchée en terrain vierge, située à l'est du champ de fouilles. Les couches de terrain comprenaient en surface une couche végétale brune, d'environ vingt-cinq centimètres d'épaisseur, superposée, à son tour, à une couche argileuse moins sableuse, plus compacte.

Il n'y avait là aucun remaniement ou mélange des terres. Toutefois, nous avons constaté, dans cette terre argilo-sableuse, deux galeries étroites, que nous avons attribuées soit à des taupes, soit à des rats. L'exploration suivie et profonde de ces galeries n'a conduit à aucun objet.

La fouille totale n'en a livré aucun.

L'après-midi, revenus sur le champ de fouilles, nous avons choisi, comme le matin, l'emplacement où devait avoir lieu la fouille. Il se trouve placé dans la partie ouest du champ. Nous avons trouvé la même stratigraphie que dans le trou de la matinée, et la même virginité complète et absolue du terrain, qui n'a subi aucun remaniement.

De cette fosse, grande d'un mètre vingt au carré environ, nous avons exhumé, bien en place dans la couche intermédiaire jaune, argilo-sableuse, quatre objets :

1. un galet plat, perforé en son milieu d'un trou biconique ;

2. un second galet allongé, présentant une rainure circulaire, vraisemblablement de suspension, semblable comme forme aux petits galets trouvés dans les tombes ;



3. un hameçon en os, à doubles points, semblable à ceux qu'on trouve dans les milieux paléolithiques. Il présente un degré de fossilisation bien accusé ;

4. un morceau d'os travaillé en forme d'olive, présentant le même état de fossilisation que la pièce précédente.

Nous avons nettement constaté que tous ces objets étaient parfaitement en place, et que le terrain ne paraissait avoir subi aucun remaniement depuis l'époque où les objets avaient été abandonnés à cet endroit.

Ont signé : Peyrony, O. Trafali,  
M. Solognac, Vergne.

Ces rapports existent. Ils sont l'œuvre de savants tout aussi compétents et tout aussi reconnus que ceux qui allaient s'acharner contre moi. Et surtout, à la différence de trop de mes ennemis, de savants qui sont venus se rendre compte par eux-mêmes.

Été 1927. Fin du premier acte. Jusque-là, malgré les mesquineries et les manœuvres des Clément et des Capitan, la bouderie de Breuil, les choses ont gardé un tour relativement courtois. Le ton, maintenant, va changer.

## LA RÈGLE DU JEU

Il nous faut à présent pénétrer dans des eaux plus troubles, parfois même assez sales. Allons-y, en commençant par M. Vayson de Pradennes.

C'est toujours l'été 1927, immédiatement après la découverte de la tombe du 21 juin ; peut-être même le lendemain, je ne sais plus bien. Je vois débarquer au musée un grand type mince, maigre même, qui vient visiter. Il se présente comme ingénieur des mines. Il regarde bien tout ce qu'il y a dans les vitrines. Le livre d'or aussi, où il met sa signature : Pradennes-Lozé. Nous bavardons un peu, puis il me demande s'il peut descendre au champ de fouilles, et je l'accompagne. Il inspecte le terrain, les tombes qu'on venait de mettre à jour — sans fouiller, naturellement, puisqu'il fallait pour cela une autorisation du docteur Morlet, et qu'il n'était après tout qu'un simple visiteur. Et puis nous remontons.

C'est alors qu'il me demande pour la première fois si je veux lui vendre des objets, toute la collection, même, qui, dit-il, est tout à fait formidable. Et il m'explique que ce n'est pas pour lui, mais qu'il représente des acheteurs américains.

Je lui explique que ce n'est pas possible, que les choses ne sont pas à vendre. Il n'insiste pas, et s'en va. Quelques jours plus tard, début juillet, il revient, accompagné d'un ami à lui, et me refait la même proposition, en se limitant cette fois à quelques pièces. Il voulait absolument des tablettes. Je refuse

de nouveau. Et le lendemain, il revient avec quatre ou cinq personnes. Cette fois les enchères montent. Il veut de nouveau acheter tout le musée, et même le champ.

— Vendez-moi tout ça, me dit-il. Faites votre prix. Ce que vous voulez.

Je commençais à en avoir assez. Mon refus a dû être plus sec.

Mais, bientôt, je vois revenir mon bonhomme muni d'une lettre du docteur Morlet l'autorisant à fouiller. Comme j'avais déjà parlé au docteur de l'entêtement de celui que nous appelions entre nous « l'Américain », je fus assez surpris. Mais puisqu'il avait la lettre... Nous descendîmes donc au Champ des Morts. Là, il fouilla où et comme il voulut. Je crois bien qu'il a trouvé deux galets gravés. Après quoi, il s'est déclaré tout à fait satisfait, et nous sommes remontés à la ferme.

En chemin, il m'a demandé encore une fois de lui vendre l'ensemble des objets, et j'ai encore repoussé son offre. Cette fois-ci, il s'est emporté, et s'est mis à crier :

— Puisque vous refusez de vendre, je le coulerai, votre Glozel, et ça ne vaudra plus rien !

Puis il est reparti. Il devait retourner voir le docteur Morlet.

A peine avait-il tourné le dos que je me précipitai au village pour téléphoner au docteur et l'informer de cette visite, qui me paraissait de plus en plus bizarre. Lui aussi tomba des nues. Il n'avait jamais donné d'autorisation de fouille à « l'Américain », mais à M. Vayson de Pradennes, membre important de la Société Préhistorique de France.

Or, nos deux gaillards n'en faisaient qu'un ! Voilà ce qui s'était passé. Vayson de Pradennes (puisque c'était là son vrai nom, et non pas celui qu'il avait inscrit sur le livre d'or) avait d'abord tenté de me circonvenir, pour m'acheter tous les objets — soit effectivement pour les revendre, soit pour ses collections personnelles, la chose n'a jamais été très claire. Il préparait aussi à l'époque — on disait préparer — un ouvrage

sur les faux en archéologie. Bref, ça n'avait pas marché. Il s'était donc résolu à passer par le docteur Morlet, avec la ferme intention de convaincre celui-ci de la fausseté de Glozel, espérant alors emporter le tout pour une bouchée de pain.

Préhistorien, il connaissait Salomon Reinach, et lui avait demandé une lettre d'introduction pour le docteur, lettre que M. Reinach lui avait faite bien volontiers ; il n'avait aucune raison de se méfier. Pas plus que le docteur Morlet n'en avait de se méfier de quelqu'un qui lui était recommandé par Reinach.

Mais la fausseté complète du personnage apparaît encore plus évidente, quand on sait qu'il n'avait pas dit à Morlet qu'il était déjà venu plusieurs fois à Glozel pour me faire ses offres d'achat. Indisponible ce jour-là, ne pouvant l'accompagner, le docteur lui avait délivré l'autorisation de fouiller avec laquelle il était venu me voir. Et voilà.

Les choses, on s'en doute, n'en sont pas restées là. Après m'avoir quitté, Vayson de Pradennes retourna donc à Vichy pour faire part de son sentiment au docteur Morlet. Son sentiment, c'est-à-dire que j'étais un faussaire.

Malheureusement pour lui, il arriva après mon coup de téléphone. Le docteur Morlet le reçut comme si de rien n'était, pour voir venir. Il devait plus tard me raconter la scène :

— Cette fois, j'ai pris le faussaire la main dans le sac, déclara d'entrée Vayson de Pradennes.

(Il n'y avait eu ni sac ni main. Il avait fait ce qu'il avait voulu ; je l'avais seulement accompagné, et il avait trouvé deux galets, je l'ai dit.)

— C'est intéressant, dit le docteur Morlet.

— Le premier objet, reprit Vayson de Pradennes, je n'ai pas pu m'en rendre compte exactement ; mais au deuxième objet, j'ai trouvé. J'ai fait des coupes verticales ; j'ai très bien vu le canal qui conduisait vers l'objet.

— Pourriez-vous me le montrer ?

— Parfaitement, fit « l'Américain ».

— C'est un peu trop tard aujourd'hui, dit le docteur Morlet. Voulez-vous qu'on y aille demain matin ?

Vayson ne voulait pas. Il était pressé, il fallait qu'il rentre à Paris. Le docteur lui fit observer qu'on ne pouvait pas porter d'accusations aussi graves contre les gens et se dérober ensuite aussi facilement. Vayson dut s'incliner, et le lendemain les vit arriver tous les deux à Glozel.

Une fois au Champ des Morts, le docteur dit à Vayson de Pradennes :

— Montrez-moi ce fameux canal d'introduction.

Comme il n'y en avait pas, l'autre fut bien en peine de montrer quoi que ce soit.

— Faisons d'autres fouilles, lui proposa alors le docteur Morlet. Fouillez où vous voudrez. S'il existe des canaux d'introduction, il n'y en a certainement pas qu'un. Fouillons.

Ils fouillèrent donc, et trouvèrent quelques objets. Mais pas trace de ces canaux par lesquels j'aurais, selon notre homme, introduit les objets.

Mon grand-père et moi assistions à la scène de loin, le docteur Morlet nous ayant dit qu'ils voulaient travailler seuls. C'était une exigence de Vayson de Pradennes. A un moment, pourtant, pour je ne sais plus quelle raison, mon grand-père s'était rapproché d'eux. Il était là, bien tranquille, au-dessus de la tranchée, à les regarder, les mains dans les poches, et ça devait agacer Vayson. Toujours est-il qu'il a dit au docteur :

— Je refuse de continuer à travailler tant que le bonhomme sera là.

C'était assez dur à entendre, « le bonhomme », venant d'un type qui ne disait même pas son nom à lui. Mais enfin, on voyait bien que le docteur était assez embêté comme ça. Mon grand-père s'est éloigné.

Vayson de Pradennes avait décidé que, s'il trouvait quelque chose à moins de cinquante centimètres du sol, ça ne serait pas valable — selon lui, ce n'était pas assez profond — et qu'il n'accepterait comme authentique que ce qu'il trouverait au-delà de cette profondeur.

Il a donc fouillé un moment à plus de cinquante centimè-

tres. Et comme il ne trouvait rien (ce qui arrivait tout de même assez souvent), il s'est redressé et a dit au docteur :

— Cela ne fait pas naître en vous quelques soupçons ?

— Au contraire, a répondu Morlet. Mais votre attitude va me donner l'occasion de faire des fouilles de contrôle, avec de vrais savants, et non pas avec des gens comme vous.

L'autre a pincé les lèvres. Et ils se sont séparés là-dessus. Vayson de Pradennes est rentré à Paris, où il a publié sa version des faits dans le *Bulletin de la Société Préhistorique*. C'était simple : il y avait une crapule — moi — et deux dupes, le docteur Morlet et Salomon Reinach. C'était particulièrement délicat à l'égard de ce dernier : Vayson avait moins de morgue quand il lui fallait sa lettre d'introduction !

A partir de là, Vayson de Pradennes devait compter parmi les plus féroces ennemis de Glozel — ce Glozel qu'il n'avait pu acheter.

Plus médiocre encore, si c'est possible, est l'histoire de M. Peyrony.

Si j'ai reproduit le rapport des fouilles du 2 septembre 1927, qui concluait à la parfaite authenticité du gisement, c'est en partie parce que le premier signataire en était M. Denis Peyrony, le conservateur du musée des Eyzies. Devenu préhistorien après avoir été instituteur, Peyrony avait exploré de nombreuses grottes du Périgord : La Ferrassie, Font-de-Gaume, Combarelles et, bien sûr, les Eyzies. C'était en outre un des principaux collaborateurs de l'abbé Breuil. Il était alors âgé de cinquante-huit ans.

Donc, il était venu à Glozel au mois de septembre 1927, et il avait fouillé avec d'autres savants. Comme eux, il avait été enchanté de sa journée, malgré ses réserves initiales. En arrivant, il avait en effet déclaré au comte de Bourbon-Busset, qui assistait aux fouilles : « Je ne sais pas au juste ce que c'est ; je réserve mon jugement. » Dans un excès de zèle, il s'était

même emparé d'une brosse, pour frotter un galet gravé. Et il avait tellement brossé et nettoyé que la pierre avait blanchi — sans que les gravures en souffrent, heureusement, ni ne perdent leur patine. Après quoi, il voulut pratiquer des rayures sur ce même galet, à l'aide de son canif, sans doute pour comparer avec celles qui s'y trouvaient déjà. Le docteur Morlet y consentit à condition que ce fût au dos du galet seulement. Or, un peu plus tard, nous nous aperçûmes que le galet était fortement rayé du côté de la gravure !

— C'est vous qui avez fait cela ? demanda le docteur.

— Non ! non ! répondit Peyrony. Je ne sais pas ce que c'est.

Mais M. Trafali, qui fouillait aussi ce jour-là, devait confirmer que c'était bien Peyrony qui avait ainsi dégradé le galet.

Quoi qu'il en soit, il avait dû s'estimer satisfait, puisqu'il disait le soir même au comte de Bourbon-Busset, qui lui demandait son impression :

— Tous les objets que nous avons trouvés étaient bien en place, et ils sont parfaitement authentiques.

Et, quelques jours plus tard, il écrivait au docteur Morlet :  
« Votre découverte forme un tout fort intéressant et, à mon humble avis, authentique. »

Mais son « humble avis » ne devait pas tarder à changer. Car si Peyrony était préhistorien, il était d'abord directeur du musée des Eyzies. Et aux Eyzies, à cette époque, il faut croire qu'il ne passait pas grand monde, puisqu'il fut impressionné par celui qui venait à Glozel.

Bref, Peyrony était malade de jalousie. Et nous le voyions souvent, à Glozel. Et toujours gentil, si gentil ! Il ne nous voulait que du bien, cet homme, à l'en croire. Il s'occupait de tout, même de la ferme. Il voulait que nous remplacions nos mangeoires de bois, dans l'étable, qui étaient en piteux état, par d'autres, en ciment. Il proposait même de s'en occuper. Ce n'était pas une mauvaise idée, d'ailleurs.

Et, à chaque visite, Peyrony répétait :

— Mais vous en avez du monde, vous, Émile ! C'est tous les jours comme ça ? Vous devez faire de ces bénéfices...

On voyait que la chose le tourmentait. « Quand il parle de ça, il en devient tout jaune », disait ma mère.

Si bien qu'un beau jour, on a vu paraître dans les journaux de Paris l'entrefilet suivant :

« Il n'est pas en France que Glozel. Pour faire connaître notre véritable capitale préhistorique, qui se trouve aux Eyzies (Dordogne), la Compagnie d'Orléans vient d'organiser dans les vitrines de son Agence Voyageurs, 16, boulevard des Capucines, à Paris, une petite exposition. Elle y présente notamment, avec des vues pittoresques de la région des Eyzies, des silex taillés et des moulages d'authentiques objets mobiliers utilisés par nos ancêtres, à l'âge du renne. »

Il n'y avait pas que les vues qui étaient pittoresques. La démarche l'était aussi. Peyrony commençait d'ailleurs à avoir un comportement bizarre. Et, un jour, comme nous remonions du Champ des Morts, voilà Peyrony qui me prend par le cou, et qui me dit :

— Mon petit Émile, vous êtes pour moi un fils, je vous aime comme mon fils ; mais, voyez-vous, vous n'avez qu'à avouer. Vous avez fabriqué une grande partie de ces choses-là, n'est-ce pas ? Allons, dites la vérité. Je vous le dis, je suis un père pour vous. Je ne dirai rien à personne.

C'était vraiment un vieux filou ! Je l'ai écarté brusquement. Je n'aimais pas beaucoup cette façon de me prendre par le cou pour me faire avouer une chose impossible. J'ai répondu :

— Dites donc, voulez-vous vous taire !

Comme nous arrivions dans la cour de la ferme, devant le musée — c'était un dimanche et il y avait du monde — je trouve là, à l'entrée, deux bonshommes, costauds comme tout, en train de distribuer des cartes postales à tous les visiteurs. Ces cartes représentaient la statue de l'homme de



Cro-Magnon qui se trouve devant la grotte des Eyzies. Et, au dos, on lisait :

« VOULEZ-VOUS PERCER L'ÉNIGME DE GLOZEL ?

Visitez les Eyzies, centre de toutes les civilisations de l'Age de la Pierre — Sites pittoresques — Circuits automobiles du 14 juillet au 30 septembre. »

Et j'appris que Peyrony venait d'adresser dix mille (!) de ces cartes au Syndicat d'Initiative de Vichy pour les faire distribuer dans la rue, aux curistes.

J'appris également, par M. Mosnier, l'archéologue ami du docteur Morlet et glozélien de la première heure, que Peyrony lui avait imprudemment déclaré quelques jours plus tôt :

— Je le leur coulerai, leur Glozel !

Les mêmes mots que Vayson de Pradennes...

Si, en plus, j'avais pu avouer que j'étais un faussaire !

Toujours est-il qu'à dater de ce dimanche, Peyrony renia toutes ses premières déclarations.

Mais comme il faut bien que les choses soient dites, et parce qu'on m'a assez traité de tous les noms, accusé de tout et de n'importe quoi, je voudrais éclairer un peu ici la personnalité d'un de mes principaux accusateurs. D'ailleurs, je ne trahis là aucun secret. Ce qui va suivre a été révélé, peu après, par une enquête du journal *La Dépêche de Vichy*, et reproduit par le docteur Morlet dans son *Petit historique de l'affaire de Glozel*.

Car enfin, on serait en droit d'attendre de ceux qui accusent les autres d'être des faussaires, même s'ils se trompent de bonne foi (ce qui n'était évidemment pas le cas de Peyrony) qu'ils soient eux-mêmes à l'abri de tout reproche, que leur propre probité ne puisse être mise en doute.

Tel n'était pas le cas de Peyrony. Avant de devenir un savant notoire, tenant le haut du pavé de la préhistoire, délégué du ministère de l'Instruction publique, etc., etc., il

avait été petit instituteur en Dordogne, un peu comme Clément. Peu à peu, il avait pris en main toutes les fouilles de la région, achetant notamment aux gens du coin, aux paysans, tout ce que ceux-ci pouvaient trouver. Toujours aux aguets, il accourait à la moindre découverte, demandait un prix au propriétaire, et le faisait attendre jusqu'à ce que lui-même ait trouvé un acquéreur. Cela n'avait d'ailleurs rien d'illégal. Il n'était pas illégal qu'il revende ces objets à des collectionneurs en prélevant au passage de sérieux bénéfices. Pas illégal, mais regrettable pour un préhistorien pur et dur.

*La Dépêche de Vichy* reproduisit donc deux lettres qui lui avaient été transmises par leur destinataire, M. Otto Hauser, un riche collectionneur allemand qui avait été le principal client de Peyrony (il faut croire qu'ils s'étaient brouillés entre-temps, pour qu'il communique ces lettres). Et M. Hauser précisait : « Il m'a vendu depuis 1898, pour de fortes sommes, les plus belles pièces qu'il avait recueillies. »

Voici ces lettres.

Les Eyzies, le 4 janvier 1903.

Monsieur Otto Hauser,

Je viens de trouver, chez une personne, une belle gravure, malheureusement cassée, et représentant 3 magnifiques têtes de rennes. C'est un morceau de bâton de commandement dont une des deux parties convexes seule subsiste. La longueur est d'environ 30 centimètres ; il est cassé en 16 morceaux s'ajustant très bien. C'est encore une belle pièce. Je vous envoie un croquis grossier. Le propriétaire est excessivement exigeant. Il en demande 400 francs. Est-il nécessaire à ce prix de lui en offrir quelque chose pour vous ? C'est une pièce rare, mais cependant c'est beaucoup d'argent. Je crains bien qu'il n'en diminuera guère le prix. Si vous vouliez l'acheter, combien pourriez-vous en donner ? Si vous désirez cette pièce, dépêchez-vous à (*sic*) répondre, je vous prie. Je vous garantis l'authenticité de la pièce.

En attendant le plaisir de vous lire, agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Peyrony.

Un collaborateur du *Mercure de France*, M. de Cordestieux, devait établir plus tard que cette pièce avait été en réalité achetée 50 francs à son propriétaire. De là aux 400 francs réclamés à M. Hauser !... Le commerce des objets préhistoriques nourrissait bien son homme.

L'autre lettre est plus accusatrice encore.

Les Eyzies, le 25 juin 1907.

Monsieur Hauser,

(...) Merci des renseignements que vous me donnez sur la station de La Ferrassie. Cette fouille est bien certainement la plus importante et la plus intéressante qui soit connue à ce jour. La suite de diverses industries et leur transformation insensible lui donnent un grand intérêt.

Je vous ai adressé à peu près toutes les pièces typiques de la couche de transition.

Veuillez présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Hauser, et agréer mes sincères salutations.

Peyrony.

« Je vous ai adressé à peu près toutes les pièces typiques... » C'est ainsi qu'à l'époque, le futur directeur du musée des Eyzies, grand moralisateur et préhistorien éminent, dilapidait pour de l'argent le patrimoine préhistorique de sa région.

C'est plus triste qu'autre chose. Et c'est avec un humour triste aussi que le docteur Foat, un célèbre archéologue anglais, put alors faire le récit suivant dans une lettre au *Mercure de France* :

« C'est avec un vif intérêt, mais sans trop de surprise que je lis la reproduction des deux lettres de M. Peyrony à

M. Hauser, à qui il vendait les plus belles pièces des fouilles de la région des Eyzies.

« Voilà qui m'explique plusieurs observations que j'ai eu l'occasion de faire là-bas, l'année dernière. Les gens des Eyzies, en annonçant une trouvaille préhistorique, parlaient toujours de son prix...

« Je m'intéressais naturellement à leur valeur... mais à leur valeur archéologique, et je rendais les pièces avec mes compliments...

« Maintenant tout s'explique. Ce n'était pas louer qu'il fallait... mais acheter ! Les paysans des Eyzies suivaient l'exemple de M. Peyrony, à qui le commerce des antiquités préhistoriques de la Dordogne a si bien réussi !

« Aussi quelle inquiétude quand les belles découvertes de Glozel devinrent célèbres !... Glozel n'allait-il pas gâter les affaires de la région périgourdine en concurrençant *l'ancienne marque déposée ?* »

Eh ! oui, c'est aussi simple que cela. Chez Peyrony, depuis toujours, l'esprit de boutique l'avait emporté sur l'esprit scientifique.

Il faut aussi tenir compte d'autre chose : c'est que Breuil, Capitan et Peyrony étaient entre eux comme les doigts de la main, et constituaient à eux trois une espèce de firme exclusive, de monopole en matière de préhistoire. Glozel ne sortait pas de leur usine, et ils n'avaient pu s'en emparer. Le docteur Morlet les en avait empêchés en refusant de se soumettre à eux ou de leur servir de faire-valoir. Et cela alors qu'il n'était à leurs yeux qu'un médecin de province, un archéologue du dimanche. Il n'avait décidément rien compris à la règle du jeu. Ils allaient changer de méthode.



## LES GRANDES MANŒUVRES

A l'automne 1927 toujours, M. René Dussaud, conservateur du musée du Louvre, allait clamant partout que Glozel était faux. Son argumentation reposait sur sa spécialité à lui, l'épigraphie orientale, et il expliquait à qui voulait l'entendre que j'avais emprunté tous les signes que je m'amusais à graver sur les tablettes au sarcophage phénicien d'Eshmounazar... On imagine si, à dix-sept ans et n'étant jamais sorti de Ferrières-sur-Sichon, je connaissais le sarcophage d'Eshmounazar !

Mais le bon sens le plus élémentaire n'arrêtait pas ces messieurs de la science. Eux connaissaient le sarcophage d'Eshmounazar. Le plus petit paysan de la Montagne bouronnaise devait donc le connaître aussi.

Tout cela pour dire que les polémiques continuaient. Et elles trouvèrent un important écho au congrès de l'Institut international d'Anthropologie qui se tenait à Amsterdam, au mois de septembre 1927. On y parla beaucoup de Glozel, en séance et dans les couloirs, et finalement la motion suivante fut adoptée :

« En présence de l'intérêt éveillé dans le monde savant par les fouilles de Glozel, l'Institut international d'Anthro-

pologie, regrettant l'acuité de la controverse, ne mettant en doute la bonne foi d'aucun des contradicteurs, estimant qu'une étude intégrale du gisement et des objets mis à jour peut seule mettre tout le monde d'accord, émet le vœu :

« Qu'une commission internationale soit mise à même d'examiner impartialement tous les éléments qu'elle jugera nécessaires pour arriver à un résultat. »

C'était un souhait excellent, tout plein de sérénité, et dont on ne pouvait que se réjouir. Une invitation à l'objectivité.

Bien entendu, les adversaires de Glozel ne l'entendaient pas de cette oreille, et ils eurent vite fait de détourner l'entreprise à leur profit. Voici comment.

Le congrès d'Amsterdam avait décidé qu'il fallait exclure de la future commission toute personne ayant déjà pris parti dans la querelle de Glozel, dans un sens ou dans l'autre. Les délégués devaient être désignés d'un commun accord à la fois par le comte Begouen, secrétaire de l'Office central de l'Institut d'Anthropologie, antiglozélien convaincu, et par le professeur Mendes-Correa, membre du Conseil de direction de ce même Institut, glozélien.

Ce dernier nom était une garantie pour le docteur Morlet, qui appréciait beaucoup M. Mendes-Correa, lequel avait assisté à la découverte de la tombe du 21 juin 1927, et devait s'occuper de l'analyse chimique des ossements trouvés à Glozel.

Aussi, à peine fut-il informé de la résolution du congrès d'Amsterdam, le docteur Morlet télégraphia-t-il à l'Agence Havas qu'il accepterait sans réserve la commission qui serait créée. C'était exactement ce qu'attendaient ses ennemis.

En effet, les choses ne se passèrent pas du tout comme il avait été dit, et Mendes-Correa s'étonna bientôt de n'avoir pas été consulté sur le mode de nomination des délégués. Et plus encore de découvrir que ces délégués, contrairement à tout ce qui avait été convenu, étaient *tous* antiglozéliens.

Les choses s'étaient passées à la fois très simplement et très sournoisement. La commission avait été en réalité composée

par les seuls Begouen et... Capitan, ce qui est tout dire. Encore faut-il ajouter que, derrière eux, se profilait l'ombre de l'abbé Breuil, qui venait enfin de décider qu'à l'exception de la céramique (qui ne touchait pas directement à ses spécialités) tout était faux à Glozel.

Mais nos deux compères étaient beaucoup trop habiles pour signer leurs manœuvres. Aussi se contentèrent-ils de présenter au président de l'Institut d'Anthropologie, le ministre Louis Marin, une liste de savants entièrement rédigée par eux, à charge pour ce pauvre M. Marin de choisir dedans les noms de ceux qui lui semblaient les mieux qualifiés. Ils jouaient sur du velours : tous les gens présentés par eux étaient à leur botte.

La Société Préhistorique de France, vieille ennemie de Glozel où sévissait Vayson de Pradennes, ne s'y trompa d'ailleurs pas. Elle jubila quand elle eut connaissance de la liste des « commissaires », et déclara immédiatement : « Il est nécessaire de fouiller en entier le terre-plein, sans interruption aucune, et en dehors de toute personne étrangère à la commission », ajoutant même que « cette opération devrait durer assez peu de temps ».

« En dehors de toute personne étrangère à la commission », dans l'esprit de ces messieurs, cela voulait dire que, le temps que la commission opérerait, il faudrait interdire l'accès des fouilles aux journalistes et à tout témoin, quel qu'il soit.

Et Begouen, à ce propos, poussa très loin l'outrecuidance. Rencontrant à la gare de Lyon, M. de Varigny, chroniqueur scientifique du *Journal des Débats*, la veille de l'arrivée de la commission, il lui déclara :

— Vous allez à Vichy ? C'est inutile ; la presse ne sera pas admise.

Fort heureusement, M. de Varigny ne se laissa pas démonter, et la présence sur le terrain de plusieurs journalistes devait contribuer à limiter un peu les dégâts.

Le soir du 5 octobre, le docteur Morlet monta à Glozel pour me montrer la lettre qu'il venait de recevoir du ministre de



l'Instruction publique, Édouard Herriot. Il était très excité. C'était plus qu'une lettre, c'était un événement. Elle disait :

Monsieur,

En raison de l'émotion considérable soulevée tant en France qu'à l'étranger par les découvertes faites dans le gisement de Glozel, à Ferrières-sur-Sichon, le gouvernement a pensé qu'il ne pouvait se désintéresser de la question et que, sans vouloir prendre parti dans les controverses en cours, il avait néanmoins le devoir de prendre dès maintenant des mesures conservatoires.

J'ai, en conséquence, décidé d'ouvrir une instance en classement pour le gisement et pour les objets en provenant conservés chez vous ou chez M. Fradin (...).

Cette instance produit pendant une durée de six mois tous les effets du classement.

Le gisement et les objets ne doivent, pendant ce délai, être modifiés en aucune façon sans mon assentiment ; les objets ne peuvent être exportés.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce que les fouilles soient poursuivies, sous la réserve formelle que les travaux auront lieu exclusivement sous la surveillance d'un délégué de mon administration. Ce délégué devra suivre toutes les opérations, sans s'immiscer toutefois dans leur exécution ; il pourra notamment constater par lui-même la disposition dans le sol des objets qui seraient trouvés ; enfin, il dressera pour chaque fouille un procès-verbal détaillé rendant compte des recherches effectuées et de leur résultat.

J'ai désigné pour cette mission M. Peyrony, correspondant de la Commission des monuments historiques, conservateur du musée préhistorique des Eyzies de Tayac, dont la compétence est unanimement reconnue.

M. Peyrony sera, d'autre part, chargé de procéder à l'inventaire de tous les objets déjà découverts et actuellement conservés, soit chez vous, soit chez M. Fradin ; il sera

assisté dans cette tâche de M. Champion, chef technique de l'atelier du musée national de Saint-Germain.

Je vous serai obligé de lui donner toutes facilités nécessaires pour lui permettre de remplir sa mission.

Veuillez agréer, etc.

Édouard Herriot.

C'était évidemment la nouvelle la plus encourageante que nous ayions reçue depuis longtemps. Mais c'est également de cette période que datent les mésaventures avec Peyrony que je viens de rapporter.

C'est aussi à ce moment que se produisit un de ces incidents qui parsèment l'histoire de Glozel, et dont on ne pouvait jamais savoir s'il s'agissait de plaisanteries de mauvais goût ou de provocations.

Un après-midi du mois d'octobre, nous vîmes arriver un homme grand, imberbe, portant des lunettes et vêtu d'une grande cape brune, sous laquelle il dissimulait (mal, puisque nous l'avons vu) un gros sac et une espèce de pic assez long.

Il commença d'abord par visiter le musée tout à fait normalement, après quoi il se dirigea vers le champ de fouilles. Nous ne pouvions pas le laisser faire, puisqu'en raison de l'instance de classement, l'accès en était provisoirement interdit. Mon grand-père lui en fit la remarque, et l'autre rebroussa chemin. Mais il continua à rôder aux alentours une bonne partie de l'après-midi. Je trouvais ça bizarre, et m'efforçais de ne pas le perdre de vue. Puis il disparut.

Et voilà que, plus tard, à la nuit tombante, je retrouvai mon bonhomme tournant autour du Champ des Morts. C'était bien lui, sans erreur possible : même allure, même cape brune, même sac, même pic, mais, cette fois, il arborait une superbe barbe blanche — fausse, de toute évidence... Quand il s'aperçut de ma présence, il décampa à toute vitesse, mais plusieurs personnes du village le virent également dans cet accoutrement.

Nous ne l'avons plus jamais revu par la suite. Mais c'est pour dire. Il fallait — il aurait fallu — que nous soyons constamment sur nos gardes.

Dans la perspective du classement, le docteur Morlet insista auprès de M. Marin pour que la commission se mette au travail le plus tôt possible. Il espérait encore en des conclusions favorables, et qu'elles aideraient à la reconnaissance officielle. Il fut donc convenu qu'elle se rendrait à Glozel au début novembre.

Le soir du 4 novembre, la commission au grand complet arrivait à Vichy, où elle s'installait à l'hôtel Majestic. Et le lendemain, elle se rendait à Glozel.

Il est temps d'en présenter les membres. Son président était M. Pittard, un savant de Genève. Il arriva vêtu d'un bourgeron bleu tout neuf. Un bourgeron, c'est une blouse de travail, courte de grosse toile. M. Forrer portait la même. Ils avaient dû acheter ça la veille, à Vichy. M. Forrer était le conservateur du musée de Strasbourg. C'était un homme sévère, au visage fermé, qui venait de prêcher avec véhémence l'inauthenticité de Glozel. Il y avait aussi M. Bosch-Gimpera, de Barcelone. Très insouciant, plutôt joyeux, il venait fouiller, lui, dans un veston bien coupé. Il y avait Miss Garrod, une jeune archéologue anglaise, l'une des élèves préférées de l'abbé Breuil, qui avait travaillé à Gibraltar et aux Eyzies. Elle était tout entière prise dans un petit bleu de mécano. Il y avait l'abbé Favret, qui portait une combinaison d'aviateur. Il y avait encore M. Hamal-Nandrin, un riche homme d'affaires belge, qui consacrait ses loisirs à la préhistoire ; l'inévitable Peyrony, dans une combinaison kaki, un béret basque sur la tête. Peyrony, d'ailleurs, ne faisait pas partie de la commission proprement dite. Il était là pour le classement, comme on sait, mais devait assister aux travaux des commissaires, conformément à la lettre de Herriot.

La commission aurait dû comporter en outre le professeur Absalon, mais il ne vint pas, prétextant un deuil. Il semblerait

finallement qu'un peu plus scrupuleux que les autres, il n'ait pas voulu prendre part à la comédie qui allait se jouer.

Donc, tout ce monde arrive et fait d'abord longuement le tour du musée. Il pleuvait, il faut dire, et personne n'était très pressé d'aller patauger dans la boue du Champ des Morts.

En début d'après-midi, pourtant, il fallut bien y aller. Nous nous mîmes donc en route, accompagnés de ces messieurs de la presse, qui étaient MM. Henry de Varigny, du *Journal des Débats*, Labadié, de *L'Illustration*, Héguet, du *Petit Parisien*, et Paul Bringuier, du *Journal*. Il y avait aussi M. Tricot-Royer, maître de conférences à l'Université de Louvain, qui était déjà venu à Glozel, et avec qui je sympathisais beaucoup, et quelques journalistes locaux. Et Marc et Albert Déchelette. Bien entendu, tous ces gens n'étaient là qu'à titre de spectateurs, ou de témoins.

Des spectateurs, d'ailleurs, il y en avait beaucoup d'autres. Des gens, des curieux, venus des environs et de Vichy, et qui voulaient absolument voir ça, ce qui allait se passer à Glozel.

Heureusement que le Champ des Morts était clos, parce qu'on n'aurait jamais pu contenir tant de monde sur un si petit espace. Mais le docteur Morlet l'avait fait entourer de fils de fer barbelés. Il m'avait dit : « Émile, vous allez fendre les piquets et les planter. Moi, j'apporterai les barbelés. »

Désormais, on ne pouvait plus y accéder que par une petite porte fermée par un cadenas. Oh ! ça n'empêchait pas tout le monde de passer. Il y en avait qui s'arrangeaient, si bien que le docteur a fait mettre aussi des pièges à loups, avec des pancartes pour les signaler. Mais, là aussi, il y avait des types qui désamorçaient les pièges en lançant des pierres dessus.

Mais enfin, dans l'ensemble, l'assistance était assez calme. Les gens s'entassaient sur les pentes du champ. Ils n'étaient pas mal, d'ailleurs, pour voir. L'endroit est si exigu qu'ils avaient pratiquement le nez sur ce qui se passait.

Bref, nous arrivons au champ de fouilles. Mon grand-père ouvre la porte à ces messieurs, et s'écarte. Il était convenu que

ni lui ni moi ne devions pénétrer à l'intérieur des barbelés tout le temps que dureraient les travaux.

Il faut bien se représenter l'endroit comme il est. Vraiment très petit : mille mètres carrés parsemés de trous, de tranchées, de tout ce qu'on veut, depuis plus de trois ans qu'on s'acharnait là-dessus. Un véritable champ de bataille en miniature.

— Messieurs, au travail ! lança le professeur Pittard.

Pour commencer, le docteur Morlet désigna un endroit qu'il avait juste commencé à fouiller avec le professeur Buy. Ils étaient tombés là sur un nid d'objets, et le docteur pensait qu'il n'était peut-être pas épuisé.

Les membres de la commission se rangèrent à son avis, et commencèrent par là. Cela allait dégager un front de taille de six à huit mètres qu'ils creuseraient, en trois jours, sur une profondeur de plusieurs mètres. Je me souviens de réflexions sur la « monotonie » du terrain. C'est-à-dire son uniformité, je suppose : 25 à 30 centimètres de terre végétale ; au-dessous, 40 à 50 centimètres d'argile sableuse, de couleur jaune. C'est dans cette couche que se trouvent presque tous les objets. Mais cette « monotonie » avait un avantage : la moindre discontinuité de la couche archéologique, qui trahirait un remaniement récent du sol, y apparaîtrait comme le nez au milieu de la figure. Faut-il rappeler qu'on n'a jamais observé la moindre anomalie dans le terrain ?

Ces messieurs de la commission auraient bien voulu, pourtant. C'est pourquoi ils se sont précipités comme des fous sur des traces de charbon de bois apparues au premier coup de pioche. Pour M. Hamal-Nandrin, c'était une preuve flagrante de remaniement, et Miss Garrod l'appuyait bruyamment. Mais ces traces étaient très légères, très superficielles. Hamal-Nandrin dut en convenir, et n'insista plus. Cependant, par la suite, la moindre racine décomposée laissant une trainée de coloration différente, lui servira de prétexte à douter de la virginité du terrain.

L'incident passé, les fouilles continuent. On trouve tout à coup un trou oblique et sinueux. Un de ces trous de rat ou de taupe qui creusent les champs du monde entier. Mais si on pouvait trouver quelque chose au bout, n'est-ce pas... un objet introduit par Fradin !

— Suivez le trou, j'y tiens, dit le docteur Morlet.

On le suit donc, jusqu'au bout. Il a 55 centimètres de profondeur. Rien. Naturellement.

Pendant ce temps, Miss Garrod, qui est assez mince, s'introduit dans une tombe. On l'entend soudain pousser de grands cris. Elle est coincée et, qui plus est, se trouve nez à nez avec d'énormes vers blancs. Horreur ! L'abbé Favret se précipite à son secours, et la tire par les pieds jusqu'à extraction complète de la jeune archéologue et... de son pantalon, qui reste dans les mains de l'abbé.

Non loin de là, M. Hamal-Nandrin creuse et tape comme un sourd. S'il avait le malheur de tomber sur un objet, celui-ci serait aussitôt réduit en mille morceaux.

D'ailleurs, ça ne rate pas. Mais c'est à l'abbé Favret qu'échoit cette mésaventure. A force de fouiller, il finit par mettre un objet à jour.

— C'est un poinçon en os, déclare M. Forrer.

— Cassé, précise M. Pittard.

Avant de se reprendre :

— Silence ! Vous n'avez pas le droit de faire connaître votre opinion. Nous nous prononcerons en comité, après délibération.

Bon.

Le poinçon est, en effet, brisé.

— La cassure est toute fraîche, dit Peyrony en examinant l'objet. Elle doit provenir de nos outils. Attention ! Avançons doucement.

Il vaudrait mieux, en effet. Et désormais, l'abbé Favret opérera avec une minutie d'orfèvre. Quant à M. Hamal-Nandrin, il est prié de s'en tenir à l'extraction de la couche végétale.

Là-dessus, la nuit tombe (on est en novembre ; les journées

sont courtes) et tout le monde remonte à la ferme, abandonnant le champ de fouilles.

Le docteur Morlet avait bien demandé que le terrain fût gardé par des gendarmes pendant la nuit, pour éviter toute controverse. Mais M. Peyrony lui avait répondu que c'était inutile, qu'on userait d'un procédé offrant toute garantie, et qui consistait à saupoudrer de plâtre le front de taille, en y apposant en outre des témoins, constitués par des dessins de formes différentes : lignes, cercles, triangles — mais aussi rubans et scellés, dans une disposition connue des seuls commissaires, qui en faisaient un relevé. Dans ces conditions, la moindre manipulation ou introduction apparaîtrait de manière particulièrement accusatrice.

Le lendemain est un dimanche, ce qui n'empêche pas tout ce monde d'être à Glozel à neuf heures et demie du matin. Le soleil se montre par moments. On va pouvoir travailler.

On commence par se changer, pour se mettre en tenue de travail. Il y en avait à qui ça prenait un peu plus longtemps qu'à d'autres, c'étaient Miss Garrod et l'abbé Favret. Peut-être s'étaient-ils liés d'amitié, la veille, quand l'un avait tiré l'autre par les pieds. Toujours est-il qu'arrivant tous les deux en robe chaque matin, ils allaient se changer ensemble dans la chambre de ma grand-mère, et que ça durait un bon moment. Puis, ils ressortaient tous les deux en pantalon. Tant et si bien qu'à la fin, ma grand-mère — elle en était choquée, la pauvre femme, elle qui était si croyante ! — le dernier jour, au lieu de se retirer, comme elle faisait d'habitude, elle est restée là, plantée, et leur a dit :

— Je regrette, mais je suis en train de faire les lits.

Et à moi, qui étais venu la rejoindre, elle me répétait :  
« C'est quand même un peu fort, Émile, un curé ! »

Donc, tout le monde redescend au Champ des Morts, et les parlotes commencent. Tout le monde discute, discute. L'abbé Favret se glisse à son tour dans une tombe. Il a constaté des signes et des rainures sur les parois.

Finalement, ils s'y mettent et, en fin de matinée, M. Forrer, qui travaillait dans un coin, à côté de Peyrony, s'écrie :

— Un galet !

Tout le monde se rassemble, pour voir. Et effectivement. Il était tombé au fond de la tranchée. Peyrony le replace un instant dans son trou ; puis il passe de main en main, chacun voulant l'examiner. Enfin, l'abbé Favret va le laver dans le ruisseau. On l'entoure. Et une magnifique tête de cervidé apparaît, accompagnée de six lettres glozéliennes.

— C'est un renne, fait observer le docteur Morlet.

— Ah ! par exemple, je ne m'attendais pas à trouver cela ici.

Comme la veille, c'est encore M. Forrer qui vient de gaffer. Cet homme, décidément, ne sait pas retenir l'évidence quand elle lui monte aux lèvres.

Et rien n'est plus clair, en effet, que la découverte de ce galet, à 90 centimètres de la surface du sol, sans que les chercheurs aient la moindre objection à formuler — et qui authentifie d'un seul coup et l'existence du renne à Glozel, et l'alphabet glozélien.

On sent, un instant, que la conversion est proche, qu'il s'en faudrait d'un rien pour que tout le monde s'accorde enfin. Mais Miss Garrod et Hamal-Nandrin recommencent à bougonner et à ergoter, comme s'ils voulaient rompre le charme. Et l'on se disperse pour reprendre le travail.

Quelques instants plus tard, Peyrony annonce qu'il vient de trouver une idole bisexuée. L'objet, d'argile molle, se profile nettement sur le front de taille. Une racine le transperce. On extrait toute la motte de terre qui la contient, avec les plus grandes précautions, mais ça ne suffit pas, et l'idole tombe, brisée en trois ou quatre morceaux, entre les mains de l'abbé Favret. On prend les cotes : 53 centimètres au-dessous du sol, 20 centimètres en dessous de la couche végétale.

Là encore, personne n'élève d'objection quant aux conditions de la trouvaille.

L'après-midi se passe sans grand événement. Une seconde tranchée est ouverte à l'autre bout du terrain, et M. Bosch-



Gimperera y trouve une pendeloque en bois de cervidé, qui n'entraîne aucun commentaire particulier.

Comme la nuit tombe, Peyrony demande que tous les spectateurs s'éloignent, afin de pouvoir poser certains repères, mais il n'en dit pas davantage.

Le lendemain, le lundi 7, devait être le dernier jour. Ce fut aussi le plus fertile en événements. Cela commença avec l'in vraisemblable histoire de ce petit chameau de Miss Garrod.

Donc, le matin, tout le monde arrive de Vichy. Aussitôt, Miss Garrod va se changer — sous l'œil vigilant de ma grand-mère. Puis, cela fait, elle prend à toute allure le chemin du champ de fouilles. Hamal-Nandrin et l'abbé Favret lui emboîtent le pas. Le docteur Morlet les suit pour leur ouvrir la porte dans les barbelés. Il est accompagné de M. Tricot-Royer, et de M<sup>e</sup> Mallat, un avocat de Vichy venu ce jour-là assister aux fouilles.

Ils sont un peu surpris de voir nos trois archéologues passer, sans les attendre, sous les fils de fer, et se diriger rapidement vers la tranchée ouest. Le docteur pense qu'ils vont vérifier les scellés posés la veille et, par discrétion, choisit de rester à l'écart.

Tout à coup, Miss Garrod s'échappe du groupe et se précipite vers la nouvelle tranchée ouverte la veille. Le docteur Morlet, la voyant seule, la suit pour observer ce qu'elle va faire. Elle ne s'en aperçoit pas. Arrivée à la tranchée, elle saute dans la fouille, face au front de taille, et consulte rapidement un papier qu'elle tient à la main, et qui est le relevé des repères apposés par la commission. Puis, d'un seul coup, elle enfonce un doigt dans le plâtre du front de taille, y faisant un trou assez large. Le docteur Morlet se précipite sur elle, et lui crie :

— Mademoiselle, c'est vous qui avez fait ça !

Miss Garrod se met à crier elle aussi, furieusement, répétant plusieurs fois de suite :

— Non, non, ce n'est pas moi.

Puis elle s'échappe pour rejoindre l'abbé Favret et Hamal-Nandrin, à l'autre bout du champ, en hurlant :

— La commission ! La commission !

Elle est interceptée par M<sup>e</sup> Mallat et M. Tricot-Royer, qui lui demandent ce qui se passe.

— M. Morlet veut m'empêcher de faire ce que je veux, répond-elle.

— Pardon, dit Morlet, vous venez de creuser un trou dans la tranchée blanche, et je ne veux pas que vous y touchiez seule.

Miss Garrod nia alors avoir creusé ce trou, prétendant avoir seulement voulu vérifier les sceaux placés la veille.

— Je vous ai vue creuser ce trou-là ! reprend Morlet, en désignant de son couteau à amputation une tache noire et ronde dans le blanc du plâtre.

Nouvelles dénégations de Miss Garrod. Entre-temps, Hamal-Nandrin et l'abbé Favret se sont approchés. Nouvelles explications confuses. Le docteur Morlet ne lâche pas prise et Miss Garrod finit par avouer :

— Eh ! bien, oui, dit-elle. C'est moi qui ai fait ça.

Silence.

Miss Garrod demande alors à parler aux membres de la commission, et ils s'éloignent un moment pour discuter entre eux. C'est à cet instant que le docteur Morlet, un peu calmé par l'aveu de Miss Garrod, s'aperçoit que M. Pittard, le président de la commission, n'est pas là. Comme il s'en étonne, et que les conciliabules du groupe s'éternisent, il s'avance vers les « commissaires », et leur demande où est M. Pittard.

— Rentré à Genève, lui répond-on.

Et, de fait, la veille, Pittard avait déclaré être un peu fatigué et, de toute manière, rappelé à Genève par ses cours. Le docteur Morlet avait essayé de l'en dissuader. Après tout, ça n'allait pas durer si longtemps. Mais Miss Garrod avait volé au secours de son président, en affirmant qu'il ne fallait pas insister. « On est très sévère, à Genève, pour les cours »,

avait-elle précisé. On se demande bien ce qu'elle pouvait en savoir. Comme on se demande pourquoi le président d'une commission aussi importante était aussi pressé de partir. L'abbé Breuil, par la suite, devait bien sentir tout ce que ce départ avait de gênant, puisqu'il tint à faire savoir que M. Pittard avait « pris une part active » à la rédaction du rapport. Ce qui, compte tenu de ce départ précipité, serait plutôt une circonstance aggravante pour le rapport en question.

Pour l'instant, le docteur Morlet était si choqué par ce nouveau coup, qu'il déclara :

— Dans ces conditions, et après ce qui vient de se passer, la commission ne m'offre plus de garanties suffisantes. Les fouilles ne continueront pas.

Il y eut un moment de surprise. Un flottement.

— Comme vous voudrez, dit l'abbé Favret.

Et il commence à enlever sa combinaison de travail.

Interviennent alors Tricot-Royer, Mallat et Labadié, qui s'efforcent de calmer les esprits. Miss Garrod reprend la parole, et reconnaît de nouveau avoir creusé le trou, mais sans expliquer son geste. Et, à vrai dire, il se passait d'explication : ce devait être une preuve que le terrain avait été trafiqué pendant la nuit.

Après cela, la tension commença à baisser. Arrivèrent Peyrony et Forrer, ce dernier nouveau président de la commission, qui n'avaient pas assisté à l'incident, s'étant attardés à la ferme. Nouvelles explications. Puis le docteur Morlet dit à Miss Garrod :

— Voulez-vous, mademoiselle, que tout soit oublié et que nous nous serrions la main ?

Ce qu'ils firent, et tout le monde applaudit. Il fut même décidé d'un commun accord que cet incident ne serait pas enregistré, et que la presse n'en parlerait pas.

Enregistré, il le fut pourtant, par une photo devenue célèbre, où l'on voit le docteur Morlet haranguer les membres de la commission, et où la mine à la fois déconfite et sournoise de Miss Garrod apparaît nettement. Et plus tard, après le

rapport de la commission, le docteur Morlet devait rompre cette convention, qui n'était pas un engagement, et deux journaux, *La Dépêche de Vichy* et *Le Matin*, de Paris, relatèrent abondamment la chose, ce qui relança les polémiques — tout le monde usant de son droit de réponse — et alourdit encore l'atmosphère.

Mais, pour l'heure, sur le Champ des Morts, les esprits s'étaient calmés, et l'on avait décidé de reprendre les fouilles. N'empêche que le docteur avait Miss Garrod à l'œil, et qu'il put constater qu'elle fouillait souvent de bien étrange manière, en creusant des trous arrondis, assez profonds, qu'elle explorait ensuite avec l'index. Si par malheur, il s'était trouvé un objet dans les tunnels ainsi fabriqués par elle, que n'aurait-elle pas prétendu ! Mais le docteur préféra ne rien dire, pour ne pas réenvenimer les choses — et Miss Garrod ne trouva rien.

D'autre part, nous eûmes l'explication du comportement mystérieux de Peyrony, la veille au soir.

— Hier, expliqua-t-il, mon couteau atteignait une zone de terre plus tendre quand la nuit tombait. Pressentant la proximité d'un objet, et désirant attendre le jour pour continuer la fouille, j'ai demandé que l'on saupoudrât l'endroit de manière spéciale, après l'avoir soigneusement repéré.

Comme les repères sont toujours bien en place, Peyrony reprend sa fouille, et met bientôt à jour deux petits objets : un poinçon en os et une pendeloque gravée. Tout à côté, mais à la surface du sol, on trouve également un galet gravé. Comme il est à l'endroit précis où l'on avait posé la veille la motte de terre contenant l'idole bisexuée, il est certain qu'il est tombé de cette motte. Mais puisqu'il n'est pas en place, on décide de considérer sa découverte comme nulle — ce qui est normal.

Et puis — il est alors onze heures du matin — l'abbé Favret signale qu'il vient d'écorner une « brique ». Seule sa couleur rougeâtre, sur le fond plus jaune de l'argile, permet de distinguer l'objet, intimement confondu avec la terre.

Il ne va pas être facile de la dégager, et aucun des membres de la commission ne semble vouloir s'y risquer. Le docteur

Morlet se propose donc pour le faire, au grand soulagement de tout le monde. Au préalable, le photographe de *L'Illustration* prend plusieurs photos du front de taille montrant l'objet en place.

Après avoir joué pendant un quart d'heure de son couteau à amputation sous l'œil vigilant des commissaires penchés pardessus son épaule, le docteur m'appelle pour l'aider à en finir. C'est la première fois que je pénètre sur le champ de fouilles depuis le début de la commission. J'arrive, et avec ma bêche placée horizontalement, je cueille la brique à plat et la retire, un peu à la manière d'un boulanger qui défourne un gâteau. On lie alors la tablette à la bêche par des scellés, en attendant qu'elle ait suffisamment séché pour qu'on puisse bien lire les signes.

Cette tablette se trouvait au fond de la couche archéologique, encastrée dans une argile plus dure formant le sol ancien. Un de ses bords était perforé par une racine.

Comme la veille, après la découverte du galet au renne, la détente des esprits est sensible. Personne ne songe à nier la correction de cette trouvaille. Et c'est dans une certaine euphorie qu'on suspend les travaux pour aller déjeuner. Au fond, tout le monde est content.

L'après-midi, au moment de reprendre les fouilles, par une ultime précaution, Peyrony demanda que deux sondages soient effectués en dehors du champ de fouilles, l'un à trois cents mètres, l'autre à vingt mètres des barbelés. Cela pour voir la composition du terrain. Elle était exactement la même que dans le champ de fouilles : couche végétale et couche « archéologique », aux mêmes profondeurs.

Les fouilles proprement dites reprennent. Dans la tranchée est, M. Bosch-Gimpera découvre une espèce d'agrafe en bois de cervidé, au milieu de la couche archéologique. C'est le seul objet de ce type qu'on ait trouvé à Glozel. Et, un peu plus tard, il trouve un anneau de schiste, gravé de jolies têtes

d'animaux : un bovidé, un petit cervidé, et une autre bête, plus difficile à identifier.

Et tout d'un coup, on entend l'abbé Favret, ravi, déclarer :  
— Après cela, nous pouvons remballer.

Tout le monde se range à cet avis. Et Peyrony, prenant son ton le plus solennel, proclame :

— Le rôle de la commission est terminé.

Nous sommes alors tous remontés à la ferme, où ma grand-mère a servi le café dans la cuisine. L'atmosphère était on ne peut plus cordiale. Il faut bien voir que cette petite réunion, très simple, aurait été impensable à l'arrivée de la commission, trois jours plus tôt.

Un peu plus tard, on rompit les scellés de la tablette découverte le matin. Le docteur Morlet enleva la gangue de terre qui la recouvrait et expliqua à l'abbé Favret comment il nettoyait les signes. L'argile du gisement avait pénétré dans les traits, et comme elle était de couleur différente, elle dessinait en séchant la forme des caractères. Certaines parties n'étant pas encore bien sèches, on confia au docteur le soin d'en terminer le nettoyage le lendemain.

La commission allait partir, partait, et nous étions là, le docteur Morlet, les journalistes, ma famille et moi, à attendre l'énoncé du jugement. Cela faisait trois jours qu'elle fouillait, elle avait travaillé à sa guise ; son opinion devait être faite. Et tout, dans le comportement des commissaires, donnait à penser que cette opinion était favorable. Mais ils ne dirent rien. Ou plutôt, au dernier moment, ils laissèrent tomber qu'ils ne feraient connaître leur rapport que dans quelques semaines, après s'être réunis de nouveau, à Paris.

Puis, ces messieurs-dames regagnèrent Vichy, où un banquet les attendait à l'hôtel Majestic. Il ne leur vint même pas à l'esprit d'y inviter le docteur Morlet.

La presse, elle, était unanime, ainsi que tous les témoins de ces journées de fouilles. L'authenticité de Glozel ne faisait de doute pour personne. Et Jean Labadié conclut même le long article qu'il consacra à la commission internationale dans *L'Illustration* en écrivant : « Pour moi qui ai revéçu seconde

par seconde, centimètre par centimètre, dans les gestes de travail de MM. Peyrony, Bosch-Gimpera, Favret, Forrer et Pittard, mes fouilles personnelles exécutées en mai, je ne puis qu'appliquer à Glozel la profonde formule de Charles Péguy : « Plus que mathématiquement sûr, ouvrièrément sûr. »

Il allait falloir attendre deux mois le rapport de la commission, et pendant ces deux mois, les manœuvres les plus louches allaient se dérouler. Salomon Reinach dirait un jour : « Si la commission n'a pas bien travaillé pendant ces deux mois, on a bien travaillé la commission ! »

D'abord, il y a Peyrony, qui continue à me courir pendant tout ce mois de novembre. J'ai déjà raconté ce qu'il en était, mais on n'imagine pas à quel point cet homme me harcelait. C'est ainsi qu'il s'était mis en tête de me faire avouer que je possédais toute une bibliothèque de livres traitant d'archéologie. On pense bien si j'avais une bibliothèque, de ceci ou de cela ! Il demanda même (de quel droit ?) à voir tous les livres qui se trouvaient dans la maison. Je jugeai plus prudent d'accepter : que n'aurait-il pas conclu, et raconté, si j'avais refusé ! Ça a été vite fait, et il en a été pour ses frais.

Après sa petite perquisition, il me prit par le bras, m'entraîna dans la cour, et me demanda :

— Émile, vous n'avez pas de livres de sorcellerie ? Si on vous faisait venir des témoins pour prouver que vous en avez...

— Ce serait de faux témoins, répondis-je. Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Eh bien, je vous pose la question, fit-il après un moment d'hésitation.

En fait, il y avait bien eu une petite histoire de livre de sorcellerie, mais tout à fait innocente. Quelqu'un avait dû la

lui raconter (mais qui ?) et Peyrony était prêt à faire flèche de tout bois.

Tout simplement, mon ami Passager avait fait un jour venir de Paris un traité quelconque de sorcellerie dont il avait vu la réclame dans un magazine. Et après l'avoir lu, il me l'avait prêté. Et moi, bêtement, j'avais laissé ça traîner dans le musée, où des gens l'avaient vu, forcément. Ça devait s'appeler *Révélations des sciences occultes*, ou quelque chose comme ça. On y expliquait ce qu'il fallait faire pour guérir le mal de dents, les brûlures ; bref, ça n'allait pas chercher très loin, si le titre était accrocheur.

Et quand je me suis aperçu que les gens, dans le musée, regardaient ce livre d'un drôle d'air, ou se chuchotaient des choses, j'ai pris ce livre et je l'ai brûlé. Avec les histoires de sorcières de Camille Jullian, ça pouvait faire confusion.

Bien sûr, Passager en a été un peu vexé. Mais, je lui ai dit : « Ne t'en fais pas, je vais t'en payer un autre. » Il a refusé, parce que lui non plus ne voulait pas garder ça chez lui. Il craignait de se faire attraper par sa mère. C'est même un peu pour cette raison qu'il m'avait prêté le livre.

Voilà toute l'histoire. Et c'est avec ça que Peyrony rêvait de me faire un procès en sorcellerie.

Et, chaque jour, il y avait quelque chose comme ça. Et quand on pense que c'était cet homme-là qui devait décider du classement de Glozel, on voit si c'était de bon augure !

Comme devait lui dire le docteur Morlet :

— Monsieur Peyrony, Sherlock Holmes vous tourne la tête.

Et les signaux d'alarme se succédaient. Avant le départ de la commission, le docteur avait proposé à M. Forrer :

— Vous pouvez immédiatement faire tous les prélèvements que vous voudrez, si vous désirez procéder à des analyses.

— Non, ce n'est pas nécessaire, avait répondu Forrer. Nous vous le ferons savoir s'il en était besoin.

Mais une fois rentrée à Paris, la commission se ravisa et



demanda qu'on lui envoie, pour analyse, les objets qu'elle avait découverts elle-même. Le docteur Morlet, rendu méfiant, répondit : « Vous pourrez effectuer tous les prélèvements que vous voudrez quand j'aurai obtenu l'autorisation d'en effectuer moi-même pour des contre-expertises. Quant aux objets trouvés par la commission et qu'elle a déjà examinés avec des loupes de tous les modèles, pendant son séjour à Vichy, si elle veut les voir à nouveau, je les apporterai moi-même, et tiens à ne pas les quitter. »

Dès lors, il ne fut plus question d'expertises, aucun prélèvement ne fut plus demandé. Drôles d'experts, qui refusaient à l'avance toute contre-expertise !

La méfiance, pour ne pas dire plus, du docteur Morlet, s'expliquait par la scandaleuse affaire de la « dépêche de Porto ».

J'ai dit que le professeur Mendes-Correa, qui avait fouillé au mois de juin, devait procéder à l'analyse chimique de plusieurs objets en os, pour déterminer leur degré de fossilisation. Nous attendions ses conclusions.

Or, voici qu'à la fin novembre, *Le Télégramme de Toulouse*, journal qu'avait longtemps dirigé le comte Begouen, publia, bien en vue, la dépêche suivante, reprise aussitôt par la presse parisienne :

« On mande de Porto que le professeur Mendes-Correa avait rapporté de Glozel un certain nombre d'objets pour étude. L'analyse chimique à laquelle ont été soumis les os a démontré que ceux-ci avaient conservé toutes leurs matières organiques, gélatine et graisse, et ne présentaient aucune trace de minéralisation ou de fossilisation. Ils ne seraient donc pas anciens. »

Et le journal ajoutait :

« Dès réception de cette nouvelle, nous avons été demander à notre ami (!) le professeur Begouen ce qu'il en pensait.

« — Je connais le fait, nous a-t-il répondu, et il ne me surprend pas. »

Et pour cause...

A peine a-t-il connaissance de cette dépêche, que le professeur Mendes-Correa répond dans le journal de Lisbonne *O Seculo*, pour déclarer que cette dépêche est un faux, qu'il n'a encore aucunement livré le résultat de ses analyses, mais qu'elles vont tout à fait à l'encontre de ce qu'on prétend. Au contraire, écrit-il, « les petites parcelles que j'ai prélevées sur le fémur ont révélé une minéralisation avancée ».

Et il ressortait même d'un télégramme qu'il envoya aussitôt au docteur Morlet que non seulement le pourcentage de matières organiques était très bas, mais qu'il était même *plus bas que celui des ossements néolithiques ordinaires*.

Et devant ce démenti, le comte Begouen fut bien obligé d'avouer. Oui, la « dépêche » de Porto était un faux, et c'était lui qui l'avait fabriqué de toutes pièces.

Voilà à quoi s'amusait le secrétaire de l'Office central de l'Institut d'Anthropologie. Comme devait l'écrire Salomon Reinach : « Cela peut servir à l'histoire des mœurs. » Mais « s'amusait » est une façon de parler. En vérité, Begouen comptait sur cette « information » pour influencer (comme s'il en était besoin !) les membres de la commission. S'étant occupé de journalisme, il savait que le démenti, qui viendrait inévitablement, aurait beaucoup moins d'impact que la nouvelle proclamée à la une des journaux. Bien entendu, Mendes-Correa adressa également ses conclusions à la commission, mais celle-ci alléguait qu'elle les avait reçues trop tard pour en tenir compte ! Begouen avait parfaitement réussi son coup. C'était grossier — et déshonorant — mais les antiglozéliens n'étaient plus à cela près.

## *Glozel et ma vie*

On avait même vu mieux. M. Begouen répandait des fausses nouvelles ; M. Dussaud, membre de l'Institut, lui, faisait carrément dans la lettre anonyme.

On se rappelle que M. Dussaud avait décrété que Glozel était faux, et que j'avais tout copié sur je ne sais quel sarcophage phénicien.

Il y avait de solides raisons à l'agressivité de M. Dussaud à mon endroit. En 1924, en effet, l'année même de la découverte de Glozel, il avait présenté à l'Académie des Inscriptions un mémoire, fruit de longues années de travail, dans lequel il expliquait que c'étaient les Phéniciens qui, les premiers, avaient « créé de toutes pièces un système de signes dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres ». Or, à première vue aussi, l'existence de Glozel semblait démentir formellement cette thèse. Et M. Dussaud n'aimait pas qu'on le contredise.

Il faut savoir aussi qu'il haïssait de tout son cœur Salomon Reinach, qui était l'autre grand épigraphiste français — raison suffisante pour que Dussaud l'exècre. Et Salomon Reinach, lui, avait toujours soutenu au contraire que l'écriture avait sa source en Occident, aux âges néolithiques — et Glozel, à première vue encore, confirmait cette opinion. Tout cela avait donné lieu à d'épineuses controverses.

Et, à propos d'épines, M. Dussaud en avait une fameuse en travers de la gorge. Au moment même où il tonitruait contre Glozel, on découvrait à Alvao, au Portugal, un tesson de poterie portant des signes curieusement semblables à ceux de Glozel.

Fallait-il supposer que j'étais allé jusqu'au fin fond du Portugal pour enterrer mes petits graffiti ? Ça aurait été un peu énorme ! Mais maître Dussaud tourna vite la difficulté. Si ce n'était moi, c'était donc mon frère : « De même que Glozel est une mystification, écrivit-il, ainsi ce tesson récemment trouvé à Alvao, au Portugal, revêtu de signes glozéliens (...) est l'œuvre d'un mystificateur. » On ne pouvait, en effet, tirer de conclusion plus simple !

Là encore, ce fut M. Mendes-Correa qui répliqua comme il le fallait. Il était sur place, lui, au Portugal, et les découvertes

d'Alvao, il pouvait les étudier de près. « Les découvertes d'Alvao, disait-il, apportent une excellente confirmation de l'authenticité de Glozel. Voilà leur défaut aux yeux de M. Dussaud, qui s'est donné la peine, bien lourde, de démasquer partout des faux glozéliens. Il ne réussira point à s'en débarrasser par le procédé commode et facile — mais nullement scientifique — de la négation gratuite. »

Et le savant portugais concluait : « Ce sont les faits qui décident du sort des théories, et non les théories qui commandent les faits. »

M. Dussaud prit très mal la chose, et déclara hautement qu'il ne pouvait « accepter le ton » de cette discussion.

Mais les choses allaient se gâter pour l'illustre épigraphiste. A quelque temps de là, en effet, au début 1928, on devait faire, dans les alentours de Ferrières, d'autres découvertes, auxquelles il aurait été bien difficile de me mêler.

Au hameau du Guerrier, à deux kilomètres de Glozel, un nommé Mercier, que nous connaissions bien, un jour qu'il labourait son champ, tomba sur une hache de pierre.

D'habitude, quand les cultivateurs labourent, ils ne regardent pas les cailloux ; ça ne les intéresse pas. Mais voilà, il y avait Glozel, on en parlait pas mal. Alors, les gens se disaient : « Si j'en trouvais, moi aussi... » Et tout le monde fouillait plus ou moins. Je me souviens d'une femme, presque voisine, qui est venue me voir avec une très jolie hache en pierre, et qui m'a dit : « Oh ! j'y suis bien allée, j'ai bien cherché, mais je n'en ai pas trouvé d'autres ! »

Bref, Mercier montre sa trouvaille à sa femme, et ils décident de fouiller. Ils prennent pioche, pelle, et voilà qu'ils trouvent effectivement un nid d'objets, une quinzaine, je crois, dont un galet gravé représentant une très belle tête de cheval, et un os fossilisé portant onze signes. M. Depéret, qui venait faire des fouilles à Glozel, était allé voir, accompagné par le docteur Morlet. Et Depéret avait trouvé ça très

intéressant. Il a fait acheter les objets par la Faculté de Lyon, dont il était le doyen.

Ce n'était que peu de chose encore. Il y avait mieux — ou pire — pour Dussaud. Il y avait la grotte de Puyravel.

C'est aussi en 1928 qu'elle fut découverte. Le propriétaire du champ labourait avec ses deux vaches, lorsqu'elles tombèrent toutes les deux dans une excavation. Mais, cette fois-ci, ce n'était pas une tombe, c'était un véritable souterrain, une grotte souterraine. Alors, il est descendu — forcément, pour chercher ses vaches — et il est arrivé dans une vaste salle voûtée, soutenue par des piliers. Là, il y avait des poteries, plus fines et plus belles même que celles de Glozel, des os aussi, et des galets gravés, ces derniers portant des signes glazéliens. La grotte fut fouillée par M. Depéret.

Il ne reste plus rien, malheureusement, de ces objets. Ils ont tous disparu. Le propriétaire de la grotte l'avait très vite refermée. Il disait : « Oui, regardez Fradin, toutes les histoires qu'ils lui font, avec ses découvertes. Un jour ou l'autre, on m'attaquera, moi aussi. Je ne veux pas avoir d'histoires. » Et il a carrément tout rebouché, et fait pousser du blé dessus, si bien qu'aujourd'hui encore, on ne voit plus la moindre trace de l'excavation.

Mais si les objets ont disparu, c'est parce qu'un ami à lui, Léon Fradin, qui tenait l'hôtel du Nord, à Ferrières, et qui s'occupait un peu de fouilles, comme beaucoup de gens à l'époque, lui a dit : « Moi, ça m'intéresse. Donnez-moi les objets. » Et l'autre les a donnés. Et c'est comme ça qu'on a pu voir ces choses — une vingtaine, environ — dans une vitrine, bien exposées dans l'entrée de l'hôtel du Nord. Elles y sont restées deux ans. Et puis, un beau matin, le propriétaire de l'hôtel se lève : plus rien dans la vitrine. On avait tout volé. Des clients de passage, sans doute ; on n'a jamais su qui. Ça n'a jamais été retrouvé, et c'est dommage. Mais il doit rester des traces de ces objets. Il me semble qu'un journal, *Le Matin* peut-être, en avait publié des photographies.

Mais Dussaud, dans tout ça ? Eh bien, Dussaud, quand il a eu connaissance des découvertes de Puyravel, il n'a fait ni une

ni deux. Il a pris sa plus belle plume, et ça a donné : « Si, comme on l'affirme, les galets découverts dans le champ Mercier et dans la grotte de Puyravel, portent l'écriture de Glozel, aucun doute n'est permis, les gravures de ces galets sont fausses. »

Rien ne le démontait, cet homme ! On aurait trouvé dix mille Glozel répartis dans le monde entier, ils auraient été faux les uns après les autres.

Et il ajoutait : « Quand on connaîtra les conditions dans lesquelles ce galet (de Puyravel) fut trouvé, le mystère sera vite éclairci. »

L'ennui, c'est que ces conditions, on les connaissait parfaitement. Et même si c'est un peu long, je tiens à citer ce qui suit. C'est très important, parce que les découvertes de Puyravel suffisent, à la limite, à authentifier Glozel.

Voici donc la réponse que s'attira Dussaud de la part de M. Depéret, qui avait fouillé Puyravel avec d'autres savants lyonnais.

« Ces conditions que vous dites ignorer sont très claires, et je les ai publiées. En voici le résumé. Plusieurs personnes étaient entrées avant moi dans la grotte de Puyravel, notamment mes collaborateurs, MM. Arcelin, Mayet et Roman, qui avaient fait un grattage superficiel du plancher de la grotte et s'étaient arrêtés, parce qu'ils pensaient avoir atteint la roche solide de ce plancher. Arrivant huit jours après, je me dis que des hommes n'auraient pas creusé une grotte où ils ne pouvaient se tenir debout, *et j'eus le premier* l'idée de continuer la fouille plus bas. A coups de pic, je fis défoncer le plancher formé de blocs de granulite cimentés par une argile compacte. Sur ce plancher *très dur et inviolé*, à 0 m 40 de profondeur, j'eus le plaisir de recueillir, moi-même, un beau galet schisteux avec, d'un côté, une tête de cheval, et de l'autre, une page d'écriture identique à celle de Glozel, puis un autre galet rond de granulite dure, couvert de caractères glozéliens. Les conditions de la trouvaille sont

## *Glozel et ma vie*

impeccables, et défient toutes les critiques de M. Dussaud. »

Et M. Depéret ajoutait, dans un article qu'il publia à ce propos :

« La situation de la grotte artificielle de Puyravel est à l'abri de toute critique, l'orifice étant bouché par un épais terre-plein d'éboulis anciens et n'ayant jamais été visité avant les fouilles.

« L'existence, sous le plancher compact de cette grotte de plusieurs pièces avec écriture de Glozel (...) est à notre sens tout à fait décisive. »

Dussaud laissa tomber, provisoirement.

J'en viens à la lettre anonyme. En fait, si l'éminent membre de l'Institut vociférait à droite et à gauche, c'est parce qu'il était pris dans une espèce de fuite en avant, depuis le procédé assez disqualifiant auquel il avait eu recours quelques mois plus tôt.

Le 3 septembre 1927, en effet, M. de Varigny, critique scientifique du *Journal des Débats* avait reçu une lettre anonyme. Cette lettre, assez longue, prenait parti dans la querelle d'épigraphistes qui battait son plein, et concluait à la fausseté de Glozel. Je n'en cite que le dernier paragraphe — et la « signature ».

« ... Je suis dès maintenant en état de démontrer comment les fraudeurs — je dis *les*, pour ne faire de tort à personne — s'y sont pris pour constituer cet alphabet invraisemblable. Cette fumisterie est d'une rare bêtise ; mais on peut tout se permettre quand on spéculé sur la sottise humaine, qui a le mieux donné à Renan l'idée de l'infini.

*Les grandes manœuvres*

« Agréez, Monsieur, mes sentiments très distingués, et veuillez voir dans ces lignes l'estime d'

Un lecteur assidu. »

Quelques semaines plus tard, des rumeurs ayant circulé dans le petit monde savant parisien, et la lettre ayant été reproduite par la revue *Comoedia*, le « lecteur assidu » se vit contraint de révéler sa véritable identité. Il le fit, en des termes assez embarrassés, dans une nouvelle lettre, adressée cette fois à la revue *Comoedia* :

Paris, le 30 sept. 1927.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie et je remercie M. de Varigny à laquelle (*sic*) elle était adressée d'avoir publié ma lettre du 3 septembre — bien qu'elle ne fût pas destinée à la publication et qu'elle ne devait servir qu'à sa documentation. J'en maintiens tous les termes. Je regrette seulement de ne pas avoir été prévenu, car je vous aurais prié d'y ajouter ma signature. Voilà qui est fait.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

R. Dussaud.

Il n'empêche qu'on peut s'étonner de l'étrange tournure d'esprit qui conduisait un savant célèbre, déjà partie prenante dans la querelle de Glozel et qui venait de publier une brochure sur ce sujet (*Autour des inscriptions de Glozel*) à envoyer sans la signer une lettre aussi injurieuse. C'était décidément un drôle de monde que ce monde savant !

Mais, après tout, M. Dussaud faisait et disait toujours n'importe quoi. Et aucun démenti, aucune preuve matérielle ne l'arrêtaient jamais.

C'est ainsi qu'un de ses grands arguments contre Glozel était que les signes alphabétiformes ne seraient apparus



qu'après la venue de Clément et que celui-ci m'eut montré des documents préhistoriques.

C'est faux, tout simplement. D'ailleurs, Clément lui-même, jusqu'à ce que l'affirmation de Dussaud lui en donne l'idée, n'avait jamais pensé à raconter des choses comme ça. Et l'on voit bien, par les lettres de lui que j'ai citées, qu'à aucun moment il n'avait mis en doute les tablettes inscrites. A partir de ce moment-là, en revanche, il épousa le mensonge de Dussaud et n'en démordit plus.

On se rappelle que la première tablette trouvée au mois de mars 1924 (Clément n'arrive qu'en juillet) portait des signes, et qu'ils ont été mentionnés par M<sup>lle</sup> Picandet. Tous ceux qui ont vu les objets dans les premières semaines ont remarqué ces signes. Et ces témoins — ils étaient quarante-trois, au total — ont même tenu, en 1929, à le faire savoir par écrit et à le redire devant un juge d'instruction. Mais quarante-trois témoins, ça n'impressionnait pas davantage M. Dussaud. Rien n'impressionnait Dussaud. Ça ne risquait pas, puisqu'il ne voulait pas voir.

Il paraît que Dussaud est venu à Glozel. Il faut croire que je n'y étais pas ce jour-là, car je n'en ai aucun souvenir. Mais enfin, le docteur et M<sup>me</sup> Morlet m'ont toujours dit qu'ils avaient conduit Dussaud au Champ des Morts. Et là, le docteur avait dit :

— Monsieur Dussaud, faites comme les autres. Si vous voulez, choisissez un coin pour les fouilles.

Et Dussaud aurait répondu :

— Inutile. Glozel n'existe pas. Ce sont les Phéniciens qui ont inventé l'écriture. Glozel n'existe pas, ou alors Glozel est gallo-romain.

Nous attendions toujours le rapport de la commission internationale. On n'allait plus tarder à l'avoir — il fut mis en vente dans les librairies le 23 décembre 1927 — et, à partir de ce moment-là, les événements ont commencé à se bousculer.

Il fallait s'y attendre : Glozel était faux.

Oh ! pas tout : on prenait encore des précautions. Mais enfin...

Le premier argument de la commission était l'état même du terrain. « On ne voit à Glozel, disait-elle, qu'un terrain bouleversé au hasard, comme s'il avait été criblé de trous d'obus. »

Et c'était vrai, bien sûr. Mais quoi d'étonnant ? Jusqu'à l'arrivée du docteur Morlet, tout avait été fouillé n'importe comment. Et même après, le docteur laissant chacun creuser où il voulait, pour n'influencer personne, il était normal que le terrain fût « criblé de trous. ».

D'autre part, la commission considérait que les objets en céramique ne portaient aucune trace des « agents destructeurs » qui auraient dû les affecter.

C'est possible, mais je n'y pouvais rien, ignorant même de quels agents destructeurs il pouvait bien s'agir. Là-dessus, comme sur presque tout, de longues discussions s'engagèrent entre savants, et nombreux furent ceux qui purent démontrer que la bonne conservation des objets tenait à la nature du sol. Les ouvrages plus techniques sur Glozel relatent fort bien tout cela. Je ne me risquerai donc pas à en faire des résumés qui seraient sans doute maladroits.

Quant aux tombes, la commission déclarait froidement que leur construction remontait tout au plus à quelques années. Pourquoi pas ? Le plus simple, devant les problèmes que posait Glozel, n'était-il pas, en effet, de supposer qu'un sale gamin, disons d'une quinzaine d'années, s'était amusé à fabriquer une tombe et tout son mobilier, à la recouvrir de terre et d'herbe et à y précipiter sa vache, tout exprès pour ennuyer de braves et inoffensifs savants et semer la zizanie dans l'histoire du monde ?

Mais le plus beau était sans doute qu'on ne trouvait à Glozel « aucune trace de faune tant soit peu ancienne ». Et ce renne, alors, qui embêtait tellement ces messieurs ?

Le reste était à l'avenant. La commission, toutefois, voulait bien, dans sa grande bonté, reconnaître l'authenticité de certaines pièces, comme les fragments de haches et de silex, ceux de poteries en grès, et « à la rigueur, quelques bobines et

## *Glozel et ma vie*

pièces en os qui, disait le rapport, « ne donnent pas à la seule vue l'apparence d'objets faux ».

Ainsi, cette grave commission d'experts internationaux travaillait et tranchait à l'aide de sa « seule vue » et se fondait sur des « apparences ».

Puis elle concluait :

« Appuyée sur toutes les constatations qu'elle a faites, sur les discussions serrées qu'elle a eues, la commission à l'unanimité — avec les réserves qui viennent d'être formulées — conclut à la non-ancienneté des documents qu'elle a pu étudier à Glozel. »

Mais il y avait plus fort encore. Évoquant les analyses réclamées par le docteur Morlet, les commissaires écrivaient tout crûment :

« ... Quel que soit le résultat de ces analyses, si elles ont lieu, la commission maintiendra cette conclusion : un faussaire peut imiter admirablement des objets anciens : c'est une question de connaissance de la technique préhistorique, d'habileté et de patience ; il peut même inventer de nouveaux types et induire en erreur les spécialistes les plus avertis ; il peut même truquer chimiquement des objets... »

Il peut, il peut ! Pauvres « spécialistes les plus avertis » : il peut leur en arriver, des malheurs ! Et je m'imagine bien en train de truquer « chimiquement » des objets, moi, à dix-sept ans, avec mon certificat d'études !

Mais quand même, la tranquillité de ces messieurs proclamant que le résultat des analyses ne changerait rien à leurs conclusions ! Comme l'écrivait un journaliste de l'époque, Louis Forest : « Il y a aussi de vieilles pierres dans certains cerveaux. »

Quant au faussaire, M. Joseph Loth devait donner la seule réplique qui s'imposait, en disant : « Présenter le jeune

laboureur Fradin comme l'inventeur des trois mille pièces recueillies, parmi lesquelles des gravures de rennes sur galets des plus remarquables, des idoles bisexuées avec le masque néolithique sans bouche et le prolongement ithyphallique dont on ne peut trouver le modèle nulle part, et, de plus, comme l'artiste qui les a fabriquées, c'est bouffon, c'est un défi au sens commun. »

Mais le plus drôle, dans tout cela, le plus sinistre, restait la déclaration de Peyrony annexée au rapport. Parlant du temps où il avait « cru » à Glozel, il écrivait : « J'avoue aujourd'hui que je m'étais trompé, et cela parce que je m'étais lancé dans une voie où mon imagination avait joué un plus grand rôle que ma compétence. »

Il y avait, en tout cas, chez Peyrony, une compétence qui n'était jamais prise en défaut, c'était sa compétence commerciale. Pour relancer les Eyzies, il lui fallait couler Glozel. Il ne pouvait pas sortir de là.

Il n'empêche que cet « aveu » de Peyrony n'avait pas beaucoup d'allure et devait bien embarrasser un peu la commission. Elle décida donc de s'abriter derrière le Rapport Champion.

On se souvient que Champion était ce directeur des ateliers du musée de Saint-Germain-en-Laye, désigné par le ministère de l'Instruction publique pour seconder Peyrony dans l'inventaire de Glozel.

Morlet redoutait un peu que les deux acolytes ne profitent de leur mission pour publier à leur compte tel ou tel objet inédit, sans son autorisation. Il leur avait donc fait signer l'engagement suivant :

« Il est bien entendu que l'inventaire des collections de MM. Morlet et Fradin ne peut en aucune façon être le point de départ de publications faites par les membres de la commission des Monuments historiques ou autres. »

C'était signé, et d'accord. Cette clause avait même obtenu l'aval du ministère de l'Instruction publique.

Et voilà qu'un beau jour, la *Revue d'Anthropologie* publia un interminable et fort détaillé rapport dudit Champion. Cela en disait déjà suffisamment long sur la qualification morale du personnage. Et s'il y a une chose que toute cette histoire m'aura apprise, c'est que qualification morale et qualification intellectuelle vont toujours de pair.

A cela s'ajoute que Champion était hystériquement antiglozélien et pour une raison psychologique toute simple. Il haïssait de tout son cœur Salomon Reinach, dont il était le subordonné au musée de Saint-Germain. Or, Salomon Reinach était glozélien. Champion se devait donc d'épouser le parti adverse.

Je ne dis pas ça en l'air. La preuve en fut administrée lors d'une conversation de Champion avec le docteur Morlet, qui lui faisait observer :

— Mais enfin, non seulement M. Reinach est un grand savant, mais encore il a fouillé lui-même en Grèce. Il a étudié et classé tous les objets du musée de Saint-Germain...

— Eh bien ! le coupa Champion avec suffisance, si votre montre était cassée, Salomon Reinach, qui n'est même pas capable d'arranger un cordon de rideau, n'y pourrait rien faire. Et moi, je la remettrais en état.

— Je vous remercie, avait répliqué le docteur. Je sais à quoi m'en tenir.

Le même Champion, décidément très fort, assurait pouvoir réaliser des gravures et des sculptures identiques à celles de Glozel « en moins de dix minutes ».

Ce n'était pas exactement l'avis du grand peintre Jacques-Émile Blanche, qui était venu à Glozel dans l'été 1928. Interrogé par un journaliste à la suite de sa visite, il avait déclaré : « Les dessins que j'ai vus sont prodigieux... Je ne connais aujourd'hui que deux hommes capables de les faire : Picasso ou, à un autre degré, Bourdelle. Mais je ne pense pas qu'ils soient des faussaires. »

M. Champion devait le penser, lui. Et il aurait certainement fait un Picasso en dix minutes...

Comme on pouvait s'y attendre, le rapport de cet orfèvre était un tissu d'erreurs et de contrevérités, qui firent s'esclaffer de nombreux savants. Il insinuait, par exemple, que les perforations cylindriques de certains objets n'avaient pu être réalisées que par une mèche en acier. Or, il n'existe *aucun* objet glozélien présentant une perforation parfaitement cylindrique — il s'en faut. N'importe quel visiteur du musée peut s'en convaincre lui-même. Quant aux croquis qu'il donnait de telle ou telle brique à inscriptions, ils étaient tout simplement fantaisistes, à supposer qu'il ne se soit pas agi de déformations volontaires. Mais je ne vais pas m'étendre là-dessus. Les écrits du docteur Morlet et les interventions du professeur Mendes-Correa ont suffisamment réfuté point par point ce travail de faux témoin.

Malgré tout, une petite question se posait. Il était notoire que M. Champion, s'il pouvait peut-être réparer une montre, était parfaitement incapable de rédiger un rapport comme celui-ci. Il avait donc fallu que quelqu'un le lui dicte. Mais qui ? Peyrony ? La chose n'a jamais pu être éclaircie. Mais fallait-il que la commission se sentît mal assurée pour s'abriter derrière un pareil homme de paille !

Il n'empêche que le coup était dur. Le docteur Morlet et moi connûmes alors des heures de découragement et de colère.

Naturellement, le rapport négatif de la commission suspendit la procédure de classement introduite au mois d'octobre.

Entre-temps, pourtant, le ministre de l'Instruction était venu à Glozel. Le ministre de l'Instruction, je l'ai dit, c'était Édouard Herriot. Et voilà qu'un beau jour, une voiture s'arrête dans la cour de la ferme, et qu'il en descend quatre ou cinq personnes. Plusieurs femmes et un homme. L'homme, c'était Herriot. Il n'avait pas prévenu, sans doute pour avoir la paix, pour qu'on ne sache pas qu'il était là. Mais il y avait du

## *Glozel et ma vie*

monde au musée, ce jour-là, et bien sûr, quand on a reconnu Herriot, tout le monde s'est pressé autour de lui. Les gens voulaient le voir à tout prix. Et la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Herriot était à Glozel. Et les gens arrivaient toujours. C'est que Herriot était alors un homme très populaire.

Nous avons quand même réussi à lui faire visiter le musée, mon grand-père et moi. Morlet n'était pas venu, ce jour-là. C'était vraiment à l'improviste. Donc, Herriot a bien regardé toutes les choses, et visiblement, ça l'intéressait beaucoup, puisqu'il est resté une bonne heure dans le musée. Puis, mon grand-père l'a accompagné au champ de fouilles. Et quand il est remonté, Herriot m'a dit :

— Vous venez de faire une belle découverte, M. Fradin.

En fait, je pense que Herriot était tout à fait convaincu de l'authenticité de Glozel. Mais il était tiraillé entre les deux partis. Le 14 décembre, il avait rencontré Peyrony, qui lui avait naturellement donné l'avis le plus défavorable possible. Et au Sénat, le 20 décembre, comme le sénateur Massabiau l'interpellait en réclamant qu'on alloue au docteur Morlet et à moi-même une somme de 5 000 francs, destinée à creuser une grande tranchée dans le Champ des Morts, Herriot répondit :

— J'ai toujours refusé d'intervenir entre les savants, qui sont partagés. Je me suis borné à prendre des mesures conservatoires. Je ne règle pas le conflit ; je fais la police du champ de bataille, et ne veux que mettre les savants à même de dégager la vérité.

Et il ajouta que la commission de classement instituée par lui se prononcerait dans quelques semaines.

Effectivement, le 10 février 1928, je reçus la lettre suivante, dactylographiée à l'encre violette :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que la Commission des Monuments historiques, appelée à se prononcer sur l'inté-

rêt des découvertes faites à Glozel, a émis l'avis qu'elles ne présentent pas de caractère préhistorique.

J'ai, en conséquence, décidé, conformément à l'avis de cette assemblée, de lever l'instance de classement ouverte le 4 octobre 1927 à l'égard des terrains et objets en question.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique  
et des Beaux-Arts  
Édouard Herriot.

Je rappelle que la « Commission des Monuments historiques », en l'occurrence, c'était Champion et Peyrony...

Une porte, celle de la reconnaissance officielle, venait de se fermer, qui ne s'est toujours pas réouverte.

Mais tout n'était pas joué. D'abord, à quelque chose malheur étant bon, la décision du ministre nous rendait, d'une certaine manière, notre liberté, en ce sens que cela redonnait au docteur Morlet la possibilité de fouiller comme il l'entendait, possibilité qui lui avait été retirée tout le temps de l'instance de classement.

Au reste, avant même que la décision finale ne soit prise, le docteur avait adressé à Herriot une lettre ouverte, en forme de supplique, qui allait au-devant de cette décision. Je la cite, parce qu'elle témoigne admirablement de la pensée du docteur Morlet. Datée du 28 décembre, elle fut publiée par différents journaux. La voici :

Rendez-nous Glozel, Monsieur le Ministre, parce qu'il est dans la tradition française de respecter la liberté des chercheurs.

Parce que nous avons su le défendre pendant trois ans contre les naufrageurs et les marchands.

Rendez-nous Glozel, pour que nous puissions effectuer



## *Glozel et ma vie*

les prélèvements nécessaires aux analyses en cours et en faire exécuter d'autres.

Pour que d'éminents savants, venus de l'Europe entière, y puissent travailler avec nous, sans être surveillés par un pion.

Pour que cette parcelle du patrimoine français ne soit pas anéantie par des amours-propres affolés.

Rendez-nous Glozel, Monsieur le Ministre, pour que, dans six mois, Glozel soit digne d'être classé.

Mais notre plus grande satisfaction fut que les savants qui avaient jusque-là pris parti pour Glozel, non seulement ne se dédirent pas (à la comique exception de Peyrony, bien sûr) mais réagirent même avec beaucoup de fermeté.

C'est ainsi qu'immédiatement à la suite du rapport de la commission, *L'Intransigeant* publia la déclaration suivante :

Il manquait à la découverte admirable de Glozel la consécration la plus haute : celle dont l'Inquisition romaine honora le génie de Galilée.

A ce titre, la commission Begouen a bien mérité de la Science, et les soldats de la juste cause lui doivent des remerciements.

Quant à elle-même et à son inspirateur toulousain, ils partageront avec les commissaires de 1633 la seule immortalité qui soit à leur portée, celle du ridicule.

Signé : S. Reinach,  
J. Loth,  
Espérandieu.

De toutes parts, des protestations s'élevèrent contre les attendus et les conclusions du Rapport. Les réponses se mirent à pleuvoir, longues et circonstanciées, et le journal *Le Temps*, qui était alors ce qu'est aujourd'hui *Le Monde*, ouvrit largement ses colonnes aux savants qui prenaient la défense de

Glozel. On put y lire de grandes interventions de MM. Auguste Audollent, Charles Depéret, Joseph Loth, etc.

Et toujours en cette fin décembre 1927, le docteur Morlet reçoit l'adresse qui suit :

Les soussignés, académiciens, professeurs, conservateurs de musées ou ingénieurs ;

Ayant assisté aux fouilles de Glozel ;

Ayant constaté que le gisement est vierge de tout remaniement, que les objets découverts sont authentiques ;

En présence d'attaques que rien ne justifie ;

Assurent le Dr. Morlet de leur vive sympathie et de leur haute estime ;

Et espèrent, pour l'honneur de la science et pour la vérité, que le scepticisme opposé à ces découvertes mémorables ne fera de tort qu'aux sceptiques ;

Ils protestent d'avance contre tout projet d'exproprier le terrain de Glozel et de retirer malicieusement au Dr. Morlet le profit moral de ses découvertes.

*S. Reinach, de l'Académie des Inscriptions.*

*J. Loth, de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collège de France.*

*Espérandieu, de l'Académie des Inscriptions.*

*C. Depéret, de l'Académie des Sciences.*

*Aug. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont.*

*Mendes-Correa, professeur à l'Université de Porto.*

*Anathon Bjorn, Musée préhistorique d'Oslo.*

*Dr. Mayet, de l'Université de Lyon.*

*Leite de Vasconcellos, directeur du Musée Ethnologique portugais.*

*A. Van Gennep, conseiller à l'Institut de coopération intellectuelle de la Société des Nations.*

*Viennot, chef des travaux de géologie à la Faculté des Sciences de Paris.*

*F. Butavand, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.*

## *Glozel et ma vie*

Il y avait là de quoi nous mettre du baume au cœur, et c'est la fidélité de ces savants qui donna au docteur Morlet l'idée du Comité d'Études qui devait, en avril 1928, faire oublier les tristes parodies de la commission.

En attendant, c'est sur moi et sur ma famille qu'allaient se concentrer attaques, diffamations et procès en tout genre. Et c'est ce qu'il me faut raconter maintenant.

# JUSTICE, POLICE ET COMPAGNIE

*Ateliers Fradin et C<sup>e</sup>*  
*Société à Responsabilité très limitée*  
*Reproduction d'ancien*  
*Spécialité de Préhistorique Paléo-Néolithique*  
*Céramique avec ou sans inscriptions*  
*Gravures en tout genre; Pierre et Os*  
*Cupules, signes rupestres, plaques,*  
*bâtons de Commandement, etc.*  
*Organisation de Fouilles*  
*Création de Stations et de Fonds de Cabanes*  
*Installation d'Abris et de Grottes*  
*Mise au point*  
 GLOZEL ALLIER

Cette litanie d'un goût douteux était le texte d'une carte dûment imprimée que plusieurs savants et journalistes glozéliens trouvèrent dans leur courrier un matin du mois de janvier 1928.

On en était là. Sans doute ne s'agissait-il que de l'œuvre d'un mauvais plaisant ayant quelques dizaines de francs à dépenser. Mais cela rendait compte du climat général. Et de cela, comme du reste, à la ferme, nous commençons à en avoir assez.

Et puis, la lettre anonyme, les insinuations de Dussaud appelaient une réponse.

Et quand je dis insinuations... Ce grand homme se permettait, par exemple, d'écrire, dans *La Tribune* du 26 décembre 1927 : « Ce garçon (*moi*) montra les briques et les divers objets trouvés par lui au docteur Morlet, qui lui dit : « Je te loue ton champ 200 francs, mais je t'en donnerai davantage si tu fais encore d'autres découvertes. »

On pouvait difficilement faire plus ignoble.

Et le grand homme concluait : « J'estime qu'il s'agit là d'un truquage, habile certes, mais qui ne dépasse pas les limites de l'astuce paysanne. »

Sa Seigneurie Dussaud ne semblait pas imaginer que, pour être paysan, on n'en est pas moins homme, et que, par exemple, le docteur Morlet ne me tutoyait pas. Mais ce grandissime savant, conservateur des trésors du Louvre, pensait et parlait comme un marchand d'esclaves !

Et puis, trois jours plus tard exactement, le même Dussaud déclarait au *Matin* : « Dites bien, en tout cas, que je tiens le docteur Morlet pour parfaitement sincère et simplement victime des mystificateurs. » Alors, il faudrait savoir, pour le docteur : victime ou corrupteur ?

Il était grand temps de mettre un terme à tout cela.

— Émile, me dit un jour le docteur, vous êtes obligé de déposer une plainte contre lui. Sinon, que va-t-on penser ?

Il avait raison, bien sûr. Mais dans quoi allions-nous nous lancer ? Bref, mon grand-père et moi venions de convenir qu'il n'y avait vraiment rien d'autre à faire, quand l'arrivée à Glozel de M. Guitet-Vauquelin précipita les choses.

Pierre Guitet-Vauquelin était le rédacteur en chef du journal *Le Matin*, qui publiait régulièrement des tribunes pour ou contre Glozel. Il s'était passionné pour l'affaire et avait tenu à se rendre compte sur place. Il était donc venu avec un de ses collaborateurs, un nommé Clérisse, et ils avaient obtenu du docteur Morlet l'autorisation de fouiller.

Guitet-Vauquelin et Clérisse voulurent faire une expérience. Si le Champ des Morts est réellement farci de débris préhistoriques, disaient-ils, il est vraisemblable qu'en fouillant ailleurs, dans les parages immédiats, on devrait trouver des vestiges analogues. C'était avant les découvertes du champ Mercier et de Puyravel.

Après avoir examiné le terrain, ils choisirent donc un endroit vierge, en contrebas du gisement tel que le délimitaient les barbelés, à quelques pieds au-dessus du ruisseau. Et ils se mirent à creuser, à la pioche, à la houe et au couteau.

Et ce qui devait arriver arriva. Après une heure de travail environ, ils dégagèrent un gros morceau de poterie de grès et de nombreux fragments de brique. Après quoi, ils arrachèrent un vieux hêtre. Ça a même pris assez longtemps. Et là, pris dans l'entrelacs des racines, ils ont trouvé un galet noir et rond, portant trois signes glozéliens. C'était suffisamment convaincant, et les deux journalistes allèrent déjeuner.

Quand ils revinrent l'après-midi, pour ne pas risquer de tomber sur des objets que j'aurais introduits, pendant leur absence, dans la tranchée qu'ils avaient creusée, ils en ouvrirent une autre, ailleurs, d'où ils déterrèrent bientôt un harpon cassé. Dans une troisième tranchée, ils trouvèrent d'autres fragments de grès, une pointe de roche volcanique ayant dû servir d'outil à graver, et un morceau d'os fossilisé taillé en pointe.

La preuve était faite, une fois encore, que le sous-sol de Glozel renfermait bien des choses qui n'étaient ni fabriquées ni introduites là pour les besoins de la cause. Comment diable aurais-je pu savoir où les deux journalistes allaient décider de fouiller ?

Mais on imagine bien que des choses aussi simples ne suffisaient pas à arrêter un Dussaud. Nous venions en effet d'apprendre qu'il s'apprêtait à déposer une plainte contre X, pour faux.

Cette fois, il fallait réagir vite. Mais ça alla encore plus vite que j'aurais pu le penser.

Un beau jour, je vois un taxi s'arrêter dans la cour de la ferme. Guitet-Vauquelin en descend, se précipite vers moi, et me dit :

— Émile, nous allons faire un procès du tonnerre ! Où est votre grand-père ?

Il était à la chasse. Il a donc fallu attendre son retour, et pendant ce temps, Guitet-Vauquelin, très exalté, m'expliquait qu'après ses fouilles, il était absolument convaincu de l'authenticité de Glozel, que Dussaud était une canaille, et il me redisait tout ce que m'avait expliqué le docteur Morlet : que si nous ne portions pas plainte pour diffamation, nous serions coincés.

Cela nous obligeait, m'expliqua encore Guitet-Vauquelin, à assigner également son propre journal, qui avait publié, le 29 décembre 1927, la dernière ânerie de Dussaud — une « équation », comme il appelait ça, dans laquelle, pour prouver je ne sais quel plus scabreux détail d'épigraphie, il avait purement et simplement falsifié les signes d'une des tablettes gravées, pourtant reproduite dans le *Mercur* de France, avant de conclure : « C'est ainsi signé Fradin, élève de l'école primaire. »

Devant la réaction du docteur Morlet, qui fit revoir et photographier la tablette à plusieurs journalistes, Dussaud avait été obligé d'avouer son truquage. « Morlet a raison, dut-il dire, les signes de l'équation sont un peu fantaisistes. » (!)

Guitet-Vauquelin était furieux de ça et c'est pourquoi il préférait que notre plainte contre Dussaud atteigne son journal par ricochet (il n'y risquait pas grand-chose, de toute manière) plutôt que de laisser passer de telles énormités.

Et voilà mon grand-père qui rentre. Aussitôt, Guitet-Vauquelin nous fourre dans le taxi, qui avait attendu, et nous voici partis. Moi, pendant qu'on parlait, j'avais pu me changer, me préparer un peu. Mais pas mon grand-père. A peine s'il avait eu le temps de poser son fusil et sa gibecière, et de comprendre ce qui arrivait. Et en taxi, comme ça, nous avons filé jusqu'à Nevers.

Là, nous nous sommes arrêtés pour dîner en attendant l'heure du train de Paris. Je m'en souviens très bien, parce que c'est la première fois de ma vie que j'ai mangé des escargots. Guitet-Vauquelin avait absolument voulu que je goûte ça.

Bref, nous avons pris le train pour Paris, où nous sommes arrivés assez tard, vers onze heures ou minuit. Et de là, nous sommes allés directement chez Guitet-Vauquelin, qui nous a fait coucher dans son salon, mon grand-père sur le canapé et moi dans un fauteuil. Et c'était terrible. Je revois toujours mon grand-père, dans cette pièce, qui était prêt à pleurer, quand il s'est vu comme ça. Il était parti sans réfléchir, il arrivait de la chasse, et voilà, hop ! sans pouvoir se changer, rien, il était là dans son costume de velours. Tout ça sans trop savoir pourquoi. C'était la première fois qu'on venait à Paris, lui comme moi. Et il ne dormait pas, il n'y arrivait pas. Il parlait tout le temps, répétant :

— Mais qu'est-ce qu'on fait là ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Ah, je commençais à les bénir, les Dussaud et compagnie !

Le lendemain, Guitet-Vauquelin nous a conduits dans les bureaux du *Matin*. Et alors là, des photos et des photos. Ça faisait drôle, mais ça amusait mon grand-père ; il allait mieux. Dans le hall du journal, Guitet-Vauquelin avait exposé des objets de Glozel qu'il avait emportés, que je lui avais prêtés : une petite lampe et une tablette. Il a mis ça dans une vitrine, et je crois que ça y est resté tout le temps des procès.

Puis, nous sommes allés voir celui qui devait devenir mon premier avocat, M<sup>e</sup> Campinchi. Nous y sommes allés avec Guitet-Vauquelin, naturellement. Je ne sais plus si c'est lui ou le docteur Morlet qui avait conseillé de prendre Campinchi, peu importe. Et il a été très gentil, cet homme, qui était un grand avocat parisien. Il faut croire que ça l'intéressait, je ne sais pas. C'était quand même un drôle de procès : deux petits paysans de la Montagne bourbonnaise qui attaquaient en diffamation le conservateur du musée du Louvre ! Drôle d'histoire, quoi. Toujours est-il qu'il a dit :

— Mais bien sûr, je le défends, le petit jeune homme, là !



Et je ne vous demande pas un sou. En vous voyant, je suis certain que vous n'êtes pas un faussaire.

Il est venu nous voir, d'ailleurs, huit jours plus tard, à la ferme. Il voulait visiter le musée, bien se rendre compte.

C'était le 10 janvier 1928. Nous assignions en même temps, devant la XIII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine, M. Dussaud et le responsable de la publication du *Matin*. M<sup>e</sup> Marc de Mollènes devait assister M<sup>e</sup> Campinchi.

Nous demandions en outre qu'une expertise contradictoire soit ordonnée par les juges et que des experts officiellement désignés fouillent le Champ des Morts devant des représentants des deux parties. Après ça, il nous semblait vraiment que la balle était dans le camp de nos adversaires.

Et puis, nous sommes rentrés, aussi vite que nous étions partis. Mon grand-père était pressé de retourner chez lui. Moi aussi, d'ailleurs. Je n'ai jamais tellement aimé la ville.

Cette fois, c'était vraiment la guerre. Imagine-t-on que l'éminente figure du monde scientifique qu'était M. Dussaud allait se laisser faire comme ça, accepter de se voir traiter de diffamateur par ceux qu'il diffamait depuis des mois ? Certainement pas ! Mais comme il savait bien que ni la justice ni le bon droit le plus élémentaire n'étaient de son côté, il choisit de recourir aux méthodes de basse police les plus confirmées.

Sa première démarche consista à aller voir Guitet-Vauquelin, et à lui demander de faire pression sur nous pour que nous retirions notre plainte, et de retirer la sienne. *Le Matin* avait en effet également porté plainte contre Dussaud, de son côté, avec pour avocat M<sup>e</sup> José Théry.

Naturellement, Guitet-Vauquelin refusa. Dussaud entra alors dans une colère noire et déclara :

— Puisque vous ne voulez pas arrêter l'affaire, nous l'arrêterons autrement.

Et en effet.

Et même, le plan de Dussaud était tellement au point, et put être mené à bien si rapidement, qu'on est obligé de penser qu'il était préparé de longue date.

Il allait lancer à nos trousses une véritable meute — notre vieille ennemie, la Société Préhistorique Française.

Le 24 février 1928, nous voyons arriver au musée le docteur Félix Regnault, président de la Société Préhistorique Française. Il demande à visiter, paye ses quatre francs d'entrée, prend son ticket, fait le tour des vitrines et s'en va.

A peine est-il parti que son avocat, M<sup>e</sup> Maurice Garçon, muni du ticket de M. Regnault, va déposer une plainte en escroquerie contre X au Parquet de Moulins, dont le Procureur n'est autre que Viple, antiglozélien de la première heure, l'homme qui, avec Clément, avait saccagé la première tombe, avant de nous refuser le crédit de 50 francs que nous avions demandé à la Société d'Émulation du Bourbonnais. La plainte de Regnault vise « l'entreprise pécuniaire » qu'constituerait le musée, où l'on paye pour voir les « produits d'une mystification ».

Le lendemain, 25 février (qui parlera encore des lenteurs de la justice !) vers 15 h 30, j'étais à l'entrée de l'étable, occupé à soigner les bêtes. Soudain, je vois arriver deux voitures noires. Huit types en descendent, qui se ruent à l'intérieur du musée, et chassent les visiteurs qui s'y trouvent, en leur criant :

— Fichez le camp ! Votre place n'est pas ici.

Puis le chef de la bande se dirige vers moi, en s'entortillant dans une écharpe tricolore.

— Je suis le commissaire Hennet, me dit-il. Nous venons perquisitionner chez vous.

A vrai dire, il ne m'a montré aucun mandat, et je n'ai pas non plus pensé à lui en demander (on n'y pense jamais, ou l'on n'ose pas ; et ils le savent bien). Mais on peut être sûr qu'il en avait un.

Puis, se tournant vers ses acolytes :

— Fouillez-le !

Un des policiers s'approche de moi, et je commence à vider mes poches. Je n'avais rien dedans. Rien, c'est-à-dire un mouchoir, et mon couteau. On a toujours un couteau, dans une ferme ; ça sert à tout. Le type a dû voir briller la lame au soleil ; il a fait un bond de dix mètres en arrière. Il a cru que je sortais un revolver, j'imagine. J'avais beau être très inquiet, j'ai quand même pris un fou rire terrible.

Et c'est alors seulement que je me suis aperçu que, là, parmi ces bonshommes, et ayant tout l'air de les diriger, il y avait le vieux Regnault. Je n'ai pas pensé sur le coup à tout ce que ça signifiait, juridiquement, que le plaignant dirige lui-même la perquisition. Il n'était ni policier ni magistrat, après tout — mais, quand même, ça m'a paru bizarre.

Pendant ce temps, les policiers s'activaient.

L'un d'eux s'était immédiatement dirigé vers la grange, disant que c'était par là qu'il fallait commencer. Et le commissaire, après m'avoir demandé où étaient mes parents, m'a entraîné dans le grenier de la grange, où il m'a fait retourner la paille dans tous les sens. Au même moment, Regnault et le gros de la troupe, à peine entrés dans la grange, vont droit au fond. Là, il y en a un qui monte sur une de ces grandes caisses à claire-voie qui servent à emmener les porcs à la foire et, grimpé là-dessus, il fouille sans hésiter un petit trou dans la maçonnerie (on ne savait même pas qu'il existait, nous, ce trou), et en ressort un galet.

— En voilà un ! s'écrie-t-il.

Et, à l'adresse de mon père, qui venait d'arriver :

— Ce n'est pas moi qui l'ai mis, celui-là, et je ne l'avais pas non plus dans mes poches !

C'était une drôle de phrase. Ça ressemblait à un aveu. Le type ne devait pas être une lumière. Et il continuait à sortir des galets, autant qu'on en voulait.

Et puis, ils entreprirent de déplacer l'établi, en annonçant avec beaucoup de certitude qu'ils allaient bien trouver quel-

que chose là-dessous. Et, en effet, il en sortit quelques morceaux de schiste.

Je tombai de la lune. Je n'avais jamais vu ces objets. Eux, par contre, avaient l'air de très bien savoir où ils se trouvaient.

Et bon, ça a continué comme ça. Dans la grange, bien sûr, il y avait des tas d'outils. Comme dans n'importe quelle grange. D'autant que mon grand-père était très bricoleur. C'était lui qui faisait nos harnais. Il montait même des tombereaux. Et alors, forcément, il y avait des limes, des scies, il y avait des rabots, des varlopes, tout ce qu'on voulait. Eux, ils prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, ils embarquaient tout ça, certains que c'étaient des pièces à conviction ! Il y en a un qui a pris une mèche, et qui a lancé à mon père :

— Voilà l'instrument qui sert à percer les anneaux !

Et mon père a haussé les épaules :

— Essayez voir de percer une pierre avec ça ! a-t-il répondu. Vous ne voyez pas que c'est une mèche à bois...

Non, ils ne voyaient pas.

Et puis, le comble du délire, ils ont trouvé dans la cour des casseroles pleines de terre. Ces casseroles, c'était mon frère Marius, qui avait sept ans, qui s'amusait à les remplir. Il mettait de la terre, il mélangeait ça avec de l'eau, et il faisait des « fromages », comme il disait. Des pâtés, quoi. Mais l'un des policiers a embarqué ça, ces vieilles casseroles, en disant que c'était une preuve, un flagrant délit, un commencement de fabrication de tablettes, je ne sais plus quoi.

Après ça, on est rentrés dans la maison. Il y en a un qui est resté dans la cuisine avec ma grand-mère pour la calmer, lui parler. Les autres se sont précipités dans la chambre de mon grand-père, qui était au lit, avec une forte grippe. Il était souvent malade, à l'époque ; il avait plus de soixante-dix ans. Et Regnault a ordonné aux policiers :

— Le père Fradin, là-bas, faites-le sortir du lit !

Et ils l'ont fait sortir de son lit, il fallait voir comment, pour mieux fouiller partout. Et ils ont tout bousculé, ouvert tous les tiroirs, tous les meubles de toutes les chambres, l'armoire de mes parents, même, où ils sont allés chercher le peu d'argent

qu'il y avait, et ils se sont mis à compter l'argent, pensez donc ! Si bien qu'on commençait à se demander si, en réalité, ce n'étaient pas des cambrioleurs. Mais non, c'étaient bien des policiers.

Et ils se jetaient sur n'importe quoi. Ils ont trouvé des dessins. Ils les ont pris, bien sûr, en disant que c'étaient des dessins de moi, qu'ils savaient que je dessinais très bien. Là encore, c'étaient des dessins de mon frère, des dessins d'enfant de sept ans ! Il n'était pas là pour assister à la scène, heureusement. Il était à l'école.

Et après les dessins, ça a été les livres. Les livres de classe de mon frère, précisément. Et alors là, j'en ai eu assez ; je leur ai crié :

— Mais pourquoi voulez-vous emporter les livres ? Ce sont les livres de mon petit frère, qui va à l'école ; il en a besoin !

Et, pour toute réponse, j'ai reçu deux gifles, deux énormes gifles, balancées par le commissaire Hennet, accompagnées d'injures : que j'étais un faussaire et que je n'avais qu'à me taire, ou alors à avouer. Et ces gifles m'ont fait tomber à terre. J'en pleurais, en me relevant.

Mais ce n'était pas fini. Il leur fallait encore faire leur sale travail dans le musée. Et c'est là que ça a été le pire. Le commissaire Hennet a dit à Regnault :

— Entrez dans le musée, et prenez les objets que vous voulez.

Nous, on nous a expulsés. Ils se sont enfermés là-dedans, et ça a duré une heure. Mais on était de l'autre côté de la porte, et on entendait tout. C'était Regnault qui dirigeait. Je l'entends encore, qui hurlait :

— Cassez les vitrines ; ne cherchez pas les clefs, cassez les vitrines !

Et ça n'a pas manqué, ils ont brisé presque toutes les vitrines. Il y avait des éclats de verre partout dans la pièce. Et Regnault se servait, se servait, prenait tout ce qu'il voulait. Quelque deux cents objets, qu'il a fourrés comme ça, dans des sacs, des choses magnifiques, des vases entiers, qu'on n'a jamais revus. Et c'était terrifiant, l'espèce de rage de ce

vieillard acharné à tout détruire. Il s'attaquait à tout, aux plus petites choses, brisant une tablette et une idole, qu'on retrouva le lendemain, en miettes, hâtivement dissimulées sous une table. Il s'est même amusé à découper en deux une petite boîte à ocre — c'est comme ça que le docteur Morlet appelait certains os, creusés à l'intérieur, comme des petites barques, avec des gravures sur les bords. Donc, Regnault a coupé ça en deux — on en a retrouvé une moitié par terre. De la folie !

Après ça, ils sont revenus dans la cuisine, où nous attendions toujours, impuissants. Je leur ai demandé qu'ils me laissent au moins une liste de ce qu'ils emportaient. Ils m'ont ri au nez.

— Ça n'est pas ton affaire, m'a dit le commissaire.

Et non seulement pas de liste, mais contrairement à ce qu'on a essayé de faire croire par la suite, il n'y eut même pas de scellés apposés sur les caisses où ils enfournèrent tout en vrac.

Puis il a fallu s'asseoir et signer des papiers. Et j'ai signé. J'étais bien obligé. Mais tout de même, à ce moment-là, j'ai eu un petit réconfort. Le policier qui était assis à côté de moi, et qui écrivait, m'a donné un coup de coude, et puis il s'est penché vers moi, et il m'a dit, à l'oreille :

— Monsieur Fradin, c'est une honte, ce qu'on vous fait aujourd'hui. C'est ignoble.

Et il a ajouté :

— Justice vous sera rendue.

J'aurais tellement aimé revoir cet homme, pour le remercier. Mais je ne l'ai jamais revu. Je ne sais même pas qui c'était.

Ce n'était pas fini. Il a encore fallu descendre au champ de fouilles, et que j'accompagne ces messieurs. Ils ne savaient même pas où c'était, ou du moins c'est ce qu'ils disaient. On est donc descendus, et là, ils m'ont encore posé question sur question, en me répétant que je ferais mieux d'avouer. Et Regnault qui continuait à s'agiter... Par moments, j'avais l'impression qu'il était un peu gâteux, cet homme. En tout cas,

on avait mis un sacré moment pour descendre au Champ des Morts. Il n'avancait pas vite, il fallait qu'un policier lui donne le bras. Ah, il était moins alerte que dans le musée !

Et puis, tout de même, la nuit a commencé à tomber — on était en hiver. Nous sommes remontés, et ils sont partis, nous laissant complètement ahuris.

Ça avait duré trois heures, à peu près. Et pendant tout ce temps, Maurice Garçon, l'avocat de Regnault, avait attendu sur la route, à deux cents mètres de la ferme, assis sur une borne kilométrique, ou à faire les cent pas. Il avait dû se geler, l'avocat. Toujours est-il qu'il n'a pas osé venir à la ferme. C'était même assez curieux, déjà, que l'avocat du « plaignant » assiste à la perquisition, même de loin.

Nous étions complètement atterrés — mes grands-parents et mes parents surtout. Jamais, dans la famille Fradin, on n'avait eu affaire à la police. Moi, ça m'a tenu longtemps, le souvenir de cette journée. Pendant au moins deux ans, quand je voyais ou entendais une voiture arriver à Glozel, je sursautais comme si je craignais que ce soit eux qui reviennent. Parfois même, ça me réveillait la nuit.

On imagine si ça a fait du bruit, dans le coin ! Le lendemain, les journaux ne parlaient que de ça. Et très tôt, le matin, le docteur Morlet est monté à Glozel, avec M. Mosnier. Il a été épouvanté quand il a vu l'état du musée ! On aurait dit un bombardement. Et, malgré cela, les perquisitionneurs ont tout de suite essayé de minimiser. Regnault déclara même à la presse que la perquisition avait été « régulière, circonspecte et prudente ». Mais les journalistes sont montés tout de suite à Glozel, et ils ont bien vu. Et puis, il y avait des témoins, les visiteurs de ce jour-là, qui avaient été chassés du musée, mais dont certains étaient restés dans la cour, et même dans la maison, il faut croire, puisque j'ai retrouvé une lettre qui m'a été adressée par l'un d'eux. Elle est datée « Vichy, 3 octobre », mais sans indication d'année. Je suppose que

c'est de cette année-là, ou bien un peu plus tard, quand je fus inculpé.

Monsieur,

En lisant le *Petit Journal*, j'ai vu que les policiers disaient n'avoir pas fait de perquisition. Je puis vous affirmer que moi je les ai vus, dans votre musée, ouvrir un tiroir d'une bibliothèque et mettre tous les papiers par terre, ainsi que fouiller dans une armoire où il y avait du linge et dans un coffre en bois, près d'un lit, dans une chambre face à l'entrée du musée où M<sup>me</sup> Fradin mère m'a appelé pour me le faire remarquer.

Si vous avez besoin de mon témoignage, je suis à votre disposition.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments distingués.

Il y a une signature, que je ne peux pas déchiffrer, et, en dessous, une adresse : 41, *avenue de Ségur, Paris*.

Bref.

Oui, le docteur Morlet était dans une belle colère ! Et quand nous lui avons raconté l'histoire des galets qui sortaient de la grange, il s'y est précipité. Il y avait foule, ce matin-là, à Glozel. Il y avait même tellement de monde qu'il a fallu fermer la maison. Le docteur avait peur que les gens emportent des choses. Pas tellement pour voler, mais comme souvenir.

Donc, le docteur Morlet est entré dans la grange. Il est monté sur la même caisse que le policier, la veille. Il a glissé la main sur les poutres, dans le trou, et lui aussi a trouvé des galets. Deux galets, fraîchement gravés de toute évidence. L'un d'eux représentait un ours, et c'était une mauvaise copie d'un galet existant. L'autre portait des signes de fantaisie.

Et il aurait tout de même fallu savoir d'où ils venaient, ces



galets, qui les avait mis là, même s'il ne faisait de doute pour personne qu'il s'agissait d'une provocation !

Nous pensions bien à quelque chose, à quelqu'un, mais nous n'avions pas de preuve. Deux semaines plus tôt, en effet, une nuit, vers minuit ou une heure du matin, il y avait eu une voiture dans la cour. Nous nous étions levés, et mon grand-père avait reconnu deux hommes que nous connaissions, qui étaient déjà venus plusieurs fois à Glozel. Ils sortaient tous les deux de la grange. Mon grand-père leur a demandé ce qu'ils faisaient là, et ils ont répondu qu'ils étaient en panne (mais pourquoi en panne, à minuit, dans notre cour ? Mystère), puis ils ont mis leur voiture en route et ont démarré à toute allure — ce qui était une drôle de manière d'être en panne.

Bien sûr, rien ne prouve que c'étaient eux qui étaient venus mettre les galets. A vrai dire, ça pouvait être aussi bien n'importe qui. Ça n'était pas bien difficile, si on le voulait vraiment, d'aller fourrer ce qu'on voulait dans cette grange — avec tout le monde qui passait maintenant à Glozel.

Tout cela était d'ailleurs tellement gros, que les auteurs de la provocation — quels qu'ils soient — ont dû renoncer à l'exploiter. Il a très vite cessé d'en être question, de ces galets.

Il y avait, en fait, des tas de choses trop grosses. L'histoire des outils, par exemple. Au point que, le surlendemain de la perquisition, le commissaire Hennet, répondant à un journaliste de *L'Avenir du Plateau Central* qui lui demandait si l'on avait bien trouvé à Glozel tout un matériel de graveur, déclarait :

— Un matériel de graveur !... C'est possible ; mais la chose certaine, c'est que les outils trouvés chez les Fradin, nous les aurions découverts aussi sûrement chez n'importe quel propriétaire, surtout dans les hameaux isolés, où les cultivateurs sont obligés de procéder eux-mêmes à l'entretien et à la réparation de leur matériel.

Et c'était là l'homme qui m'avait giflé deux jours auparavant ! On voit si ces gens croyaient à ce qu'ils faisaient ! Il est vrai qu'il n'était, lui, qu'un exécutant, et que la chose avait été pensée et organisée ailleurs.

C'est cela qu'il faut maintenant montrer avec précision, en comprenant bien, d'abord, que le premier et principal résultat de la perquisition était d'empêcher l'expertise que mon grand-père et moi avions demandée. En effet, lorsqu'une instruction est ouverte sur des faits qui sont l'objet d'une poursuite en diffamation, le tribunal est obligé de surseoir. Cela fait partie de la loi sur la presse. Et c'est ainsi que l'expertise que nous exigeons ne pouvait plus avoir lieu. C'était tout le plan de Dussaud.

Et c'est ce plan, arrêté de longue date, qui permet de comprendre des aberrations aussi énormes qu'une perquisition effectuée dès le lendemain de la plainte, et dirigée par le *plaignant* ! En outre, la plainte étant portée contre X, comment se faisait-il qu'on ait, du jour au lendemain, mis le nom de Fradin sur cet X, sans le plus petit semblant d'enquête, même symbolique ?

La réponse est simple. La première audience du procès contre Dussaud devait passer le 28 février. Il fallait faire vite. Très vite.

D'autant que cette fameuse expertise, nous ne cessions de la réclamer. Voici la lettre, datée du 21 février, que mon grand-père et moi avions fait publier dans *Le Matin*, et qui avait sans nul doute précipité les choses :

Monsieur le Rédacteur en chef,

Nous lisons ce matin dans votre journal que M<sup>e</sup> José Théry demande que le tribunal ordonne « toutes mesures d'instruction de nature à l'éclairer », en particulier qu'on procède à différentes expertises et analyses. C'est là notre plus vif désir.

Nous sommes complètement à la disposition des savants et spécialistes que le tribunal voudra nommer.

Bien plus, nous demandons instamment, puisque nos détracteurs prétendent que certains objets sont fabriqués

avec des os frais, qu'ils viennent eux-mêmes indiquer aux experts du tribunal les objets qu'ils disent récents.

Il ne suffit pas de taxer les gens de faussaires ; il faut qu'on ait au moins le courage d'accepter les expertises.

Enfin, pourquoi le tribunal ne procéderait-il pas également à une enquête judiciaire complète dans le pays ?

Nous voulons que rien ne soit négligé, puisqu'il s'agit de défendre notre honneur.

Claude Fradin, Émile Fradin.

Et voici ce qui s'était passé.

Pour ne pas s'exposer lui-même au ridicule qu'il y avait à se défiler devant notre procès, ou même devant une simple contre-expertise, Dussaud avait choisi de s'abriter derrière la Société Préhistorique. Cet homme avait tous les courages. Il avait donc envoyé le vieux Regnault au musée pour y trouver son prétexte.

Cela fait, Regnault court à Moulins, le vendredi soir 24, pour déposer sa plainte. D'ordinaire, il faut plusieurs jours entre le dépôt d'une plainte chez un juge d'instruction et le réquisitoire introductif du procureur. Là, pas du tout. Regnault est immédiatement reçu par le procureur. Et le procureur, je le rappelle, c'est Viple. Ce dernier, par « souci d'objectivité », dit-il, décide de passer l'affaire à son substitut, qui se trouve là aussi, comme par hasard. En réalité, M<sup>e</sup> Maurice Garçon, l'avocat de Regnault pourtant, qui assiste à la scène, dira un jour que Viple reçut la plainte « avec frénésie » — ce sont ses mots. Et Viple lui-même se trahira en déclarant, quelques jours plus tard, à l'envoyé du *Journal* : « Les inspecteurs que j'ai chargés de la perquisition... » Passons.

Aussitôt, le substitut signe un réquisitoire d'ouverture d'instruction. Et le juge, qui est là lui aussi (comme par hasard), signe dans la seconde les papiers nécessaires. A croire que tous ces messieurs s'étaient donné rendez-vous ! Et c'est évidemment le cas.

De là, Regnault, se précipite au greffe qui, malgré l'heure tardive, est lui aussi miraculeusement ouvert. Il verse sa caution. Tout est en règle. Et la Brigade mobile de Clermont, elle aussi d'une surprenante rapidité (après tout, il n'y avait pas mort d'homme !) est à pied d'œuvre le lendemain dès l'aube, et débarque à Glozel en début d'après-midi. Encore la malheureuse prit-elle du retard sur l'horaire prévu, à cause d'une malencontreuse panne de voiture. N'empêche que tout avait été sur les chapeaux de roue.

Au point qu'on ne peut pas s'empêcher de se demander si toute l'opération n'avait pas été minutée avant même le dépôt de la plainte.

Mais le mieux, pour bien éclairer l'affaire, est encore de reproduire une partie de l'interview qu'accorda à *L'Intransigeant* du 29 février, notre avocat, M<sup>e</sup> Campinchi :

— Une question préliminaire, Maître : y avait-il là élément d'escroquerie ?

M<sup>e</sup> Campinchi ouvre le Code, et nous désigne l'article 405.

— Tous les hommes du Palais connaissent cet article, et ce qui peut constituer l'élément d'une escroquerie... Manœuvres frauduleuses ? Où sont-elles ici ? Les Fradin se sont bornés à dire : Nous avons un champ, nous y avons découvert des choses, ces choses sont là. Cela ne suffit pas : il faut qu'une espérance chimérique en soit le résultat... selon le terme du Code. Enfin, il faut avoir escroqué ou tenté d'escroquer tout ou partie de la fortune d'autrui. Et il s'agit ici de 4 francs d'entrée dans un musée où vient qui veut.

— Alors ?

— Alors, il y a de quoi pouffer de rire, parce que rien ne permet ici d'établir une plainte en escroquerie.

— Mais comment expliquez-vous que le Parquet a marché ?

— Ah ! tout le secret est là, précisément. Je plaçais, il y a quelques jours, dans une affaire d'assassinat à Moulins. Là, je fis la connaissance du sympathique procureur Viple. Vous connaissez ?

— Assez bien. Il a été l'un des premiers à s'occuper de Glozel. On lui doit même, je crois, d'avoir saccagé la première tombe qui fut découverte.

— Je croyais trouver un juriste. C'est un préhistorien qui s'est dressé devant moi.

M<sup>e</sup> Campinchi réfléchit derrière son binocle (...) :

— Le Parquet de Moulins a accueilli une plainte qui serait valable si le chef de ce Parquet n'avait pas d'idée préconçue ou, pour être moins tendancieux, s'il n'avait pas d'idée arrêtée sur la question.

— Mais que faites-vous, Maître, de ce fait que les policiers ont été... disons accompagnés par le plaignant lui-même, M. Regnault, président de la Société Préhistorique de France ?

— Un mot d'abord ! Il est drôle, ce plaignant qui a subi le préjudice de 4 francs *volontairement* donnés. Il a, pour 4 francs, acheté le droit de faire perquisitionner la famille Fradin. Avouez que c'est pour rien. Mais une perquisition est une chose grave. On jette le discrédit sur les gens, surtout en province... Ce discrédit, au fait, c'est ce qu'on cherchait, c'est ce qu'on cherche dans cette affaire.

— Que va devenir maintenant le procès de Paris, la plainte en diffamation des Fradin ?

— Ce procès suit son cours. Nous allons demander fixation en mai.

— Alors, le procès de Moulins ?

— Je vous fais le pari que le Parquet de Moulins va faire toute diligence pour « griller » celui de Paris. La petite affaire sera en état dans quinze jours... Le Parquet de Moulins a besoin de lauriers. Eh bien ! il les aura. Je vous assure, cette affaire est « hénaurme ».

Et tout se passa à peu près comme M<sup>e</sup> Campinchi l'avait dit.

Trois jours après la perquisition, le 28 février, j'étais convoqué à Paris pour la première audience du procès Dussaud.

J'arrive donc à Paris, par le train. Et pendant le voyage, j'avais été pris d'une rage de dents si épouvantable que je ne pensais plus du tout au procès. Bon. Et puis le train entre en gare de Lyon, je descends, et là, sur le quai, il y avait toute une bande de journalistes. Ils m'attendaient, et moi je ne m'attendais pas à eux, pas du tout. Et ils prenaient des photos, et tous voulaient m'emmener : « Venez avec moi, venez avec moi ! » Finalement, il y en a un qui m'attrape par le bras, qui me fourre dans sa voiture, et nous voilà partis.

Nous allons dans un café. Je lui explique que j'ai mal aux dents, que je souffre terriblement et que je ne peux pas parler. Il commande un café, avec des cachets. Je bois le café, et il me dit :

— Maintenant vous allez me dire quelque chose pour mon journal.

Et moi :

— Je ne vous dirai rien du tout. J'ai trop mal.

— Mais alors, donnez-moi rendez-vous.

Et nous sommes convenus d'un rendez-vous, pour le lendemain. Au moment de partir, il me tend une feuille de papier blanche, complètement vierge, et il me dit :

— Signez ça.

Et j'ai signé. Fallait-il que je sois encore naïf, quand j'y pense ! J'étais jeune, il faut dire. Toujours est-il qu'avec ma signature, comme ça, au bas d'une feuille, le type pouvait me faire dire n'importe quoi. Il ne l'a pas fait. J'étais tombé sur un journaliste honnête. D'autant plus honnête, même, que je ne suis jamais allé à notre rendez-vous. Il y en avait d'autres qui m'avaient accaparé. Il aurait pu m'en vouloir.

Pour en revenir au procès, je me suis donc rendu au Palais de Justice, à dix heures du matin, toujours avec mon mal de dents. Et là, de nouveau les journalistes, qui voulaient absolument me photographier. De partout, je voyais sortir des appareils. Je commençais bien à avoir un peu l'habitude, mais

quand même, ce n'était pas la même chose d'être photographié au Champ des Morts ou sur les marches du Palais de Justice de Paris.

Je me souviens même — c'est un peu bête à dire — qu'avec toutes ces photos, j'étais persuadé que tout le monde allait me reconnaître dans la rue (à Paris !) ou qu'on me connaissait déjà. Au moment de repartir, quelques jours plus tard, j'ai demandé à l'ami chez qui j'étais descendu de m'accompagner à la gare. Et pour m'aider à passer incognito, il m'a prêté son pardessus et des lunettes noires !

Donc, l'audience a commencé. M. Dussaud était au banc des accusés. Et je regardais cet homme qui m'accablait depuis des mois et que je n'avais encore jamais vu. Et c'est drôle, je n'arrivais même pas à le trouver antipathique, rien. Pourtant, on ne peut pas dire que je le portais dans mon cœur.

En principe, il devait s'agir uniquement, cette fois-ci, de fixer la date du procès. En fait, ce fut tout de suite l'empoignade. M<sup>e</sup> José Théry, l'avocat du *Matin*, demanda qu'on procède à une expertise de l'ensemble du gisement. Mais la perquisition l'interdisait.

— C'est la première fois, s'écria M<sup>e</sup> Théry, que je vois un diffamateur refuser qu'on fasse toute lumière autour de ses allégations. Pourtant, c'est une belle occasion offerte à M. Dussaud de faire la preuve indiscutable de ses dires, par le moyen d'une expertise qui serait au-dessus de tout soupçon.

Et il conclut :

— D'ordinaire, un diffamateur la sollicite, cette lumière ; il l'exige. M. Dussaud, lui, s'abrite sous l'éteignoir.

Le plus clair, c'est que l'expertise ne pouvait avoir lieu. Et, comme il fallait le prévoir, le président du Tribunal leva l'audience en renvoyant tout ça aux calendes grecques.

Les ennemis de Glozel triomphaient bruyamment. M<sup>e</sup> Maurice Garçon déclarait partout qu'on allait « ramener à ses justes proportions cette aventure qui, de vaste fumisterie, menaçait de devenir une escroquerie d'envergure ».

Un peu trop bruyamment, même — car la presse et l'opinion ne suivaient pas. Au contraire. C'est ainsi que, parlant de Dussaud, le grand journaliste Géo London écrivait : « Trop de gens connaissent cet adage de droit : *le criminel tient le civil en l'état*, et portent plainte contre leur adversaire dans un procès qu'ils sont sûrs de perdre. »

Il faut dire que la perquisition et les conditions dans lesquelles elle s'était effectuée avaient profondément indigné les gens. La Ligue des Droits de l'Homme elle-même était intervenue. Son président, Victor Basch, écrivit une longue lettre de protestation au ministre de la Justice, Louis Barthou. Et M. Massabuau, qui avait déjà défendu Glozel au Sénat, invitait le gouvernement à « faire une enquête administrative sur l'instruction ouverte par le Parquet de Moulins dans l'affaire de Glozel », et il mettait en cause la responsabilité professionnelle du procureur Viple.

Les échetiers et les chansonniers s'en mêlèrent. Un peu partout, on fredonnait :

*A Moulins, à Moulins, on va vite  
A Moulins, à Moulins, on va fort*

A Paris, les étudiants de la Faculté de Chimie défilèrent dans les rues en « délégations de Glozel », les uns costumés en paysans bourbonnais, les autres en hommes préhistoriques. Les journaux publiaient caricatures sur caricatures, et *Le Canard Enchaîné* fit même paraître de fausses lettres d'injures entre Dussaud, le docteur Morlet et les principales personnes intéressées à la querelle. Certaines feuilles en firent même des feuilletons, toujours parodiques. On brodait à n'en plus finir sur la fable de La Fontaine, *Le Laboureur et ses enfants*. C'était souvent de mauvais goût, mais cela témoignait de l'intérêt du public pour l'affaire. Tout le monde s'en mêlait, tout le monde avait une opinion. Tout tournait à la confusion. Dans *Le Journal*, Clément Vautel demandait qu'on me décerne les palmes académiques. Son article était assez amusant.



« Jamais, écrivait-il, le ruban violet n'aura mieux été placé qu'à la boutonnière de ce garçon qui s'est fait un nom illustre dans la préhistoire et dans l'histoire contemporaine et, par surcroît, a procuré à de nombreux savants une renommée sur laquelle, certes, ils ne comptaient pas (...)

« Comment, voilà un jeune paysan, simple produit de notre enseignement primaire, qui est parvenu à en conter à nos mandarins scientifiques les plus infatués ? A un âge où, d'ordinaire, on ne pense qu'aux plaisirs les plus frivoles, où on ne lit que les comptes rendus de matches de boxe ou de football, Émile Fradin s'est plongé dans l'étude de brochures (...) il a potassé l'alphabet phénicien (est-ce que vous en feriez autant ?) et passant de la théorie à la pratique, il a modelé, poli, gravé avec une ardeur, une habileté, une persévérance inouïes, des masses de briques, haches, flèches et grattoirs auxquels des membres de l'Institut se sont eux-mêmes trompés !... Et vous ne trouvez pas cela admirable ?

« Montrez-les-moi, les « moins de trente ans » de Paris capables d'un effort si austère !... Où sont-ils, les jeunes intellectuels citadins qui peuvent être comparés à ce rustique Blaise Pascal de la Préhistoire ? »

L'ironie même du portrait tracé par Clément Vautel aurait dû suffire à désarmer mes accusateurs. Imagine-t-on, en effet, que c'était à cela que j'occupais ma jeunesse ? Mais rien, rien ne pouvait ébranler ces gens-là.

Pour en finir avec ça, je ne résiste pas au plaisir de citer l'article suivant, signé « Prosper », paru dans *L'Écho de Paris* du 8 mars. Il m'avait fait beaucoup rire, mais d'autres avaient dû rire jaune.

## UNE PERQUISITION AU MUSÉE DU LOUVRE

*Escroquerait-on le public en faisant payer 2 francs d'entrée ?*

*Une plainte de la Société des Amis des vieux tableaux.  
Les toiles du Louvre sont-elles authentiques ?*

*La police, au cours d'une descente, emporte de nombreuses pièces à conviction.*

On sait qu'une violente polémique s'est engagée depuis quelques semaines entre Louvriens et Anti-Louvriens, les uns prétendant que les toiles du Musée sont authentiques, les autres affirmant qu'on ne montre au public que de pâles copies des grands chefs-d'œuvre.

Hier après-midi, les événements se sont précipités.

A une heure, la Société des Amis des vieux tableaux déposait une plainte en escroquerie contre les conservateurs du Musée. A deux heures, une perquisition était décidée et, vers trois heures moins le quart, une douzaine de policiers faisaient brusquement irruption dans les galeries, sous la direction de la Société plaignante, M. Dussac lui-même.

Malgré les protestations des gardiens et des conservateurs accourus à la hâte, les policiers firent une abondante moisson de pièces à conviction, que leur désignait, d'un doigt vengeur, M. Dussac tout frémissant : la *Joconde*, les *Noces de Cana*, la *Nativité*, et une cinquantaine d'autres toiles furent jetées pêle-mêle dans des sacs qui furent ensuite dûment scellés.

Au cours de la perquisition, quelques statues, renversées par mégarde, furent légèrement endommagées : le torse de la *Victoire de Samothrace*, notamment, est en miettes.

Après l'opération, nous avons pu joindre M. Dussac, qui s'est déclaré ravi :

— Je réserve pour mon avocat, nous a-t-il dit, certaines déclarations qui confondent définitivement les Louvriens. Laissez-moi signaler seulement que *nous avons trouvé des boîtes de peinture dans le bureau des conservateurs*, et que

## *Glozel et ma vie*

nous avons surpris, dans une salle de primitifs, deux Anglaises, assises devant des chevalets, au moment même où elles avaient l'imprudence de commencer des faux. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Soit dit en passant, le nom de *Dussac* employé pour désigner le plaignant perquisitionneur montre bien que personne n'était dupe de la ruse de Dussaud s'abritant derrière la Société Préhistorique de France.

Il ne me restait plus qu'à rentrer à Glozel. J'y arrivai le 2 mars.

Le lendemain, les ennuis recommençaient.

Il était environ 16 heures. J'étais dans la cour de la ferme, lorsqu'une altercation s'éleva, à la portée du musée, entre mon grand-père et un visiteur, un homme d'une trentaine d'années, assez fort, accompagné de deux jeunes femmes.

Comme je m'approchais, j'entendis le visiteur qui disait :

— Je vais rentrer une deuxième fois. Je veux revoir ça ; il y a du faux, là-dedans.

Mon grand-père, visiblement énervé, se mit en travers de la porte, et répliqua :

— Vous avez vu le musée, et ça suffit, d'après vos propos. Allez-vous-en !

Et pour mieux barrer la porte, il étendit les bras. L'autre s'est-il cru menacé par ce vieillard ? Toujours est-il qu'à ce moment-là, le type assène un violent coup de poing à mon grand-père, qui tombe assommé, sans connaissance. Par terre, à côté de lui, il y avait un morceau de gencive sanguinolent, avec deux dents, toujours plantées dans la chair.

J'ai cru un moment que mon grand-père était mort. L'autre a dû le croire aussi. En tout cas, il s'est cavale à toute allure. Je me suis élancé à sa poursuite. Il avait laissé sa voiture sur la route, à deux cents mètres de la ferme. Nous courions comme



La famille Fradin devant la porte du premier musée, quelques années après la découverte. De g. à dr. : le grand-père, Claude; la grand-mère, Amélie; les sœurs Marcelle et Yvonne Fradin; Émile Fradin; sa mère, Françoise; et son père, Antoine. (Ph. Roger Viollet.)



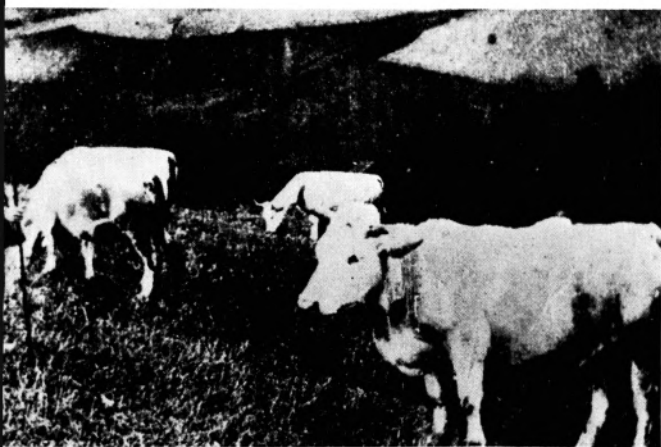
Mariage d'Émile Fradin et de Marie-Thérèse Cote, le 10 avril 1945.



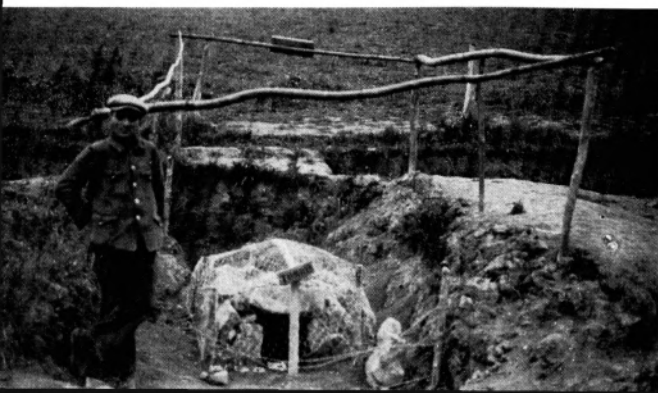
Le chanoine Léon Cote, beau-frère d'Émile Fradin et auteur de *Glozel*, trente ans après.



Vue générale du Champ des Morts. On distingue les barbelés délimitant le site archéologique. (Ph. Roger Viollet.)



Au premier plan, la vache qui devait découvrir une civilisation inconnue.



Émile Fradin devant l'une des tombes découvertes dans le Champ des Morts.

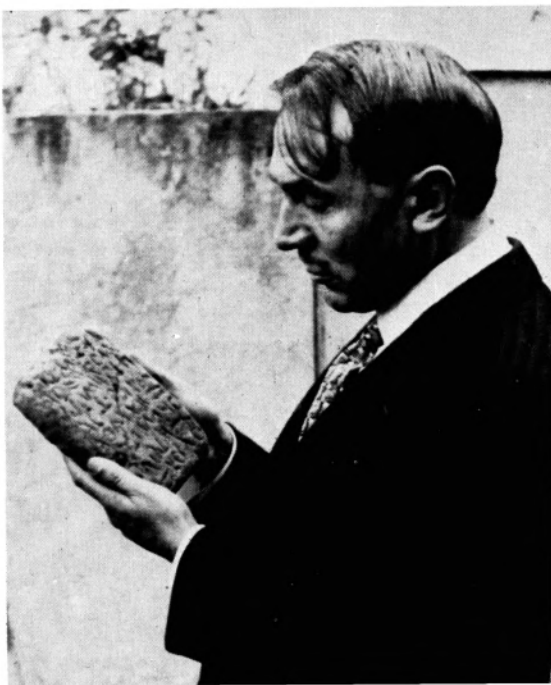
Émile Fradin et son grand-père  
contemplant un galet provenant  
des fouilles. (Ph. Roger Viollet.)



LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

— Fouillez bien le champ, un trésor est caché dedans !...  
— Ça doit être au bout, ouague no'mère enfouissait la vaiselle cassée !..

Le thème du *Laboureur et ses enfants* donna lieu à l'époque à d'innombrables variations : caricatures, chansons, etc. (D. R.)



Le docteur Morlet examine une tablette à inscriptions. (Ph. Roger Viollet.)

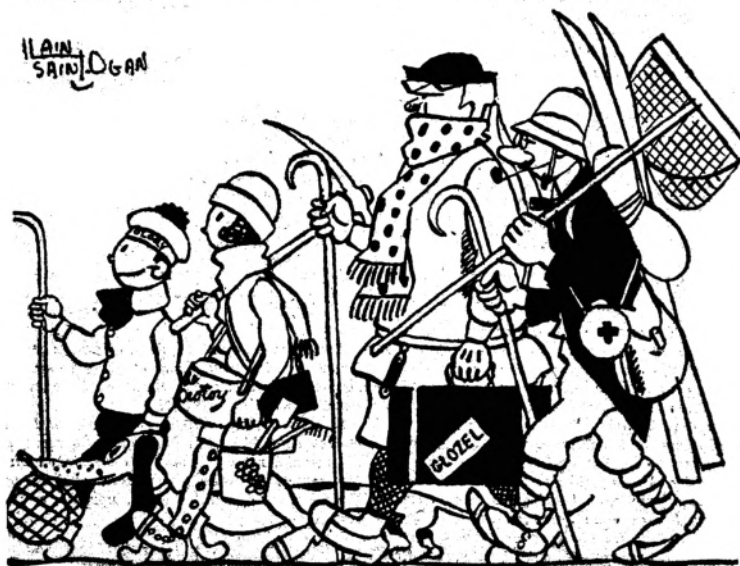
# UN COUP DE THÉÂTRE !

## La famille Parrazole part pour Giozel...

Prises de vues de

Scénario de Paul Valéry

ALAIN  
SAINT-OGAN



Caricature du *Charivari*, janvier 1928.  
Dessin d'Alain Saint-Ogan.

Le champ de fouilles en 1927. Cette photo rend bien compte de sa faible étendue. (Ph. Roger Viollet.)





Le petit hameau de Glozel est devenu un lieu touristique où les visiteurs affluent. Ici, le café « A l'Homme des Cavernes ». (Ph. Ed. Idéal-Vichy.)



Les années de la gloire : Émile Fradin au volant d'une de ses premières voitures. (Ph. Charrier-Vichy.)



Photo Charrier-Vichy

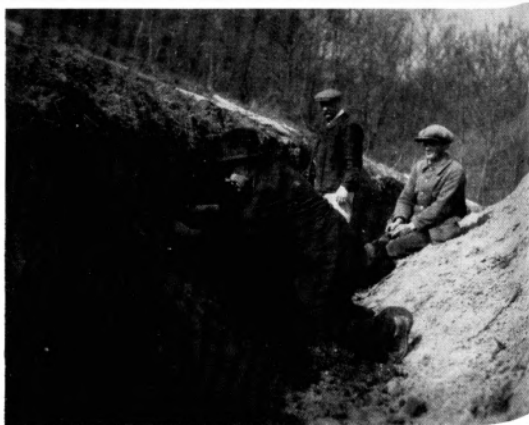
LE MUSÉE DE GLOZEL  
M. Émile Fradin

La maison et le musée aujourd'hui. (Ph. E.R.L.)





La trouvaille d'une tablette par le docteur Morlet. Au second plan, Émile Fradin et, au fond, Grand, le domestique du docteur.



Les fouilles de la Commission internationale. De gauche à droite : l'abbé Favret, le docteur Morlet, Miss Garrod.  
(Ph. Roger Viollet.)



Le docteur Morlet vient de surprendre Miss Garrod, membre de la Commission internationale, faisant avec le doigt un trou dans le front de taille des fouilles. De g. à dr. : le docteur Tricot-Royer; le docteur Morlet expliquant à la Commission ce qui vient de se passer; M. l'abbé Favret; M. Hamal-Nandrin; M. de Varigny; M. Bosch-Gimpera; Miss Garrod, baissant la tête; M. Vallat, avocat à Vichy.





M. Salomon Reinach se fait transporter au champ de fouilles dans un char à bœufs. Au premier plan, à côté du char, Mme Reinach ; juste derrière elle, M. Espérandieu, membre de l'Institut ; à droite de M. Reinach, Émile Fradin en casquette ; devant les bœufs, le grand-père Fradin.



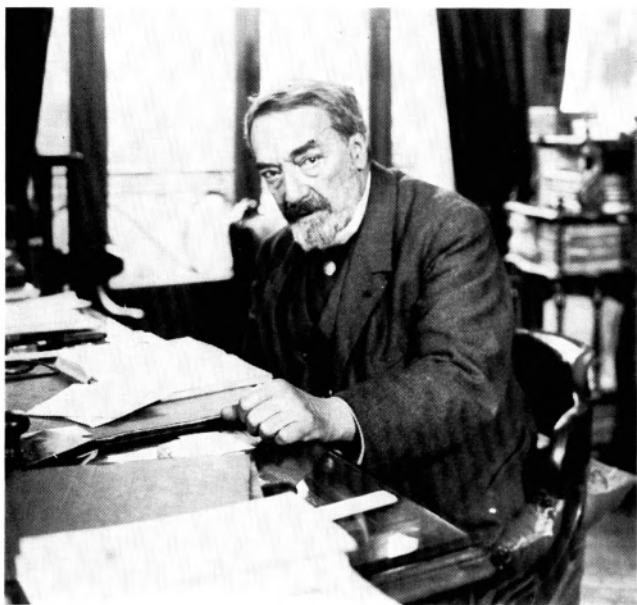
La tente du Comité d'études : On y aperçoit, de face, M. et Mme Salomon Reinach et assis à l'extérieur, le professeur Audollent.

Les fouilles du Comité d'études. Debout à gauche : le docteur Morlet et Harry Söderman. (Ph. Roger Viollet.)





Sur les marches du Palais de Justice, à Paris. De gauche à droite :  
Me Campinchi, Émile Fradin, Me José Théry, Me Marc de  
Mollènes.



Salomon Reinach, l'un des principaux défenseurs  
de Glozel. (Ph. Roger Viollet.)

# drame au Palais de Justice



## M. BAYLE, LE SAVANT DIRECTEUR du Service de l'Identité judiciaire tué à coups de revolver par un exalté

Le meurtrier frappe sa victime qu'il guettait dans l'escalier  
menant à son bureau ; il s'enfuit, mais est arrêté  
dans la foule boulevard du Palais

Philipponnet a frappé  
pour se venger  
d'une expertise défavorable  
sur une question de loyer

« Il me donnait tort :  
J'avais le droit de le tuer !... »  
M. Bayle, père de 5 enfants,  
rentrait le matin de vacances !

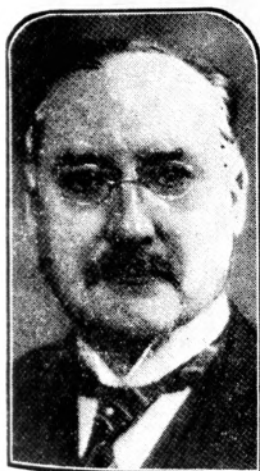
L'assassinat de Bayle fait la une des journaux. (Ph. Keystone.)

### L'affaire de Glozel

## M. Dussaud, de l'Institut, se reconnaît l'auteur de la lettre "anonyme"

Jour de 30 Sept 1927

Monsieur le Directeur,



Je vous remercie et je remercie M. D  
Verzany, à laquelle elle était adressée, d'avoir  
publié ma lettre du 3 Septembre - bien  
qu'elle ne fut pas destinée à la publication  
et qu'elle ne devait servir qu'à se documenter  
sur les manuscrits sous les pierres.  
Je regrette seulement de ne pas avoir été  
prévenu, car je vous aurais fait joindre  
ma signature. Voilà qui est fait.  
Cordialement, Monsieur le Directeur, l'exprime  
de mes sentiments les plus sincères

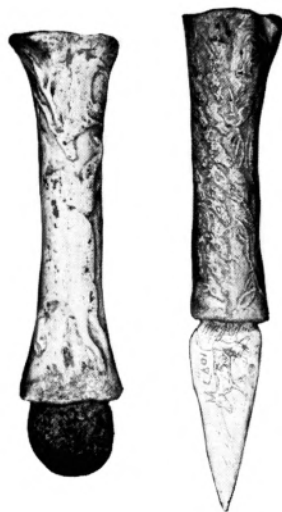
R. Dussaud



Un coin de l'ancien musée. (Ph. Roger Viollet.)



Poterie avec masque.



Poignard en os avec  
32 figurations animales,  
et hache ornée de gravures.



Idole bissexuée.

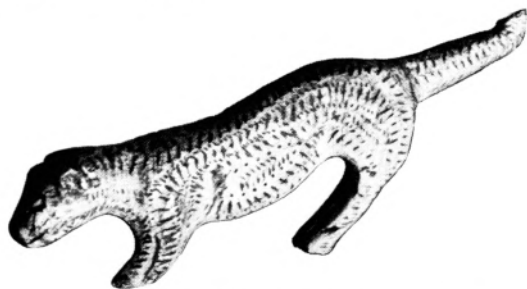


Un fragment  
de tablette.

L'écriture de Grozès :  
une des tablettes à inscriptions.



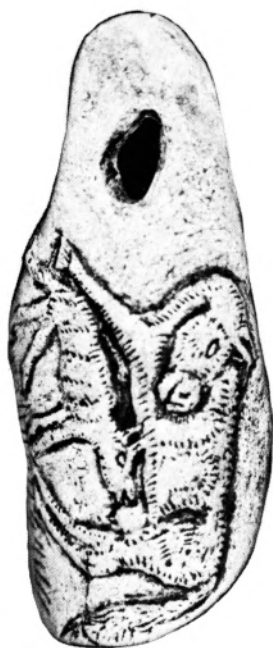
Collier de rondelles  
d'os gravés.



Panthère, figurine en ronde-bosse.  
(Ph. P. Jaffaux.)



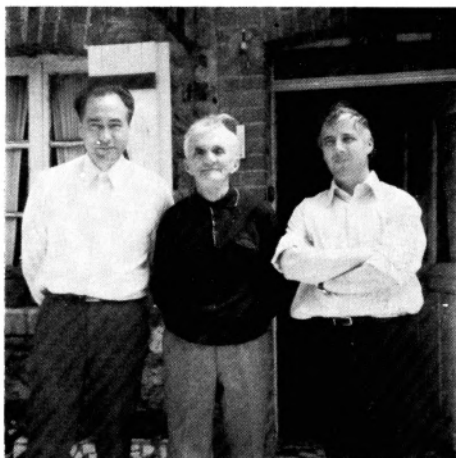
Le renne marchant, galet gravé.



Scène d'allaitement d'équidés,  
gravure sur os.



Émile Fradin et  
le docteur Morlet,  
vers 1960. (Ph. R. Charroux.)



Vagn Mejdhal,  
Émile Fradin  
et Hugh Mc Kerrell.

*Les photos non signées relèvent  
de la collection de l'auteur.  
Tous droits réservés  
par SPADEM ou ADAGP.*



Prospection magnétique haute sensibilité effectuée par une équipe du Centre d'Études Nucléaires de Grenoble — groupe GAMCIS — dans le Champ des Morts. (Ph. M. Bof.)



ce n'est pas possible. Je l'ai rattrapé à l'instant où il atteignait sa voiture. Là, il était coincé. Il fallait bien qu'il attende les deux femmes, qui arrivaient elles aussi en courant, mais qui étaient loin derrière.

Finalement, je l'attrape par sa veste. J'étais comme fou, et je lui crie :

— Mon grand-père est mort ! Mon grand-père est mort !  
Donnez-moi vos papiers !

Et lui :

— Non, je ne vous donne rien du tout !

— Vous ne partirez pas ! Donnez-moi vos papiers, ou j'arrache votre veste.

Là-dessus, les deux femmes arrivent. Il y en a même une qui pleurait, je ne sais pas pourquoi. Et lui, il devait être pressé de se tirer. Bref, il a fini par me donner son portefeuille, où il y avait tous ses papiers, y compris sa carte grise, son permis de conduire. Je les ai laissés partir, et je suis retourné à toute vitesse à la ferme, toujours persuadé que mon grand-père était mort.

Mes parents l'avaient relevé, et l'avaient rentré dans la maison. Il n'était pas mort, mais fortement commotionné, la bouche en sang. Ils avaient aussi ramassé le bout de gencive et les deux dents. C'était affreux.

Un peu rassuré quand même, je suis immédiatement ressorti pour aller téléphoner aux gendarmes du Mayet-de-Montagne, et au docteur Vigier, de Ferrières. Quand les gendarmes sont arrivés, nous avons porté plainte, et je leur ai donné les papiers du type. Il s'agissait d'un certain de Verdelon, sous-lieutenant de spahis, domicilié au château de Torciac, dans la Haute-Loire. Il s'agissait surtout d'une brute épaisse, et qui devait être d'une force peu commune pour arracher ainsi, d'un coup de poing, tout un morceau de mâchoire humaine. A moins qu'il ne se soit servi d'un coup de poing américain, ou qu'il n'ait ramassé une pierre ou quelque chose, avant de frapper grand-père. Il l'a toujours nié, et l'enquête n'a pas pu l'établir.

Puis, le docteur Vigier est arrivé et a fait des piqûres. Après



## *Glozel et ma vie*

quoï, nous avons prévenu le docteur Morlet, qui est venu aussitôt, pour examiner mon grand-père à son tour. J'ai retrouvé son certificat :

Je soussigné Docteur Morlet certifie avoir examiné aujourd'hui 3 mars 1928 M. Claude Fradin qui présente les lésions et blessures suivantes :

1. La lèvre supérieure est entièrement coupée au niveau du tiers interne du côté gauche.

2. Le maxillaire sous-jacent est également fortement blessé.

Ces blessures ne peuvent provenir que d'un violent coup assené à l'aide d'un instrument tranchant vraisemblablement dissimulé dans la main.

M. Claude Fradin a été projeté violemment à terre et la commotion persiste encore trois heures après.

En foi de quoi, je lui délivre le présent certificat.

A Glozel, le 3 mars 1928,  
Morlet.

Mon grand-père devait mettre du temps à se remettre, et resta longtemps fatigué.

Quant à nous, après la perquisition et cette agression, nous étions consternés par la violence qui s'abattait tout d'un coup sur Glozel.

Cette histoire devait connaître son dénouement quelques mois plus tard, devant le Tribunal de Moulins.

C'était encore une fois M<sup>e</sup> Campinchi qui nous défendait. Il était venu exprès de Paris. La salle était comble. Campinchi était un avocat célèbre, Glozel passionnait l'opinion, et cet incident spectaculaire, même si c'était un à-côté, avait attiré une véritable foule, assez houleuse. Cette agression brutale contre un vieillard scandalisait les gens, et j'entends encore M<sup>e</sup> Campinchi tonner :

— Nous ne sommes plus au temps des manants, monsieur de Verdelon !

L'avocat de Verdelon, M<sup>e</sup> Monicat, lui, sut faire rire l'assistance en déclarant :

— Qu'est-ce que ça peut faire, si le père Fradin a perdu deux dents ? Ces deux dents, on va les mettre dans le musée, ça fera deux objets de plus...

Mais le plus fort, c'est que Verdelon n'avait pas amené les deux femmes qui étaient avec lui le jour de l'agression, mais deux autres, qui étaient ses sœurs, apparemment. Le juge m'a demandé :

— Vous connaissez ces dames ?

— Non, ce ne sont pas les mêmes du tout, ai-je répondu.

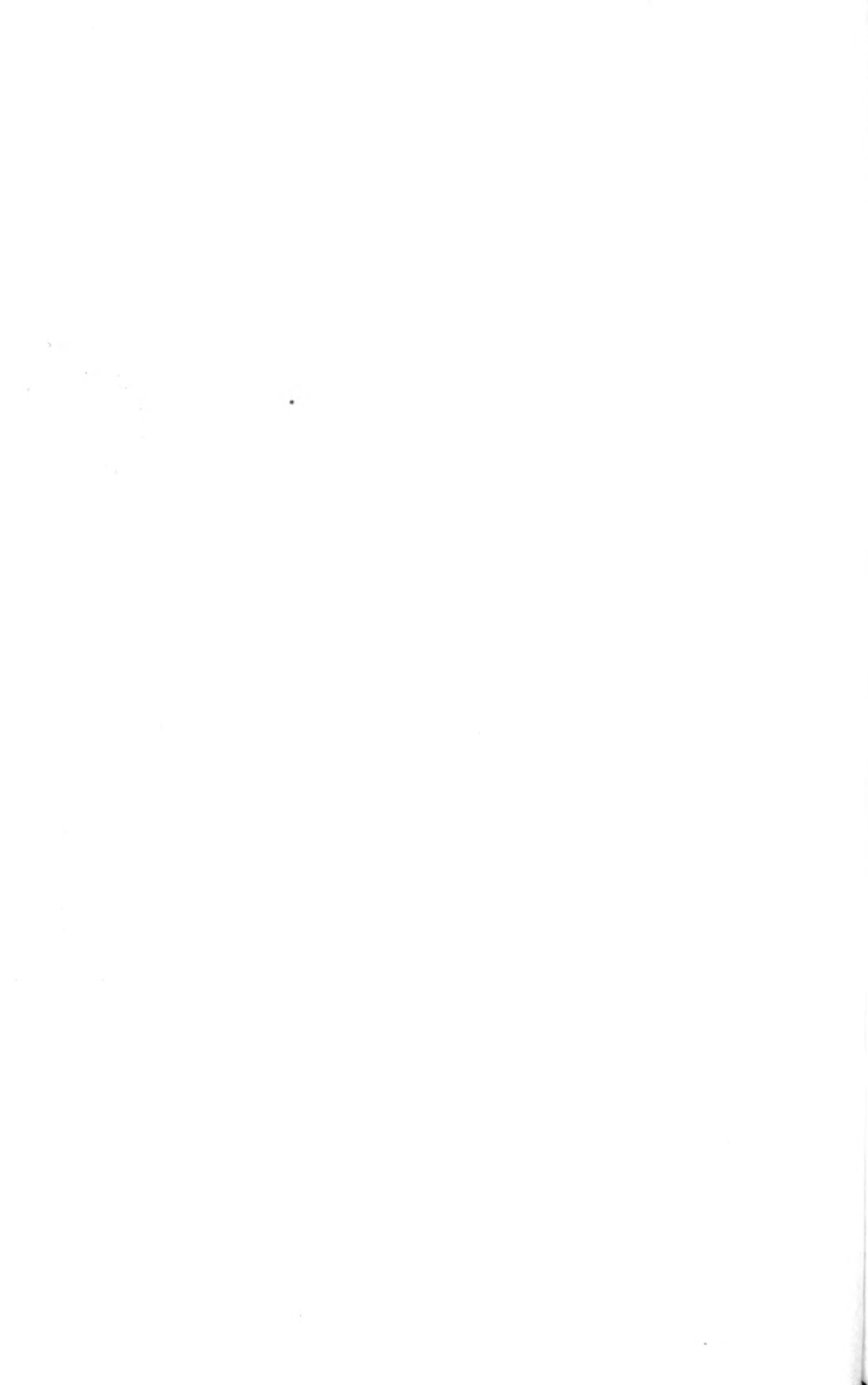
— Vous êtes sûr ?

— Mais bien sûr.

Naturellement, ce type pouvait bien faire ce qu'il voulait avec ses femmes. Ça ne me regardait pas. Ce qui me regardait, c'est qu'en l'occurrence, cela revenait à produire de faux témoins. Ça a fait mauvais effet.

Mais la cause était entendue. Verdelon a été condamné à 50 francs d'amende, 600 francs de dommages et intérêts, et aux dépens. N'empêche que mon grand-père avait demandé 10 000 francs, et qu'on était loin du compte. Mais à Moulins, fief de Viple, d'où était partie la perquisition, on était farouchement antiglozélien. Et puis, peut-être, malgré tout, qu'on était encore un peu au temps des manants, et qu'un paysan ne devait pas attaquer en justice un officier de l'armée française...

Bref, quelques années plus tard, mon grand-père est parti dans l'autre monde pas plus riche, et un bout de mâchoire en moins.



## SAVANTS ET FRADINERIES

On se rappelle qu'immédiatement après la publication du rapport de la commission internationale, en décembre 1927, tous les savants qui avaient jusque-là pris parti pour Glozel, et qui y avaient presque tous fouillé — différence notoire avec la plupart des antiglozéliens — avaient tenu à nous manifester leur sympathie et leur soutien, au docteur Morlet et à moi.

C'est ainsi qu'était née l'idée de créer un Comité d'Études, qui reprendrait les fouilles, pour que ce travail soit enfin réalisé correctement, sans esprit partisan ni à priori.

Et puisque, à la suite des manœuvres de M. Dussaud, on nous refusait l'expertise que nous réclamions, cette entreprise s'avérait plus nécessaire et plus légitime encore. A défaut de valeur judiciaire, ces fouilles prétendraient à une plus grande rigueur scientifique.

Le site ayant été déclassé — ou plutôt, non classé — les recherches pouvaient reprendre n'importe quand. On arrêta la date du 12 avril 1928.

Cela demandait quelques préparatifs. Notamment, le docteur Morlet souhaitait que les chercheurs disposent, sur le terrain, d'un certain confort, qui leur permette d'y rester et de ne pas perdre trop de temps en allées et venues. S'ils pouvaient déjeuner sur place, un temps précieux serait gagné. En outre, cela éviterait que le champ de fouilles soit abandonné et livré à qui sait quoi pendant plusieurs heures.

Pour cela, le docteur décida que nous installerions une tente dans le Champ des Morts. C'était une grande tente de quatre mètres sur quatre, très belle, verte avec des liserés rouges. Une dizaine de personnes pouvaient y tenir à l'aise. On y installa une large table pliante, pour manger et se réunir. Elle était prête trois ou quatre jours avant l'arrivée du comité.

Les membres du comité arrivèrent à Vichy le mercredi 11 avril au soir. Comme je l'ai fait pour la commission internationale, il faut que j'en donne ici la composition exacte, même si certains de ses membres sont déjà connus — en précisant leurs titres, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils valaient largement ceux de nos adversaires.

Il était constitué de douze membres, qui étaient MM. Arce-  
lin, président de l'Association régionale de Préhistoire et de  
Paléontologie humaine de Lyon ; Audollent, doyen de la  
Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, correspondant de  
l'Institut ; Bayet, professeur à l'Université de Bruxelles ;  
Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, géologue,  
membre de l'Académie des Sciences ; Foat, *Master of Arts* et  
docteur à Londres, épigraphiste et papyrologue ; Joseph Loth,  
professeur au Collège de France, membre de l'Académie des  
Inscriptions ; William Loth, son fils, ingénieur et physicien ;  
Salomon Reinach, conservateur des Musées Nationaux, mem-  
bre de l'Académie des Inscriptions ; Roman, professeur de  
géologie à la Faculté de Lyon ; Söderman, docteur ès sciences,  
assistant au service de police technique, à Lyon, et chef du  
service de l'Identité judiciaire de Stockholm ; Tricot-Royer,  
professeur à l'Université de Louvain, qui avait assisté aux  
fouilles de la commission internationale en tant que journa-  
liste scientifique ; Van Gennep, docteur ès lettres, ancien  
professeur d'ethnographie à l'Université de Neuchâtel.

Plusieurs savants invités avaient été empêchés par leurs  
obligations de se rendre à Glozel. C'étaient MM. Mendes-  
Correa, Wilke, Bjorn, le comte de La Vega, Mayet, et  
M. Locard, chef du service de l'Identité judiciaire de Lyon,

mais celui-ci avait délégué son assistant, Söderman. M. Espérandieu ne put venir que le dernier jour.

En revanche, sans faire partie du comité, et donc sans participer aux fouilles, d'autres personnalités scientifiques en suivirent le déroulement minute par minute. C'étaient MM. Mosnier, le comte de Prorok, un professeur de géographie physique de Lyon, l'abbé Martin, et deux préhistoriennes, M<sup>me</sup> André et M<sup>lle</sup> Stolte.

Cela faisait, pour le seul comité, quatre préhistoriens, deux géologues, trois philologues ou épigraphistes, un ingénieur, un ethnographe, un policier. On pouvait considérer que tous les domaines intéressés étaient couverts.

Tout ce monde arriva à Glozel le jeudi 12, vers neuf heures du matin. Il ne faisait pas plus beau que pour les premières fouilles de la commission internationale. C'était un sale jour recouvert d'un voile gris. Partout, la pluie, le froid, la boue, les champs transformés en fondrières, où toujours quelqu'un glissait et tombait dans la glaise jaune.

A cela, il fallait ajouter la lenteur de notre progression, due à la présence de M. Salomon Reinach, qui ne pouvait pratiquement plus marcher, encore moins s'avancer sur un terrain aussi abrupt et détrempé. La seule solution que nous avions trouvée était de le descendre jusqu'au champ de fouilles dans un char à bœufs traîné par deux bêtes. Mais même cela n'allait pas de soi. D'abord, sur ce terrain, les bêtes n'avançaient qu'à grand-peine, menaçant de glisser ou de trébucher à chaque instant. Le comte de Bourbon-Busset avait bien mis à la disposition de Salomon Reinach une voiture et un cheval, mais le cheval ne manifestait aucun enthousiasme pour cet exercice. Il ne voulait rien savoir, et il avait fallu se rabattre sur les vaches. Et le pauvre M. Reinach brinquebalait là-dedans tout le temps que ça durait, assis sur une botte de paille.

Mais même comme ça, on n'en avait pas fini. Arrivé au-dessus des fouilles, le char ne pouvait plus passer. Il fallait

## *Glozel et ma vie*

donc en descendre M. Reinach, et que deux personnes l'amènent aux fouilles, en le soutenant de chaque côté. C'était souvent moi qui faisais cela, avec M<sup>me</sup> Reinach. N'empêche qu'une fois arrivé, il se mettait à quatre pattes, à plat ventre, et qu'il fouillait comme les autres, il fallait voir avec quelle ardeur.

Malgré tout cela, l'heure assez matinale et le temps impossible, il y avait foule à Glozel, ce jour-là. Des gens des environs et de Vichy, comme toujours, et puis des journalistes, en pagaille, des photographes, des cinéastes amateurs, tout. Il n'y avait jamais moins de cent personnes, comme ça, à l'extérieur des barbelés, à regarder ce qui se faisait. Et, de ce même côté des barbelés, il y avait nous, les Fradin. Cette fois encore, comme pour la commission, il avait été convenu que nous ne prendrions aucune part aux fouilles, et que nous devrions nous contenter du rôle de spectateurs. Ça ne nous dérangeait pas beaucoup, d'ailleurs.

Parmi les journalistes, on remarquait particulièrement le romancier René Benjamin, sbire de Begouen, et qui passait son temps à écrire, sans prêter la moindre attention aux fouilles elles-mêmes, tellement il était occupé à brosser des portraits-charges de tous les participants.

René Benjamin était venu là dans le seul but de ridiculiser le comité, et il s'y employa du mieux qu'il put, épinglant l'un après l'autre tous ses membres. Mais il ne réussissait qu'à être sec et désagréable, et l'antisémitisme des propos concernant Salomon Reinach était particulièrement déplaisant.

Il fallait bien que les fouilles commencent, même sous la pluie. Et c'était assez drôle de voir ces messieurs, tous en costume, tous en chapeau melon, sauf... l'Anglais, le docteur Foat, qui, lui se signalait par ses sabots de bois. Ils décidèrent de fouiller trois endroits encore inexplorés, choisis par eux au dernier moment. Il s'agissait d'un espace assez étendu, au milieu du champ ; d'un emplacement entre les fils barbelés et la rivière, au nord, et d'un autre à l'ouest, également en

dehors de la clôture, sous un bouquet d'arbres. Ces deux dernières fouilles, au reste, étaient plutôt des sondages destinés à déterminer l'étendue du gisement et la continuation des couches du terrain.

De même, le but principal des fouilles était moins la découverte d'objets nouveaux que l'étude du terrain et de la nature du gisement.

Enfin, il avait été décidé qu'un procès-verbal serait rédigé et signé en commun chaque soir. C'est pourquoi il est assez facile de reconstituer le déroulement de ces journées. Bien entendu, le docteur Morlet ne prenait aucune part à cette rédaction, pas plus qu'aux fouilles proprement dites. Il se contentait d'être sur le terrain, avec les savants.

Pour se réchauffer, ce premier matin, les ouvriers engagés pour les gros travaux, travaillent vite. Pioches et marteaux bouleversent le sol. A mesure que l'argile est rejetée, on en examine les déblais. Mais rien, rien, rien. La pluie tombe, la tranchée se creuse ; elle a maintenant trois mètres de long et un mètre de large.

Quelqu'un — je ne me souviens plus qui — suggère alors qu'on arrête là :

— Ne creusez pas plus profond ; vous savez qu'on ne trouvera rien au-delà. Vous arrivez à la couche argileuse dure, au-dessous de la couche archéologique, et vous ne trouverez probablement rien.

— Creusons tout de même, dit quelqu'un d'autre.

Et la fouille reprend, et il pleut toujours. Le professeur Loth, qui a plus de quatre-vingts ans, ne quitte pas la tranchée une minute, et M. Reinach reste là aussi, stoïque, dans un grand ciré noir. Ceux qui ne fouillent pas commencent à trouver le temps long. On fume, on bavarde. Midi approche, et l'on songe à décrocher, lorsque enfin, à 11 h 45, on entend le choc d'une pioche sur un corps dur, et l'ouvrier qui creuse s'écrier :

— Je trouve quelque chose !

Aussitôt, tout le monde se précipite, même ceux qui avaient trouvé refuge sous la tente.



— Que personne n'y touche ! dit le docteur Morlet.

Puis, il invite M. Audollent à dégager l'objet à l'aide d'une petite truelle, non sans que des photographies aient été prises auparavant, destinées à le montrer en place. M. Audollent enlève le plus gros de la terre. On se presse, on se bouscule autour de lui. L'objet passe de main en main. M. Reinach l'essuie avec son mouchoir, le docteur Morlet avec ses gants. L'argile tombée, on voit apparaître un galet noir. Mais il est encore impossible de savoir s'il est ou non gravé. Heureusement, une dame arrive, un verre à la main. On le remplit d'eau et on y plonge le caillou, pour le nettoyer. Il est gravé ! Et non seulement il est gravé, mais c'est l'un des plus étonnants qu'on ait trouvés jusque-là. Il représente un splendide renne galopant, qui en recouvre d'autres, d'ailleurs plus malhabiles. Il porte en outre trois signes glozéliens. Une merveille !

— C'est la plus belle découverte que nous ayons faite ! s'exclame le docteur Morlet, faisant allusion aussi bien aux conditions de sa découverte qu'à l'objet lui-même.

Voilà qui paye de bien des heures sous la pluie, dans le froid. Mais maintenant tout le monde a faim, et l'on décide d'arrêter là les fouilles pour aujourd'hui.

Après déjeuner, les membres du Comité d'Études se réunissent pour rédiger leur premier procès-verbal :

« Le galet roulé, de 0,17 m × 0,10 m environ, est un schiste noir métamorphique qui porte au revers trois légères encoches déterminées par l'outil qui l'a frappé ; les gravures sur l'autre face, notamment un renne courant et de nombreux caractères, sont absolument intactes. »

Cette première journée est peut-être d'autant plus concluante qu'elle fut moins spectaculaire : une seule trouvaille, au bout du compte, mais « irréfutable », comme disent les archéologues.

Le lendemain, les fouilles reprennent vers dix heures. Le temps est nettement meilleur, et l'on descend au Champ des Morts chargés de provisions. Cette fois, on pourra déjeuner sur place, sous la tente.

Pour commencer, il faut vider, avec des seaux, toutes les eaux qui, la veille, avaient envahi la tranchée. Puis, M. Söderman vérifie l'intégrité de la couche de plâtre répandue la veille et des « témoins ». Cette fois, le comité décide de procéder à l'étude du gisement par tranches verticales, de manière que l'on puisse « voir toujours clairement la superposition des trois couches et vérifier ainsi leur intégrité ».

Et ça recommence. Comme la veille, une attente assez longue, un travail monotone, puis, vers onze heures et demie, un ouvrier qui abat des tranches de terre avec sa pelle, met au jour un objet, en pleine couche archéologique.

Comme hier encore, tout le monde s'approche à la fois. Les supputations vont bon train. L'objet est tombé dans le fond de la tranchée. On le ramasse. Il semble que ce soit un os, ou quelque chose comme ça. M. Foat, qui a sauté dans la tranchée, l'examine. Mais, naturellement, il est entouré de terre glaise, la plus tenace qui soit. Et l'on a si bien vidé la tranchée qu'on n'a plus d'eau sous la main pour le laver. Bien sûr, il suffirait d'aller jusqu'au Vareilles, mais M. Foat ne laisse ce soin à personne et, posant sa pipe (fait rarissime), il ouvre la bouche, et y introduit l'objet terreux. Et il le lèche tant et si bien qu'en peu de temps, l'objet ressort lisse et éclatant.

C'est bien un os, une pendeloque, portant des caractères et des bandes parallèles nettement gravés. Il est cassé. On cherche l'autre partie, et on la trouve aussitôt, bien en place, dans une petite niche qui en épouse étroitement la forme. L'objet est maintenant entier, et c'est un os parfaitement fossilisé.

On va déjeuner.

L'après-midi, vers trois heures, on trouve, dans la grande tranchée, un important fragment de tablette à inscriptions, de sept centimètres sur dix environ, et qui porte les traces d'une

cassure très ancienne. Elle était à quarante centimètres du sol, en pleine couche archéologique. Là aussi, les conditions de la découverte sont impeccables.

On continue à fouiller jusqu'au soir, sans plus rien trouver que quelques débris mal définis et quelques morceaux d'ocre.

Quand les travaux cessent, le soir, ce n'est plus une tranchée qu'on a, mais deux, trois. La fouille s'est agrandie jusqu'à mesurer environ 12 mètres de longueur sur 10 de large, et sa profondeur varie de 1,30 m à 1,50 m. Un vrai chantier.

Le troisième jour, c'est-à-dire le 14 avril, va être marqué par un nouvel incident, qui débouchera sur un nouveau procès. On peut dire que Glozel aura fait travailler la justice.

A neuf heures et demie, ce matin-là, les travaux n'ont pas encore véritablement commencé, mais il y a déjà une douzaine de personnes sur le terrain : une partie du comité, des ouvriers, quelques journalistes, dont Guy Mounereau, de *L'Écho de Paris*, qui fera de la chose un récit détaillé. Et le docteur Morlet.

Chacun vaque à ses occupations, lorsque, tout à coup, le docteur Morlet, qui a toujours l'œil à tout, court vers le portillon qui ferme le champ de fouilles, en s'écriant :

— Vous êtes un faussaire ! Je vous connais ! Je vous défends d'entrer ici.

Tout le monde se retourne pour voir de quoi il s'agit. Le docteur s'adresse à un type mal rasé, qui a l'air assez penaud, et qui bredouille :

— C'est comme ça que vous permettez l'étude du gisement ?

— Il ne s'agit pas pour vous d'étudier le gisement, réplique Morlet. J'ai le droit de vous dire que vous êtes un faussaire. Déguepissez, ou je vous botte le train.

— Je ne suis pas un faussaire, continue à balbutier l'autre.

— Allez-vous-en !

Ça aurait pu durer longtemps, si William Loth n'était

intervenu. Il se redresse de la tranchée où il se trouvait, et dit posément à l'individu :

— Monsieur, peu importe le fond des choses. Vous avez un faux air de faussaire. Allez-vous-en, c'est plus sage.

C'était plus sage, en effet. Et le type a fait demi-tour.

Quand il se fut éloigné, Guy Mounereau demanda au docteur :

— Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ?

— Un faussaire qui s'appelle V..., répondit le docteur. C'est l'agent provocateur de la Société Préhistorique.

— Vous en avez la preuve ?

— Oui. Il a fait une conférence à Clermont-Ferrand sur des pièces soi-disant de Glozel, qu'il avait fabriquées lui-même, expliqua Morlet.

Et c'était vrai. Plusieurs mois auparavant, V... était venu à Glozel, et nous avait demandé la permission de prendre un peu de terre du Champ des Morts. C'était un peu avant que nous ne vivions dans cette méfiance de tout qui devait venir par la suite. Et avec cette terre, il avait fabriqué de prétendus objets glozéliens. Puis il avait fait cette conférence, destinée à montrer à quel point il était facile de fabriquer tout ça. Ça n'avait d'ailleurs pas convaincu grand monde.

— Vous avez bien mauvais caractère, dit quelqu'un au docteur Morlet.

— C'est possible, répondit-il.

L'incident n'était pas clos.

En remontant du Champ des Morts, V... s'était en effet arrêté à la ferme, et il avait remis à mes parents un paquet destiné au docteur Morlet, un petit colis très bien fait. Le docteur l'ouvrit à midi, lorsqu'il remonta des fouilles. Il contenait sept ou huit galets fraîchement gravés, accompagnés de ce mot : « *Au docteur Morlet. Avec les hommages de l'auteur.* »

Cette fois, il s'agissait bien de provocation pure et simple. Mais ce n'était pas fini.

Les journalistes qui assistaient aux fouilles allèrent déjeuner à l'hôtel Central, à Ferrières. Là, dans la salle à manger, ils

furent accostés par V..., qui s'adressa à eux, alors qu'ils ne lui demandaient rien, en disant :

— Voici le faussaire, messieurs.

— Enchanté, monsieur, enchanté, fit Mounereau. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez fait remettre au docteur Morlet, ce matin, les faux galets gravés ?

— Oui, monsieur. Et je vais vous montrer comment je fais.

Et il tire de sa poche des burins et divers instruments tranchants. D'une autre poche, il sort plusieurs galets, ramassés dans le Vareilles, et dont l'un représente un renne.

— Très mauvais, monsieur, votre renne, fait remarquer Mounereau.

— C'est parce que je ne suis pas dessinateur, répond V... sans se démonter.

Sans commentaires.

Ou plutôt, si. Celui que fit, précisément, Guy Mounereau dans son article de *L'Écho de Paris*, quand il écrivit que cet incident était « plein d'enseignements pour le passé, le présent et surtout l'avenir du gisement. Il montre quelles précautions draconiennes il faudrait prendre pour sauvegarder le droit qu'ont les savants de fouiller dans un avenir prochain, avec l'assurance qu'ils ne seront pas les victimes de grossières supercheries ».

Mais le plus drôle — ou le plus triste — de cette histoire, c'est que V... fit un procès en diffamation au docteur Morlet pour l'avoir traité de faussaire en public et qu'il gagna ce procès, personne, après tout, ne l'ayant surpris en flagrant délit de fabrication ou d'introduction d'objets dans le champ de fouilles. Et cela malgré tous les témoins de ce jour-là.

Ce n'est certes pas moi qu'on aurait vu gagner aussi facilement un procès en diffamation !

Mais revenons aux travaux du Comité d'Études, puisque, malgré cette histoire, ils se déroulèrent normalement.

Tout d'abord, en examinant les déblais de la veille, un

ouvrier ramassa un objet en os, travaillé en ronde-bosse, portant un capridé en relief et plusieurs signes glozéliens.

Puis les savants adoptèrent une nouvelle méthode de fouilles. Au lieu d'abattre le sol par tranchées verticales après avoir enlevé la couche végétale à la bêche, il décidèrent de la laisser subsister en surplomb de l'argile sous-jacente, et d'explorer celle-ci par gradins, de bas en haut. Toute découverte faite dans cette couche serait étudiée, avant d'être dégagée, du point de vue de ses relations avec la couche végétale. Dans ces conditions, tout couloir d'introduction — latéral, oblique, horizontal ou vertical — serait immédiatement repéré. Bien entendu, on n'en trouva aucun.

La deuxième trouvaille de la journée fut un galet de schiste, également couvert de signes, mais d'un seul côté. Il reposait sur un disque de terre cuite d'une trentaine de centimètres de diamètre.

Un peu plus tard, on trouva encore un troisième galet, qui ne portait qu'un seul signe, et une petite lampe à bec et à bords droits, en terre cuite, miraculeusement intacte.

Ce fut tout — et c'était la dernière journée.

Dans la matinée, les membres du comité avaient procédé à une vérification supplémentaire, consistant à retirer une grosse motte de terre, puis une couche d'argile sous-jacente pour introduire au-dessous, dans la couche archéologique, une pierre. Après quoi, ils remirent la motte de terre en place, en la comprimant bien. C'est exactement cela — et cela seulement — que j'aurais pu faire si j'avais voulu introduire des objets. Or, la fouille entreprise pour retrouver la pierre se faisait dans un sol portant des traces très nettes du travail d'enfouissement, un sol resté friable malgré la compression de la pierre. C'était une preuve de plus — et non des moindres — de mon innocence.

Il ne restait plus aux membres du Comité d'Études qu'à faire connaître leur verdict.

Contrairement à ceux de la commission internationale, ces savants n'avaient de comptes à rendre qu'à eux-mêmes. Ils

n'avaient pas non plus besoin de retourner à Paris chercher des ordres, ou de s'abriter derrière des rapports truqués.

C'est pourquoi ils purent conclure tout de suite. Au soir de cette journée du 14 avril, ils publièrent le communiqué suivant :

Les membres soussignés du Comité d'Études, après avoir assisté pendant trois jours aux fouilles de Glozel et vu sortir dans des conditions de pureté incontestables des objets analogues à ceux des deux collections connues (Fradin et Morlet) se déclarent formellement convaincus.

Ils déclarent que les trouvailles faites dans le Champ dit des Duranthon appartiennent au début de l'art néolithique, sans mélange d'objets postérieurs.

*Signé :* Reinach, Depéret, J. Loth, Van Gennep, Roman, William Loth, Audollent, Tricot-Royer, Södermann, Foat.

MM. Arcellin et Bayet, qui avaient dû repartir, appelés par leurs obligations, ne purent signer ce communiqué final, mais ils firent savoir qu'ils en approuvaient tous les termes.

Puis, après une dernière visite au musée, tous ces messieurs me serrèrent la main, et m'assurèrent que l'heure de la vérité était proche.

C'était évidemment un rude coup pour les antiglozéliens, et la presse de l'époque ne manqua pas de le signaler. D'autant que, comme l'écrivit dans *Le Quotidien*, Jean Labadié, qui avait assisté à la commission internationale : « Les conditions de la fouille ont été beaucoup plus sévères que lors des travaux de la commission internationale. »

Qui plus est, les travaux du Comité d'Études furent, eux, suivis d'analyses et d'expertises serrées. Je n'entrerai pas dans leurs détails. Tous les rapports des experts ont été publiés par le docteur Morlet dans son *Petit Historique*, et par le chanoine Cote dans *Glozel trente ans après*.

Il y a toutefois une de ces expertises qui nous a bien amusés ; c'est celle que fit Harry Söderman sur les empreintes digitales qui auraient dû se trouver sur les objets, et principalement sur les briques à empreintes de main.

Söderman releva donc les empreintes digitales et palmaires du docteur Morlet, de mon grand-père, de mon père et les miennes, puis procéda à ses analyses, qu'il publia à Lyon, le 3 mai 1928. Négatives, naturellement.

D'autres analyses furent effectuées sur les os par le professeur Couturier, de Lyon. Dans le même temps, arrivaient des résultats d'expertises des objets que le docteur Morlet avait envoyés ici et là, les uns à Porto, les autres à Oslo. Tous, sans exception, et dans leurs différents domaines, concluaient à l'authenticité des objets.

Bien sûr, rien de tout cela n'arrêtait la machine judiciaire, et les antiglozéliens ne désarmaient pas pour autant. Mais il est bien certain qu'après cela, le docteur Morlet et moi-même pouvions envisager ce qui allait venir avec beaucoup plus de sérénité. Dieu sait, pourtant, que nous n'étions pas au bout de nos peines !

« Il faut absolument profiter de la situation pour gagner le plus d'argent possible. »

Tel était le conseil que me donnait, par lettre, un coutelier de Thiers, qui voulait absolument que je vende ses petits canifs aux visiteurs du musée.

Et il était loin d'être le seul à me souffler ce genre de choses à l'oreille. Dès le début de 1928, Glozel allait devenir un des hauts lieux du tourisme dans la région de Vichy — avec tout ce que cela comporte de petits commerces, de mystifications et d'escroqueries en tout genre.

Pendant quatre ans, j'avais eu aux basques toute une meute de savants, des bons et des méchants. Voici qu'arrivaient les marchands de bonbons.



Il faut dire qu'il y avait de quoi les attirer. Dès les premiers beaux jours, et chaque dimanche en toute saison, Glozel ne désemplissait pas. On pouvait même lire, dans un article du *Journal* : « Glozel enrichit des cafés, des garages, des panneaux de publicité, des services d'autocars. Les agences de voyages le marquent dans leurs itinéraires... Dans deux mois, il y aura un dancing, dans un an une aérogare. » Malgré l'outrance, il y avait du vrai. Et on a vu jusqu'à quels égarements ce succès avait pu conduire un homme comme Peyrony.

Aussi bien, les alentours de Glozel commençaient à changer d'allure. Et pas seulement les environs. La ferme, même. En 1929, il nous fallut changer le musée de place. D'abord, tel qu'il était, dans l'ancienne chambre de mon grand-père, il était devenu trop petit. C'étaient près de deux mille objets qu'il devait maintenant contenir, et même entassés comme ils l'étaient — et le sont toujours, d'ailleurs —, cette pièce n'y suffisait plus. Et puis, c'était à l'intérieur de la maison, et avec l'affluence qu'il y avait maintenant, notre vie de tous les jours en était beaucoup perturbée. Nous avons donc fait construire une pièce attenante à la maison, ce qui avait l'inconvénient de boucher le passage existant jusqu'alors entre la maison et la grange. Mais il fallait bien le mettre quelque part, ce musée !

Le déménagement s'est fait de nuit, forcément. Le jour, il y avait trop de monde ; on ne pouvait pas fermer. On a donc tout transporté, les vitrines, les objets. Ça nous a bien pris toute la nuit ; il fallait faire très attention, pour ne rien casser. J'ai fait ça avec des copains, des garçons de mon âge. Ce fut une drôle de nuit. Et c'est toujours là qu'est le musée... depuis cinquante ans. En attendant mieux, peut-être un agrandissement.

Mais j'en reviens à 1928, qui est l'année où se sont installés les cafés. Car nous avons même eu des cafés à Glozel, pendant quelques années.

Là où il y a du monde, c'est connu, il y a des cafés. Et, pour

donner une idée, je dirais qu'un jour de 1928, on a compté exactement cent douze voitures, garées en même temps, les unes derrière les autres, sur le bord de la route. Et des voitures, il n'y en avait pas des tas, à l'époque...

Le premier café s'est ouvert sur la route, en face du chemin qui conduit à la ferme. *A l'Homme des Cavernes*, ça s'appelait. C'était un marchand de biens de Vichy qui avait installé ça sur un terrain loué à des gens de Cheval-Rigon. Il avait mis un gérant, et c'était un malin, celui-là. Il avait deux ou trois vieilles voitures, et les jours où les clients étaient rares — ce qui arrivait, tout de même — il mettait ses voitures le long de la route, devant le café, pour faire croire que ça marchait sans arrêt.

L'autre café était beaucoup plus près de chez nous, presque attenant à la ferme, et bien situé lui aussi, à l'entrée du petit chemin qui descendait au Champ des Morts. Celui-là, on peut même dire qu'il était sur les terres de Glozel, puisque la femme qui le tenait louait un terrain appartenant à ma tante. Quelques années auparavant, en effet, la propriété avait été partagée en deux. Mon grand-père avait deux filles, et il avait donné à chacune sa part. Et c'était donc sur un morceau appartenant à ma tante que cette femme avait construit son établissement : *A la Restauration des fouilles*.

Comme celui de la route, c'était un chalet en bois, mais très solide, très bien fait. Il y avait même un comptoir magnifique, que j'ai racheté, quelques années plus tard, lorsque la tenancière retourna à Paris. Car ces deux cafés n'existent plus. Ils ont fermé en 35 ou 36, quand les choses se sont calmées, et il n'en reste plus la moindre trace aujourd'hui — sauf pour mes lapins.

Mais voilà, ça ne faisait pas tellement notre affaire, ces cafés. Les gens ne regardaient pas qui ou quoi, ni rien. Et ils disaient : « Oui, les Fradin ont monté des cafés, et c'est un véritable commerce, et tout. » Alors qu'on n'y était vraiment pour rien. Nous ne pouvions pas empêcher ma tante de louer son terrain. Et celui de la route, encore moins. Mais les gens ne pensaient pas à ça.

Et encore, il n'y aurait eu que les cafés, ce n'aurait pas été trop grave. Après tout, même les antiglozéliens et les rouspéteurs étaient bien contents de pouvoir boire une bière en remontant du Champ des Morts. Mais il y avait le reste, toute la petite industrie touristique tournant autour de Glozel. Et j'avais beau me battre contre, je ne pouvais pas tout faire, être partout à la fois.

A Vichy, on n'avait pas tardé à inscrire Glozel dans tous les circuits touristiques. Les journaux donnaient des itinéraires détaillés, et un certain Max Mabyre, géographe de son état, avait fait paraître un guide, *Tout Glozel en poche*, qu'on trouvait partout, même à Moulins et à Clermont-Ferrand. Et ce Max Mabyre était venu me voir plusieurs fois pour m'expliquer combien il était glozélien, et combien aussi il aimerait que je lui donne d'argent pour ce guide qu'il allait faire et qui, après tout, me disait-il, me ferait de la réclame. Et je lui répondais à chaque fois : « Faites donc votre guide, comme vous voudrez. Si vous voulez parler de Glozel, tant mieux. Si vous ne voulez pas en parler, tant pis. Mais moi, je ne vous donne rien. » Et il l'a fait, son guide, et il ne l'a pas regretté. Des « glozéliens » de ce genre-là, ça ne manquait pas, à cette époque.

Partout, à Vichy, il n'y en avait plus que pour Glozel. Un jour que je me trouvais aux Nouvelles Galeries, je tombe sur tout un tas de cartes postales représentant des scènes de la commission internationale : Miss Garrod dans une tombe, l'abbé Favret nettoyant un objet, etc. Alors là, j'ai été vraiment furieux. Comme si ces gens ne nous avaient pas fait assez de tort ! Il fallait encore que leurs frimousses se vendent dans les grands magasins. Je n'ai fait ni une ni deux, je suis allé voir le directeur des Galeries, et je lui ai dit : « Allez, enlevez-moi ça. Je ne veux pas que vous vendiez ça ici. » Et il m'a tout donné ; il n'a pas fait d'histoires.

On voyait dans les rues de grands panneaux muraux, qui parlaient de Glozel. A chaque fois, j'en étais le premier surpris. Et quand on s'approchait un peu, on s'apercevait que ça servait toujours de support à une publicité quelconque —

un restaurant, par exemple, qui s'était installé quelque part sur la route entre Vichy et Ferrières — ou autre chose.

Et ce restaurant, bien sûr, les cars qui venaient à Glozel s'y arrêtaient. Parce qu'il y avait même un service de cars, plusieurs fois par jour. Ils partaient de la gare de Vichy, je crois, et nous amenaient plein de monde. Là encore, il y a eu des histoires aussi, avec ces cars ! L'entrée du musée était comprise dans le prix du trajet. Il devait donc nous revenir quelque chose là-dessus. Et un beau jour, un des chauffeurs a disparu avec l'argent de tout un mois. On ne l'a jamais revu.

Mais ce qui me donnait le plus de soucis, c'étaient toutes les petites bricoles qu'on fabriquait à propos de Glozel. Et il y avait de tout, absolument : des bonbons, des objets, des bijoux...

Un confiseur de Vichy s'était par exemple lancé dans la fabrication de tablettes en chocolat. Mais de tablettes de Glozel, bien sûr, de tablettes à inscriptions, avec tous leurs signes en creux dans le chocolat. Il vendait ça dans une jolie petite boîte en bois brut, et sur le couvercle de la boîte, il y avait encore une tablette dessinée. Et ce confiseur, avec un de ses commis, montait tous les dimanches à Glozel, installait un petit stand près de la ferme (mais naturellement à un endroit qui ne nous appartenait pas) et vendait ses tablettes, qui portaient d'ailleurs comme des petits pains.

Un autre avait carrément appelé ses bonbons les « Fradineries ». Les Fradineries ! Mais là, je me suis vraiment mis en colère. Il ne fallait pas exagérer. Un pâtissier du Mayet-de-Montagne avait mis en vente un biscuit, le « Glozélien », qui reproduisait plusieurs signes alphabétiformes. Et j'en oublie certainement.

Et puis, il y avait les objets, des petits canifs dont le manche portait une tête de renne ou de cheval. Et les bijoux... J'ai retrouvé cette réclame pour l'un d'eux, imprimée sur une petite feuille bleue :

*(L'amour est la raison de toute chose.)*

**OFFREZ !**

La ravissante Bague Porte-bonheur  
« PAR AMOUR »

Vous ne sauriez trouver un talisman d'amour plus joli que celui qui a été découvert gravé sur une des pierres de Glozel et qui est constitué par les signes néolithiques :

OXT dont la traduction est  
« PAR AMOUR »

**PORTEZ LA BAGUE DE GLOZEL !**

Aujourd'hui, comme dans les temps préhistoriques où la parole en était à ses premières modulations, c'est l'expression discrète, et toujours présente sous les yeux, d'un serment d'amour.

Une jolie main ne saurait être privée des charmes d'un tel bijou.

Cette bague, non fermée, a la forme d'un diadème. Elle est en or contrôlé et enrichie de pierres précieuses de chaque côté des signes OXT.

Son écrin, en satin rose, porte sur le dessus une inscription glozélienne et à l'intérieur les mots « PAR AMOUR ».

Édition Vente : « Les Bijoux Glozéliens »

A. ROUSSELET

132, Rue de Rivoli - PARIS, 1<sup>er</sup>.

Naturellement, toute la responsabilité d'une telle traduction incombait au commerçant en question, même si elle portait bien un peu la trace des interprétations de Camille Jullian. Chacun sait que l'alphabet glozélien n'a pas encore été traduit.

Bref, tout cela nous agaçait et nous faisait du tort. Et le docteur Morlet se fâchait, avec ça. Il me disait toujours :

— Faites donc enlever, Émile ! Vous n'êtes pas assez strict. Vous devriez faire enlever ça au plus vite.

Oui, mais faire enlever, ce n'était pas si simple ! Il aurait fallu surveiller partout, et dans les deux cafés aussi, où l'on vendait tout ça dans des vitrines. Quand j'ai demandé à la propriétaire de celui qui était le plus proche de chez nous de ne plus en vendre, elle l'a fait, très gentiment, mais les autres, sur la route, ont continué.

A chaque fois, il fallait faire un constat d'huissier. Ça coûtait cher à force, et ça faisait des soucis supplémentaires, même si ça ne posait pas de gros problèmes juridiques, puisque aussi bien personne ne nous avait demandé notre autorisation pour se servir de notre nom. Mais, bien sûr, on ne se faisait pas que des amis à empêcher les gens, comme ça, de faire leur petit commerce. Mais il fallait absolument : on nous accusait déjà de trop de choses ; il ne fallait pas qu'on puisse nous soupçonner d'exploiter Glozel pour faire de l'argent.

Mais à chaque fois qu'on réussissait à faire arrêter une chose, il en sortait une nouvelle. Et je recevais un courrier complètement fou ; de partout, on me faisait les propositions les plus farfelues.

Un tel me proposait de fabriquer des « surmoulages durcis et patinés exactement comme l'original » (?). C'était quelqu'un qui disait travailler pour « beaucoup de musées étrangers ». Un commerçant de Clermont-Ferrand me proposait carrément de lui céder quelques-unes de mes « pièces » (les originaux) « qui ne manquent pas d'intérêt » ! Des maroquinières de Paris s'offraient à fabriquer des porte-cartes souvenirs. Un potier de Saint-Laurent-lès-Mâcon voulait fabriquer des écuelles portant l'inscription « GLOZEL », qui nous « laisseraient plus de bénéfices que la vente des cartes postales » (car nous vendions tout de même des cartes postales au musée). Et il s'accrochait, celui-là, écrivant : « Dans le cas où notre proposition ne vous intéresserait pas, veuillez en parler à quelqu'un de vos voisins qui pourrait se charger de la vente de cet article. » Une coutellerie de Thiers : « Si ces articles étaient présentés par vous aux visiteurs qui affluent au musée, vous pouvez être certain d'en vendre des quantités par jour. » (Avec des cadeaux : « J'ai

mis dans ce paquet deux paires de jolis ciseaux à broder de luxe que vous voudrez bien remettre à vos deux sœurs. ») Il y eut même un « sténographe des débats du Sénat et de la Commission des Finances » qui se proposait de recueillir pour mon compte les « dépositions et plaidoeries dans le procès que vous avez intenté devant le Tribunal de Paris ». Et il ajoutait : « Vu l'intérêt scientifique de cette affaire, je pourrais vous consentir des conditions assez réduites... » Et je pourrais remplir des pages et des pages comme ça. Ça n'arrêtait pas.

Mais il y avait aussi des choses assez drôles. Un certain Beaudoin, « candidat député indépendant de Dijon », m'adressait son programme électoral qui « protestait avec indignation contre l'injuste perquisition » dont j'avais été la « sympathique victime », et qui se promettait de « demander une juste sanction à ces fantaisies judiciaires qui font de la France le pays le plus barbare ». Je ne sais pas si ça l'a aidé à se faire élire, cet homme...

C'était une époque étrange pour moi. Tout allait très vite. Je découvrais une espèce de gloire, de célébrité au moins : les autographes à signer, les demandes en mariage, les lettres, les invitations, la première voiture, le premier smoking (le seul d'ailleurs) galons bleus et revers de soie, fait sur mesure chez Conchon-Quinette, à Vichy, dans lequel un photographe du Mayet-de-Montagne avait fait de moi un portrait en pied, grandeur nature. On m'invitait à déjeuner chez des célébrités, à faire des causeries, des choses comme ça, jusqu'à Paris. J'y allais. Et toutes ces choses nouvelles et inconnues pour moi me tournaient bien un peu la tête.

Mais si j'en parle, c'est plutôt pour expliquer que si nous étions, dans l'ensemble, soutenus par les gens de Ferrières et du Mayet, toute cette agitation nous valait aussi quelques jalousies et querelles. La plupart ne tiraient pas à conséquences, ça fait partie de la vie de la campagne. Mais le conflit avec

nos voisins immédiats, les B., devait nous entraîner plus loin et, encore une fois, devant les tribunaux.

J'ai déjà dit que le hameau de Glozel était situé à environ deux cents mètres de la route et qu'on y accédait par un chemin de terre où les voitures passaient de justesse, et qui serpentait entre une double haie d'arbres, de noisetiers et de buissons. On passait devant deux maisons séparées par un tas de fumier, avant d'aboutir sur le terre-plein où se trouvait notre demeure.

Le hameau comptait alors quatre feux et vingt-cinq habitants, et comprenait principalement deux fermes, la nôtre et celle des B. Le chemin, lui, était communal. Communal, ça veut dire qu'il appartenait à tout le monde. Pas plus à nous qu'à eux, à eux qu'à nous.

Mais ça n'était pas leur avis, il faut croire. Jamais auparavant nous n'avions eu d'ennuis avec les B. ; nous avions toujours vécu en bon voisinage. Mais en 1928, tout à coup, ils se fâchèrent. Et c'est vrai, bien sûr, qu'il passait pas mal de monde, et de voitures, sur le chemin, devant leur porte. C'est alors qu'ils ont commencé à dire que le chemin leur appartenait (ce qui n'était pas bien malin ; il suffisait d'aller voir sur le cadastre) et que toutes ces allées et venues les gênaient, surtout pour sortir leurs bêtes. Et ils ont entrepris de barrer le chemin.

En vérité, ce qu'ils voulaient, c'était de l'argent. Et on l'a bien vu le jour où ils nous ont envoyé un huissier — le frère, soit dit en passant, du confiseur de Vichy qui fabriquait les tablettes de chocolat.

Un jour, donc, je vois cet homme arriver à la porte du musée. Je vais vers lui, et il me dit :

— Je ne viens pas pour visiter, ce sont vos voisins qui m'envoient. Il faut absolument que vous leur donniez quelque chose sur les entrées du musée.



## *Glozel et ma vie*

J'ai trouvé ça un peu fort, et je lui ai répondu :

— Monsieur, je ne leur dois rien. Mais je vois maintenant pourquoi ils se sont mis dans la tête de barrer le chemin, qui est un chemin public.

— Vous n'avez qu'à leur donner quelque chose, a-t-il insisté.

J'ai fini par me fâcher :

— Écoutez, ne discutez pas. Voyez, la porte est ouverte. Et je l'y ai mis, à la porte.

C'était vrai que le père B. m'avait souvent dit : « Je ne veux pas que des étrangers passent, ou alors donne-moi quelque chose. » Mais de là à envoyer un huissier...

Bref, on venait de se mettre une nouvelle guerre sur les bras. D'autant que les B. ont monté la tête à ceux d'une autre maison du hameau, des Fradin comme nous, des cousins éloignés, et qui se sont mis avec eux. On était presque encerclés, on peut dire.

A partir de ce jour, ils n'ont plus cessé de nous faire des ennuis, trouvant chaque fois de nouvelles astuces pour empêcher ou pour gêner l'accès à la ferme.

D'abord, ils ont commencé par enlever les plaques qui, sur la route, indiquaient la direction du musée. Ils m'ont même barboté une très belle plaque métallique que m'avait offerte le Garage Palace de Vichy, la plus belle que j'aie jamais eue. Elle est restée deux jours, et puis elle a disparu. Et comme ça pour toutes les plaques, tous les panneaux que je pouvais fabriquer.

A un moment, c'était même complètement fou. Parce que, enfin, il fallait bien qu'il y ait des panneaux. Et j'étais obligé d'en fabriquer de nouveaux tous les jours. Qui redisparaissaient. Et eux, pendant ce temps, ils avaient mis leur propre pancarte :

### *Chemin privé Défense aux voitures d'entrer*

Quant au chemin, ils le fermaient avec des fils de fer barbelés, en laissant juste la place pour un piéton. Ces

barbelés, j'allais les enlever la nuit, comme un voleur, souvent avec l'aide de la propriétaire du café *A la Restauration des fouilles*, parce que ça la gênait elle aussi, forcément. Mon grand-père aussi me donnait la main, et même, une nuit, il s'est sérieusement accroché avec le père B., qui lui a arraché sa chemise...

On n'en finissait plus. Ainsi, le docteur Morlet, qui venait presque chaque jour, ne pouvait pas passer non plus. Il klaxonnait depuis la route. J'y allais, j'enlevais les fils de fer. Le docteur passait, et moi, bien sûr, je laissais tout en plan. Je n'allais quand même pas leur remettre leur bazar ! Mais eux, dès qu'ils avaient vu la voiture passer, ils réinstallaient les fils, et il fallait recommencer la même séance quand le docteur repartait. La même chose s'est produite avec ce brocanteur parisien qui m'apportait des vitrines. Il a fallu les transporter sur le dos, de la route au musée !

Et puis, un jour, ils ont changé de tactique. Ils ont enlevé les barbelés, et creusé une grande tranchée de cinquante centimètres de profondeur, qui coupait complètement le chemin. Plus moyen de passer. Et ils avaient fait ça avec le garde-champêtre du pays !

Ils avaient attendu pour creuser que le docteur Morlet soit à la ferme. C'est en voulant repartir qu'il s'est trouvé coincé. Il est revenu me chercher :

— Émile, comment vais-je faire pour m'en aller ?

Je lui dis :

— Je vais y aller. On va boucher le trou.

Je prends donc une pelle, et on y va. Et voilà que je me trouve nez à nez avec les B. Et ce qui devait arriver arriva. On s'est mis à se taper dessus et à s'insulter tant qu'on pouvait. C'était terrible. Et le pauvre docteur Morlet qui voulait nous calmer, qui s'interposait :

— Mais Émile, ne dites rien, je vous en prie.

Et moi :

— Bon sang de bon sang, ne dites rien ! Nous sommes chez nous, c'est un chemin public.

Et j'ai mis une heure pour boucher le trou. Et le garde-

champêtre était là, qui regardait, goguenard, les bras croisés.

Un peu plus tard, il est arrivé une autre histoire. A ce moment-là, les B. avaient imaginé de mettre un bac en travers du chemin, un de ces grands bacs pour faire boire les bêtes. Ce n'était pas très lourd, mais, bien sûr, il fallait descendre de voiture pour l'écarter. C'était ennuyeux.

Et un jour que le gendre du docteur Morlet repartait après avoir déjeuné chez nous, je le vois revenir furieux. Il me dit :

— Émile, il s'en passe de belles ! Vous avez de drôles de voisins !

Et me montrant ses mains :

— J'ai déplacé le bac qui barrait le chemin, et savez-vous ce qu'il y avait... De la chose !

C'était leur dernière trouvaille. Ils avaient enduit le bac de bouse de vache ! La même mésaventure arriva à un marchand de meubles qui venait livrer chez nous. Après quoi, il y eut le temps de la chaux et du sable répandus sur le chemin. Ça faisait un mortier pas croyable où les voitures s'embourbaient.

Et ils n'étaient jamais à court d'idées. Ils se sont même amusés à crever les pneus des voitures avec des fourches. Mais le plus beau, ça a été quand la vieille mère B., qui avait une soixantaine d'années, a imaginé de se coucher devant les voitures qui arrivaient. Elle faisait ça à chaque voiture. Et il n'y avait rien à faire, elle restait là, par terre, devant les roues. Les gens ne pouvaient tout de même pas l'écraser.

Il y eut encore l'époque des chars. Ils imaginèrent de barrer le passage avec des chars à foin dételés. Deux chars, qui occupaient toute la largeur du chemin. Pour enlever ça, les touristes qui arrivaient de Vichy, on imagine ! Allez donc vous mettre à traîner des chars ! Mais un ami m'a donné une idée. Il m'a dit : « Tu n'as qu'à enlever les écrous des roues. Et tu verras ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. La nuit venue, j'ai dévissé les roues. Ils ne s'en sont pas aperçus. C'était juste avant l'époque des foin. Quand ils sont venus chercher les chars, les roues

sont restées sur place, et les chars se sont effondrés. Ils n'ont plus jamais barré le chemin.

Mais c'est aussi qu'à ce moment-là venait de passer le procès que nous leur avions intenté. Et qu'ils ont perdu, bien sûr, puisque le chemin était communal. Et puis, les témoins à charge ne manquaient pas !

Il y eut donc transport de juges sur les lieux, procès, et les B. furent condamnés à rouvrir le chemin, à nous verser 2 000 francs de dommages et intérêts, et aux dépens. Un an de tracasseries leur retombait sur le nez, et c'était bête, car nous avions encore le souvenir du temps où nous nous entendions bien avec eux et où ils nous aidaient, en voisins, dans les premières fouilles.

Notre mésentente eut même une curieuse conséquence. Ils trouvèrent un jour, de l'autre côté de la route, au Rez-de-Glozel, des galets de type glozélien. Naturellement, ces objets auraient constitué une preuve supplémentaire de l'authenticité de Glozel. Les B. le comprirent, et refusèrent de montrer leurs pièces aux archéologues.

— L'Émile serait bien trop content si je faisais voir les pierres ! déclara le père B. à un médecin, le docteur Moinet, la seule personne à avoir vu ces pièces, que les B. murèrent ensuite dans leur grange, où elles doivent toujours se trouver.

Il y a cinquante ans de cela, et cela fait cinquante ans que nous ne nous parlons plus.



## UN POLICIER AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON

Les objets saisis par la perquisition étaient toujours en instance d'expertise judiciaire et nous attendions les résultats. Quand je dis nous, je veux plutôt dire les journalistes, les gens, parce qu'en ce qui nous concernait le docteur Morlet et moi, nous n'attendions pas grand-chose — sinon un nouveau sale coup.

Le docteur Morlet avait d'ailleurs pris les devants, tout de suite après la perquisition, dans une lettre adressée au ministre de la Justice, et publiée par le *Journal des Débats* du 5 mars 1928. Il y rappelait comment s'était effectuée la perquisition, et demandait :

« Pouvons-nous être assurés, dans ces conditions, que les objets venant soi-disant du musée de Glozel sont bien ceux que nous avons exhumés du champ de fouilles ?

« Aucun cachet n'a été apposé sur aucun d'eux, si bien qu'à l'heure actuelle, la partie civile peut impunément faire annoncer par une certaine presse, *contre toute vérité*, qu'on a trouvé des galets gravés dans la chambre de M. Émile Fradin.

« Quelles garanties peuvent actuellement nous donner des analyses et des examens faits avec la science qu'on voudra, *si nous ne savons pas sur quels objets ils sont exécutés* ?

« Je vous demande instamment, Monsieur le Ministre, d'ordonner qu'une expertise soit faite, complète et loyale, sur des objets mis au jour dans le gisement par les experts eux-mêmes, en présence des deux parties. »

Dr A. Morlet.

On imagine si une requête équitable et de bon sens comme celle-ci avait des chances d'être entendue ! Elle resta donc sans écho.

Il faut pourtant bien se rappeler que ces objets qu'allait analyser M. Bayle, nous ne savions effectivement pas du tout ce qu'ils étaient, puisqu'on m'avait empêché d'assister à la saisie dirigée par Regnault, le plaignant, qui avait fait ce qu'il avait voulu dans le musée, qu'on ne m'avait pas montré ce qui était emporté, ni rien. Qui sait même si, dans les choses analysées, ne se trouvaient pas des productions du faussaire Vergnette ?

Mais personne ne nous écoutait, et l'affaire suivait son cours. Un cours assez capricieux.

Et d'abord, qui était ce M. Bayle, l'expert ? Eh bien, l'Expert, précisément... L'expert absolu. Plus exactement, c'était le chef de l'Identité judiciaire de Paris. Et à cette époque, quand on parlait de Bayle, c'était tout. Bayle disait : « C'est ça », c'était ça. Il n'y avait personne pour le contredire — même s'il avait déjà à son passif quelques bourdes tragico-comiques, dont je reparlerai, et dont une a fini par lui coûter la vie.

C'était aussi un homme d'une grande bêtise, d'une grande prétention, et très soucieux de faire parler de lui. Et l'on fait toujours mieux parler de soi en dénigrant qu'en louant, ou même simplement qu'en disant la vérité, qui n'attire pas forcément les gazettes.

Enfin, M. Bayle n'était pas tout à fait, dans l'affaire de Glozel, l'expert désintéressé qu'il aurait dû être. Sans aller

### *Un policier au-dessus de tout soupçon*

jusqu'à dire qu'il était manipulé, on peut affirmer qu'il était au moins très directement inspiré.

On se souvient de Vayson de Pradennes, l'homme qui avait juré de « couler » Glozel, faute d'avoir pu l'acheter. Il faut maintenant savoir que Vayson de Pradennes avait l'honneur et l'avantage d'être le gendre de M. Lozé, ancien préfet de police de Paris, qui avait été jadis le supérieur de Bayle, et avait conservé sur lui une très grande influence...

Donc, Bayle reçoit les objets saisis (ou faut-il dire volés ?) par Regnault pendant la perquisition. Il affirme à ce moment-là que ses recherches ne devraient lui demander « qu'une huitaine ou une quinzaine de jours ». Un an plus tard, il n'aura pas encore déposé une ligne de son rapport. Ce qui ne l'empêche pas d'égrener au fil de la presse des « divulgations », des bribes de conclusions, des affirmations et tout ce qu'on voudra. C'est que M. Bayle est un grand bavard, et ne supporte pas de ne pas parler dans les journaux ou que les journaux ne parlent pas de lui. Cet homme a toujours fourni une matière abondante à la presse. Au point que, un peu plus tard, le docteur Morlet demandant à un journaliste pourquoi il refusait de publier dans sa feuille la réfutation qu'il venait — lui, Morlet — de faire des arguments de Bayle, il s'entendit simplement répondre :

— Parce que j'ai besoin de Bayle toute l'année.

Bref, les mois passaient, et toujours pas de rapport Bayle. Et cela pour une raison très simple. C'est que, pendant ce temps, les résultats des analyses demandées par le docteur Morlet à différents laboratoires étrangers arrivaient, eux. Et qu'ils étaient tous positifs. Bayle voulait attendre qu'on les oublie un peu.

Au début octobre, le rapport n'était toujours pas en vue, lorsque, tout à coup, le 5 octobre, *Le Journal*, sous le titre : « M. Bayle conclut que Glozel est faux », publiait la « fuite » suivante :



« (...) Ce rapport condamnera Glozel, le condamnera sans appel, sans réticence (...).

« M. Bayle, que le fond de la querelle n'intéresse pas, qui juge objectivement, en chimiste, en policier, frappera sans hésiter. Il dira : « Les objets de Glozel sont neufs, sont faux. » comme il dirait : « Cet homme a été assassiné de telle façon. »

« Ce rapport, d'ailleurs, il ne l'a pas tout à fait terminé, et il ne le remettra vraisemblablement que dans trois ou quatre semaines. Jusque-là, il en garde le secret. Hier encore, il me disait :

« — *Je serai formel dans mon rapport. Et si je dis que Glozel est faux...*

« Mais les travaux d'expertise préhistorique sont plus difficiles encore à cacher que les documents diplomatiques. Bribe par bribe, le rapport de M. Bayle a glissé sous les portes du Palais de Justice. »

Oui ! C'était tellement filtré, tellement bribe par bribe, le secret était tellement bien gardé, que l'article comportait encore trois colonnes qui donnaient, en fait, les premières « conclusions » de Bayle.

Et il n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Non seulement, à l'en croire, les tablettes étaient fausses, mais elles n'avaient même jamais été enfouies dans le Champ des Morts : elles passaient directement de l'« atelier » (lequel, au fait ?) au musée ! Il aurait dû faire plus attention, le grand policier, parce que, enfin, vraies ou fausses, de nombreuses tablettes avaient bel et bien été extraites du champ, y compris par des savants antiglozéliens !

Mais les analyses des savants étrangers ? Facile ! D'après lui, j'avais taillé dans de vieux ossements fossilisés « comme on s'en procure assez facilement » (!), et c'était cela que Morlet avait envoyé aux savants suédois et portugais qui, n'y avaient vu que du feu.

C'était gros ! Mais M. Bayle mettait les rieurs de son côté.

### *Un policier au-dessus de tout soupçon*

Nous, nous ne pouvions que hausser les épaules, une fois de plus.

Mais pourquoi cette hâte quand, quelques jours plus tôt, rien n'était en vue ? C'est très simple. Notre procès contre Dussaud devait revenir en ce mois d'octobre. Il s'agissait tout bêtement, par cette « fuite », d'influencer le Tribunal de la Seine, et de faire rebondir les choses du côté de Moulins et du procureur Viple. Mais le procès, une fois de plus, fut retardé, et Bayle déclara aussitôt que ses expertises étaient, en fait, loin d'être terminées.

Tout cela était donc parfaitement clair, et l'article du *Journal*, qui est décidément une perle, le laissait très bien entendre, par cynisme ou par naïveté, puisqu'on y lisait encore :

« J'imagine (c'est le journaliste qui « imagine ») que le parquet de Moulins, quand il aura connaissance du rapport Bayle, sera fort embarrassé. Pourvu de ce document qui officiellement invalidera Glozel, donnera-t-il suite à la plainte déposée par la Société Préhistorique ? Enverra-t-il l'« Esprit de Glozel » en correctionnelle ? »

On pouvait sans hésitation répondre affirmativement à toutes ces fausses questions. Désormais, nous savions à quoi nous attendre.

Faut-il rappeler que les travaux de M. Bayle étaient en principe couverts par le secret de l'instruction ? Un policier si haut placé n'est pas à cela près.

Chez nos ennemis, on triomphait bruyamment. Maurice Garçon, l'avocat de la Société Préhistorique, commentant ce qu'il pouvait appeler sans rappel à l'ordre les « résultats de l'expertise de M. Bayle » (celles-ci, encore une fois, n'étaient pas terminées ni le rapport déposé) déclarait tranquillement :

— Depuis le premier jour, nous considérons l'affaire comme définitivement jugée (...) Lorsque le rapport de

## *Glozel et ma vie*

M. Bayle sera déposé, je demanderai au juge de procéder aux inculpations, et l'affaire suivra son cours... Pauvre Glozel !

Pauvre Maurice Garçon, engagé dans une bien mauvaise cause !

Et pauvre M. Bayle...

Oublions un instant son rapport, toujours en souffrance, et ma prochaine inculpation, pour nous pencher sur le destin tragique du « grand expert ».

Le 17 septembre 1928, je me trouvais à Lourdes. J'achète le journal, comme chaque jour. Mais ce jour-là, sur tous les journaux, s'étalait ce titre :

### M. BAYLE DIRECTEUR DE L'IDENTITÉ JUDICIAIRE ASSASSINÉ

La veille, le 16 septembre, donc, Bayle, rentrant de vacances, se rendait à son cabinet, au Palais de Justice. Il montait l'escalier conduisant au service de l'Identité judiciaire, et il en avait déjà gravi une dizaine de marches, lorsqu'une voix l'interpella. Bayle se retourna ; ce fut pour recevoir deux balles de revolver, tirées à bout portant. L'une, brisant son célèbre lorgnon, lui entra dans l'œil, l'autre lui troua la poitrine. Une troisième balle se perdit. Il s'effondra.

M. Gaston-Edmond Bayle était mort. Il laissait une veuve et cinq enfants.

Le meurtrier fut appréhendé avant de pouvoir s'échapper. Il s'agissait d'un certain Joseph-Émile Philipponnet, quarante-trois ans, représentant de la maison de tissus Cléré, et domicilié 82, boulevard Rochechouart. Il déclara aussitôt : « Je ne suis pas un fou. Je viens de tuer un malhonnête homme. »

Le journal rappelait la brillante carrière de M. Bayle et sa Légion d'honneur, et ajoutait : « Enfin, est-il besoin de rappeler le rôle considérable que M. Bayle joua dans l'affaire

de Glozel ? Lentement, car il tenait, dans cette épineuse controverse, à ne dire que des choses rigoureusement scientifique, il préparait son rapport qui devait incessamment être déposé. »

Là, je ne pus m'empêcher de sourire. Comme j'ai même franchement ri, quelques jours plus tard, en lisant dans je ne sais plus quel journal, ce résumé de l'affaire : « Émile Fradin se rend à Lourdes. Il va à la grotte. Il implore la Vierge. Il sort. Le miracle est accompli : Bayle est mort. »

Mais je laissai échapper un cri de surprise en voyant la photo de l'assassin et en lisant son nom. Ce Philipponnet, je le connaissais !

Quelques semaines auparavant, j'avais reçu à Glozel une étrange visite. Un homme, un robuste gaillard avec une grosse tête carrée, était venu me voir, avait demandé à visiter le musée, en me disant :

— Je veux me rendre compte si Glozel est authentique, je suis venu spécialement de Paris.

Et pendant que je lui faisais visiter, il n'arrêtait pas de me questionner sur Bayle et sur ses « révélations » sur Glozel, m'expliquant que, à lui aussi, Philipponnet, Bayle avait fait du tort, et se lançant dans une histoire compliquée, à laquelle je ne comprenais pas grand-chose. Surtout, je ne voyais pas où il voulait en venir.

Quand nous eûmes fait le tour du musée, il me dit :

— Je vous remercie. Je vois maintenant que Glozel est vrai.

Puis après un silence :

— Écoutez, je vais vous dire quelque chose. Dans quinze jours, trois semaines, prenez les journaux. Vous verrez ma photo. Vous me reconnaîtrez.

Et il m'avait quitté sur ces mots.

Ça, pour le reconnaître, je le reconnaissais ! C'était même assez effrayant, quand on y pense...

Il me faut ici ouvrir une longue parenthèse et raconter l'histoire de Philipponnet, telle qu'elle ressort de son procès,

pour montrer quel genre d'expert était véritablement Gaston-Edmond Bayle. Cela parce que, *aujourd'hui encore*, certains contradicteurs de Glozel s'appuient *exclusivement* sur le rapport Bayle.

Voici donc ce qui avait poussé Philipponnet à tuer le chef de l'Identité judiciaire.

Le 12 septembre 1925, arrivant de Lyon, où il avait vécu et travaillé jusque-là, Philipponnet s'était installé dans un meublé, boulevard Rochechouart, que lui louait un M. Dichamp, propriétaire de l'immeuble. Un peu plus tard, un meilleur logement, non meublé, se trouvant libre dans le même immeuble, Philipponnet demande à le louer. Dichamp accepte, à condition que Philipponnet lui achète les meubles du garni qu'il occupe. C'est une pratique bizarre, mais c'est aussi une époque où il n'est pas facile de trouver un logement à Paris — et Philipponnet accepte.

Mais Dichamp demande pour ces meubles — qui sont peu de chose — une somme astronomique : 30 000 francs. Philipponnet proteste, puis se résigne, et une convention est signée entre les deux hommes. Cette pièce, dont il n'existe qu'un seul exemplaire, reste entre les mains du propriétaire.

Un peu de temps passe, et puis Philipponnet, qui semble être quelqu'un d'assez lent, mais aux impulsions fortes, porte plainte contre Dichamp pour spéculation illicite. Dichamp doit alors remettre la convention.

Lorsqu'on la lui montre, Philipponnet s'écrie :

— C'est une infamie ! M. Dichamp a truqué l'acte. Il a effacé « 30 000 francs » pour les remplacer par « 12 000 francs ».

Et Philipponnet dépose une nouvelle plainte à ce sujet. Un expert M. Vigneron, est nommé, qui devra dire s'il y a eu ou non falsification.

Et il dit que oui. La conclusion de son rapport est que « la promesse de vente... fut lavée avec une des nombreuses solutions spéciales que l'on trouve dans le premier bazar venu ». Et il ajoute : « Mais la présomption de fraude (...) est devenue une certitude quand, examinant attentivement le

### *Un policier au-dessus de tout soupçon*

groupe de chiffres, j'ai vu apparaître sous les chiffres en rouge la silhouette de chiffres formant la somme initialement portée... Chacun peut le constater avec une loupe puissante. »

C'était évidemment ennuyeux pour M. Dichamp. Mais celui-ci ne se démonta pas et demanda une contre-expertise. C'est là que nous retrouvons Bayle, qui en fut chargé.

Le rapport de M. Vigneron faisait neuf petites pages, très claires. Le contre-rapport de Bayle quarante-sept grandes. Mais nous savons déjà que notre homme était un bavard. Ce rapport, on s'en doute, était excessivement savant. Il n'y était question que d' « extracteurs de Soxlet », de « millièmes et millièmes de milligrammes », d' « atomes métalliques excités par des décharges électriques », de « rayonnements ultraviolets » et de « spectrogrammes à optique de quartz ». C'était très impressionnant, et il ressortait de tout ça que Dichamp était innocent, Philipponnet coupable de diffamation, et Vigneron un imbécile.

Mais reposons-nous la question que posait le numéro de *Police-Magazine* consacré à cette affaire :

« Ce sont les merveilles de la science. Mais moi, profane — écrivait le rédacteur — il est une chose qui me chiffonne un peu. A quoi bon tant d'analyses spectrales, de physique et de chimie pour savoir si l'acte a été falsifié, puisque tout simplement avec une bonne loupe !!!... »

« Car, enfin, M. Vigneron l'a dit : Tout le monde peut le voir. Pourquoi n'y pas regarder ? »

« Pourquoi ? C'est que cette partie litigieuse a disparu. M. Bayle l'a anéantie en faisant ses admirables expériences. »

Et voilà ! Du coup, Philipponnet perdit son procès, faute de la pièce sur laquelle il fondait son accusation. Mais ça n'avait pas d'importance : Bayle avait parlé, et c'était lui le chef.

Quant à Philipponnet, on sait comment il se vengera. Ce qui lui valut, le 15 janvier 1930, d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il y a une suite à cette histoire. En octobre 1929, trois semaines après l'assassinat de Bayle, Vigneron fut révoqué. D'une part, il payait la faute de n'avoir pas été d'accord avec Bayle. D'autre part, l'accusation s'évitait un terrible témoin à décharge. M. Vigneron pouvait toujours venir témoigner en faveur de Philipponnet, mais comme simple citoyen. Ce n'était plus un expert.

Bayle, décidément, était encore plus grand mort que vivant.

L'ennui, c'est que, tout de même, certaines langues se délièrent, et que certains faits refirent surface, qui modifièrent un peu l'image du « grand savant », de l'infailible expert que pleuraient les journaux.

Lors du procès Philipponnet, l'un des témoins ayant dit de Bayle :

— Il s'est trompé. Il n'était pas infailible, ainsi dans l'affaire Philippe Daudet...

— Je vous en prie, ne parlez pas de cette affaire Philippe Daudet ! le coupa le président.

Je ne sais donc pas ce qu'a bien pu fabriquer Bayle dans l'affaire Philippe Daudet, mais on dirait qu'elle n'avait pas laissé un très bon souvenir dans le monde judiciaire.

D'autres affaires, par contre, vinrent au jour dans les mois qui suivirent sa mort. Et même, à propos d'un procès qui avait eu lieu en Belgique, un journal put écrire : « A l'encontre du proverbe, M. Bayle n'était prophète qu'en son pays. Aussitôt la frontière passée, on voulait savoir sur quoi sa science s'appuyait. Et il arriva que ce directeur d'un laboratoire de criminologie fut convaincu d'ignorance et de prétention. »

Le procès auquel cet article faisait allusion était un des derniers de Bayle, en juillet 1929, à Anvers. C'est une histoire beaucoup trop longue et compliquée pour que je la rapporte ici. Disons seulement qu'elle tourna à la complète déconfiture de Bayle, qui, cité par la défense, accumula affirmations

fausses, faux schémas, fausses analyses, pour tenter de sauver deux assassins, qui furent sévèrement condamnés. La presse belge fut accablante pour notre expert : « Il fallait au jury d'Anvers autre chose que sa faconde », écrivait *La Nation belge*. En termes plus modérés, on pouvait lire, dans *XII<sup>e</sup> Siècle* : « L'impression générale était absolument défavorable pour l'expert que la défense avait commis. »

D'autant que M. Bayle, grand justicier, policier hors pair, ne pouvait s'empêcher de mentir, même sur les choses les plus simples. Au début de ce procès, il avait dû prêter serment devant la justice belge. Et comme on lui demandait :

— Êtes-vous médecin ?

— Non ! je suis docteur ès sciences.

Il était simplement licencié.

Dans un autre cas, l'affaire Almazoff, où un homme risquait sa tête, M. Bayle avait été plus odieux et plus ridicule que jamais.

Voulant démontrer je ne sais plus quoi contre l'accusé, il faisait état de la réaction de taches de sang séché sur les vêtements de ce dernier — sang qu'il avait soumis au test de Bordet-Wassermann.

La réponse vint, cinglante, du docteur Muttermilch, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur : « Il est certain que n'importe quel sang desséché de n'importe quel individu humain se comportera de la même façon vis-à-vis de la réaction de Bordet-Wassermann, *justement parce qu'elle ne donnera aucun résultat.* »

Mais le plus effarant de l'histoire, c'est qu'une contre-expertise fit apparaître qu'en fait de sang, il s'agissait tout bonnement de... matières fécales !

Ce genre de confusion autorisait effectivement M. Bayle à trancher en matière de préhistoire !

On n'en finirait jamais. Il arriva plusieurs fois à Bayle de se prononcer sur des pièces qu'il n'avait jamais eues entre les mains. En peinture non plus, il n'était pas mauvais, puisqu'on le vit attribuer royalement à un peintre florentin du xvi<sup>e</sup> siè-



cle, Pierro di Lorenzo, une croûte qui venait tout juste d'être peinte.

A cela s'ajoute qu'on découvrit après sa mort que le très grand pied sur lequel vivait ce fonctionnaire s'expliquait par le fait qu'il décuplait son salaire de policier en dirigeant en sous-main une société anonyme délivrant des expertises...

Bref, tout justifiait la conclusion de cet article de *L'Action Française* du 12 février 1931 :

« Ce n'est pas seulement ignorance et présomption qu'on a dû reprocher à Bayle en ses diverses expertises. Et parce qu'il est mort, faut-il cesser de répéter que cet homme était un fabricant officiel d'erreurs judiciaires, par servitude envers ses maîtres ? Le référé qui, après sa mort, révéla des dépenses somptuaires, bien supérieures à ses dépenses connues, a rendu circonspects les derniers défenseurs des Vérités Officielles sorties de l'ancre mystérieux qu'était l'Identité Judiciaire du temps de Bayle. »

Voilà donc quel fut l'homme qui allait pourfendre Glozel, et dont nombre de mes ennemis font encore leur champion. C'est pourquoi je me suis un peu attardé.

En mai 1929, Bayle est encore en vie. Il tient même à ce que personne n'ignore qu'il a passé « quatre nuits blanches » pour livrer enfin, non pas tout son rapport, mais la première partie de celui-ci. Tel quel, c'était déjà impressionnant : cent cinquante pages dactylographiées, et cinquante planches photographiques. Tout cela pour les seules tablettes. Les objets devaient être traités dans la seconde partie.

Mais pourquoi tant de hâte, tout d'un coup, pourquoi ces nuits blanches ? C'est très simple : le procès Dussaud devait revenir devant la XII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle le 5 juin. La

veille, le 4 juin, à la suite du rapport Bayle, j'étais inculpé d'escroquerie par le juge Python, de Moulins...

Voyons pourtant ce rapport, car je n'ai aucunement l'intention de l'éluder.

Bayle déclarait : « Les briques examinées ont été fabriquées il y a moins de cinq ans, et cela sans contestation possible. » Et ailleurs : « N'importe qui, sans prendre la moindre précaution, aurait été capable d'en faire autant. »

L'un de ses premiers arguments était ce qu'il appelait « l'absence de cuisson des tablettes et poteries ». Or, n'importe quel visiteur du musée peut voir de lui-même que, tout au contraire, nombre de vases et de tablettes sont partiellement ou totalement vitrifiés, et que ces vitrifications ont pénétré les traits des signes alphabétiformes, ce qui constitue la même garantie d'authenticité que les concrétions calcaires pour les peintures des grottes préhistoriques.

Certaines, il est vrai, ne sont pas vitrifiées. Mais Bayle en avait des deux catégories et ne parle que de celles qui l'arrangent.

Mais même en ce qui concerne celles rendues publiques par Bayle, il faut dire ceci. Si ces tablettes n'avaient pas été cuites, elles auraient conservé la teinte jaune de l'argile de Glozel. Or elles sont de couleur rougeâtre, et, d'après de nombreuses expériences faites par divers savants, cette argile ne prend cette couleur rougeâtre qu'à partir de 450°C.

Ces tablettes sont relativement malléables, autre argument de Bayle en faveur de la non-cuisson. Oui, mais pour être rouges, il faut qu'elles soient cuites. Et si l'on chauffe l'argile de Glozel à 450°C (ce qui fut fait plusieurs fois par le docteur Morlet et d'autres) elle prend bien la teinte rougeâtre, mais une fois cuite, elle ne se ramollit plus ni ne se délite dans l'eau. Finie, la malléabilité. Pour retrouver cette malléabilité, tout en conservant la teinte rouge, il faut simplement... des milliers d'années passées dans le même milieu argileux, puisqu'il s'agit d'un phénomène de retour à l'état argileux ancestral par réhydratation lente.

Bien entendu, le docteur Morlet mit l'expert au défi de

produire, à partir de l'argile du Champ des Morts, des tablettes qui soient *à la fois* rouges et malléables. Et naturellement, l'expert se garda bien de répondre à cette invitation !

Un autre argument de Bayle était la brusque désagrégation des tablettes dans l'eau. Et pour prouver ses dires, Bayle *vendit* au journal *L'Illustration* des photographies prises à intervalles\* de vingt secondes, et montrant effectivement l'effritement rapide d'un fragment de tablette plongé dans l'eau.

Mais je viens de dire que, précisément, c'était les tablettes récentes, fabriquées expérimentalement pour les besoins de la contre-expertise, qui ne se délitaient pas dans l'eau ! Cette désagrégation était donc, au contraire, la *preuve* de leur ancienneté. On aboutissait à cette absurdité : Bayle avait décidé que, pour être authentiques les tablettes ne devaient pas être malléables et devaient résister à l'eau — alors que c'était précisément *parce qu'elles* étaient malléables et ne résistaient pas à l'eau qu'elles étaient authentiques. Mais puisque Bayle avait décidé...

L'ennui, pour notre expert, c'est que l'archéologue anglais Arthur Evans expliqua — avouant que cette mésaventure lui était arrivée personnellement — que des tablettes égéocrétoises avaient été *complètement détruites* par une simple pluie d'averse, alors qu'elles étaient demeurées intactes dans le sol pendant des millénaires. Ces mêmes tablettes égéocrétoises au nom desquelles certains refusaient l'existence de Glozel ! D'autre part, le même phénomène d'effritement dans l'eau fut reproduit expérimentalement sur un fragment de tablette syrienne.

Voilà pour les choses sérieuses. Mais avec Bayle, on pouvait être sûr qu'il y aurait quelques bourdes monumentales. Et ça ne manqua pas ! Ainsi la fameuse histoire de la queue de pomme fraîche qu'il aurait trouvée dans une tablette, et que j'aurais crachée dans l'argile en fabriquant l'objet, il faut croire ! Mais surtout, puisque, pour être rouges, les tablettes devaient être cuites à 450°C, on imagine si, même oubliée par moi, elle aurait été fraîche, la queue !

### *Un policier au-dessus de tout soupçon*

D'ailleurs, cette queue de pomme, personne ne l'a jamais vue. Bayle a simplement *dit* l'avoir trouvée. Et à supposer que ce soit vrai, on peut tout imaginer, entre la perquisition et les manipulations de Bayle lui-même.

Et encore : la tablette qui l'aurait contenue — aujourd'hui très abîmée, découpée à la scie par notre expert — et qui est des rares objets saisis qui m'aient été rendus (une trentaine sur quelque deux cents. Où sont les autres ?) est une de celles qui ont servi aux datations faites ces dernières années : elle est évidemment authentique.

Et d'autres histoires du même acabit : des petits fils de laine de couleur trouvés dans une tablette. Mais ça, Bayle a dû y renoncer lui-même, convenant qu'ils avaient pu « être véhiculés par l'atmosphère » depuis la mise au jour des tablettes. Qui sait s'ils n'étaient pas tombés de son propre pull-over... N'empêche qu'avant de faire machine arrière sur ce point, il en avait tiré, dans la presse, toutes les conclusions qu'on imagine.

Quand la deuxième partie du rapport fut publiée, plus tard, elle apparut tout aussi brillante. On y voyait Bayle, au terme d'analyses tatillonnes, confondre os et ivoire, os et bois de cervidés, j'en passe.

Et c'est pourtant avec ça qu'on allait m'inculper.



## ESCROC !

Le 1<sup>er</sup> février de cette année 1929, mon grand-père et moi avons adressé au président de la XII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine la lettre suivante, dont j'ai gardé le brouillon :

Monsieur le Président,

Le 10 janvier 1928, nous avons assigné en diffamation devant vous M. Dussaud. Nous sommes très surpris que cette affaire ne soit pas encore venue à l'audience. Vous savez comme nous, Monsieur le Président, que ces affaires doivent être jugées très rapidement et sont indépendantes de toutes autres.

Dans ces conditions, nous venons vous prier de fixer cette affaire qui sera appelée à l'audience du 5 février.

Il n'y a aucune raison valable pour la renvoyer encore et nous espérons que, pour éviter des complications que nous ne voulons pas prévoir, vous voudrez bien dire que M. Dussaud comparaitra devant vous dans un délai très rapproché.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de nos sentiments très respectueux.

Claude Fradin, Émile Fradin.

En effet, le procès avait déjà été renvoyé deux fois, en février et octobre 1928, et nous estimions que cela suffisait. Mais pas Dussaud, ni sa bande aux nombreuses ramifications.

Cette fois, pourtant, la chose était sûre : cela devait passer le 5 juin 1929.

C'est alors que fut publiée la première partie du rapport Bayle. Comme par hasard. Et cela nous valut même ce mot, ingénu ou cynique, de Dussaud : « Mon avocat m'a interdit d'ouvrir la bouche (déclarait-il en l'ouvrant toute grande). Cependant, je puis déclarer que la première partie du rapport de M. Bayle n'est pas faite pour me rendre morose. » On s'en serait douté.

Jusque-là, la plainte de la Société Préhistorique et la perquisition n'avaient entraîné aucune inculpation, preuve supplémentaire qu'il ne s'agissait que d'une manœuvre destinée à gagner du temps et à interdire l'expertise que nous avions demandée.

Mais, puisque nous insistions et nous acharnions à demander réparation à Dussaud, celui-ci allait nous montrer de quel bois il se chauffait.

Bayle publie donc son rapport le 11 mai, et le *lendemain*, 12 mai, la Société Préhistorique fait paraître un mémoire de vingt-huit pages dactylographiées refaisant (à sa manière) l'historique de toute l'affaire et commentant les conclusions de Bayle. Du coup, on est en droit de penser que la Société Préhistorique avait eu connaissance des conclusions de Bayle bien avant leur publication. Ou alors, aux quatre nuits blanches de l'expert, il faudrait ajouter celle des héroïques rédacteurs de la Société Préhistorique, qui auraient pondu et répandu cette trentaine de pages en moins de vingt-quatre heures. Mais passons.

Et cette fois, ledit mémoire demandait ouvertement mon inculpation comme faussaire, désignant également mon grand-père à la justice, et s'efforçant de jeter le discrédit sur la famille entière.

C'est un monument de délire. Je le cite, en m'autorisant quelques remarques :

« De pareilles constatations (*celles de Bayle !*) ne laissent plus de place pour le doute (...) Nous devons seulement démontrer que celui ou ceux qui se sont faits remettre de l'argent (*les 4 francs de M. Regnault !*) par l'emploi de manœuvres frauduleuses caractérisées spécialement par la présentation et l'exposition d'objets faux, savaient que ces objets étaient faux, si on considère que les objets expertisés ont moins de cinq ans, qu'ils ont été présentés par Fradin comme extraits du sol lui-même, alors qu'ils n'y ont jamais été enfouis et qu'ils sont patinés à l'aide d'une boue saisie dans la grange Fradin. (*Ça, c'était nouveau. Dans la grange, la police n'avait saisi que des galets, évidemment introduits là frauduleusement. Il n'avait jamais été question de boue !*)

« Il devient évident que ce dernier (*moi*) a toujours su les objets faux.

« Il faut aller plus loin. On peut affirmer qu'Émile Fradin est non seulement un délinquant, mais encore qu'il est lui-même un falsificateur et qu'il a fabriqué les objets saisis.

« (...) Pour le reste, qu'il affirme mensongèrement avoir été extrait d'un sol vierge et qui a été patiné avec une boue que l'on retrouve chez lui (*ça les tient !*), il ne saurait y avoir de doute. Aussi semble-t-il que son inculpation devient maintenant nécessaire.

« Il vous appartiendra, Monsieur le Juge, de rechercher si Fradin a eu quelques complices. Il vous apparaîtra peut-être que le rôle de Claude Fradin, qui n'a pas cessé de prendre une part active à toutes les opérations de son petit-fils, est singulièrement sujet à caution. Peut-être aurez-vous également à examiner le rôle des divers membres de la famille et des tiers qui ont pu, par intervention, donner force et crédit aux affirmations d'Émile Fradin.



« Vous aurez à rechercher le degré de bonne foi ou de mauvaise foi de ces personnages. »

Rien que tout ça ! Et sur quel ton...

Disons tout de suite (j'y reviendrai) qu'aussitôt rendu public le mémoire de la Société Préhistorique, le docteur Morlet déposa une plainte contre celle-ci au tribunal de Clermont-Ferrand, en s'appuyant sur certains passages du texte qu'il estimait diffamatoires à son endroit. Ça ne simplifiait pas les choses, qui commençaient à tourner à l'imbroglio judiciaire, mais ça avait le mérite d'ennuyer fortement la Société Préhistorique.

De son côté, Maurice Garçon annonçait la couleur dans une déclaration au *Journal*. « Je me réserve, disait-il, de déposer sans retard, au nom de la Société de Préhistoire, une note entre les mains du juge d'instruction. Je ne puis toutefois pas vous dire encore si je demanderai ou non une inculpation. »

Il ne pouvait peut-être pas le dire, mais il le savait très bien, puisqu'il y allait de ce pas.

Donc, Garçon débarque à Moulins, son dossier sous le bras, s'en va voir Viple, qui ne se tient plus de joie — et me voilà inculpé, officiellement traité d'escroc, c'est-à-dire de criminel de droit commun.

Le 1<sup>er</sup> juin, le garde-champêtre m'apportait le papier suivant :

TRIBUNAL DE MOULINS  
CHAMBRE D'INSTRUCTION

AVERTISSEMENT

Le Juge d'instruction près le Tribunal de Moulins invite le nommé Fradin Émile, 22 ans, demeurant chez ses parents, à Glozel, commune de Ferrières s/Sichon, à se présenter à son cabinet au palais de Justice à Moulins, le mardi 4 juin 1929, à 10 heures du matin, pour être

interrogé sur les faits qui lui sont imputés, lui déclarant que faute de comparaître sans excuse légitime, il sera décerné contre lui mandat de comparution ou d'amener.

Moulins, le 1<sup>er</sup> juin 1929

Le Juge d'Instruction

Python.

Le 4 juin, alors que l'audience du procès Dussaud à Paris était prévue pour le 5 ! Encore une fois, le coup était bien joué, et Dussaud, devenu entre-temps président de l'Académie des Inscriptions, allait pouvoir dormir sur ses deux oreilles un moment de plus.

Une nouvelle période s'ouvrait, plus dure encore que les précédentes. Jusqu'alors, en effet, je n'avais été officiellement inculpé de rien, ni l'honnêteté de ma famille mise en doute. Tant que les choses se passaient dans les journaux, ça allait encore. Mais maintenant, j'avais la justice aux trousses, et ça, quand on vit à la campagne, ça change tout. A ce moment-là, j'ai vraiment failli craquer. J'avais envie d'abandonner et qu'on me laisse en paix. J'avais vingt ans, et mieux à faire que de m'occuper encore et toujours de ces vieux vases et de ces vieilles tablettes. Le cœur n'y était plus. J'en arrivais à regretter la découverte elle-même.

D'autant que mes parents prenaient la chose très mal. Ils n'avaient plus mon âge, rien ne les avait préparés à une histoire comme celle-là, à laquelle, d'ailleurs, exception faite pour mon grand-père, ils ne s'étaient guère mêlés.

Et maintenant, ils étaient persuadés qu'on allait me mettre en prison. Ma mère disait : « Voilà une belle chose dans la famille ! On va nous montrer du doigt dans tout le pays ! Avec tes frères et sœurs, et la famille, et tout ! » Mon père ne disait rien, mais n'en pensait pas moins. Il y a même eu un moment où ils en ont voulu au docteur Morlet. « C'est la faute au docteur Morlet ! Il n'est venu là que pour nous créer des ennuis... » Il faut les comprendre, eux qui avaient toujours eu

une vie rude, mais calme. Même mon grand-père commençait à être fatigué de tout ça.

Les mois suivants allaient être très pénibles, à tout point de vue. J'en garde surtout le souvenir de ces voyages qui, une fois par semaine, me conduisaient à Moulins pour y subir interrogatoires et confrontations dans un climat d'hostilité épuisant.

Chaque semaine voyait donc revenir le garde-champêtre, avec son petit papier blanc, son AVERTISSEMENT. Cet homme ne m'aimait pas : on se souvient que c'est lui qui aidait les B. à barrer le chemin conduisant à la ferme. Et il jubilait de devoir m'apporter ce qu'il considérait évidemment comme la preuve de mon infamie. Aussi bien, avant de me les remettre, il ne se privait pas de faire à chaque fois le tour du bourg et de les montrer à tout le monde, en répétant : « Un de ces jours, l'Émile, on va le foutre en cabane. » Et ça le faisait rire. Moi, je serrais les dents, et mes parents ne savaient plus quoi faire. Pourtant, nous n'avions pas que des ennemis, et c'était souvent qu'on me disait : « Le garde-champêtre est venu chez nous. Il nous a montré une feuille qui t'était destinée. Et ça ne nous a pas plu qu'il fasse ça. » Mais quand même...

Et puis, il y avait la surveillance policière. Une surveillance absurde et mesquine. On ouvrait mon courrier, on fouillait mes colis. Nous commandions des objets, des vêtements, à Paris, à la Samaritaine ou ailleurs. Et ces messieurs se pointaient à la gare de Ferrières ou à la poste. Et là, tranquillement, ils ouvraient tout ce qui était destiné aux Fradin, sans se cacher le moins du monde. Et nous recevions tout ouvert, chamboulé. On ne s'embarrassait pas de chichis comme aujourd'hui, en fait de police. Au chef de gare qui s'étonnait, ils expliquèrent qu'ils savaient que nous faisons venir nos poteries de Biot, près de Nice, où il y a, paraît-il, de grandes fabriques ; que nous les commandions là-bas et que nous nous les faisons envoyer par la poste. On imagine un peu !

Ils nous surveillaient aussi plus physiquement. Pendant près de trois mois, il y eut, chaque nuit, deux ou trois policiers en civil qui veillaient sur le Champ des Morts, planqués dans un

bouquet d'arbres, attendant probablement que j'aille y enfouir quelque chose.

Un jour que je racontais ça au docteur Morlet, il me dit :

— Méfiez-vous. Allez voir à la tombée de la nuit. C'est peut-être des policiers, mais il se peut que ce soit autre chose. Ne descendez pas jusqu'au champ ; restez au-dessus. Je vous prêterai un fusil et vous tirerez des coups de feu en l'air, pour leur faire peur.

C'était bien un peu une drôle d'idée, plutôt de nature à m'attirer des ennuis supplémentaires. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté.

Et me voilà donc, un soir, avec mon fusil, au-dessus du Champ des Morts. Et je tire en l'air. Mais c'est moi qui ai sauté, et moi qui ai eu peur. Le fusil avait un recul du tonnerre, et je me suis retrouvé par terre.

Le lendemain, j'ai dit au docteur :

— Emportez votre fusil, je ne veux plus recommencer !

Les policiers, eux, sont restés. Et c'étaient bien des policiers.

Et pendant ce temps, j'étais convoqué au tribunal et confronté à des gens qui ne s'étaient pas montrés depuis des années. Clément, par exemple. Cette confrontation-là fut assez mouvementée. Il faut dire que, ce jour-là, le docteur Morlet m'avait peut-être un peu drogué. Avant de prendre le train pour Moulins, j'étais passé le voir chez lui, à Vichy, et me trouvant très nerveux, il m'avait donné un café au lait dans lequel il avait mis une espèce de poudre. Je ne sais pas si c'était un calmant ou un remontant, mais j'étais dans un drôle d'état en arrivant à Moulins.

D'ailleurs, je n'avais besoin de rien pour être excité comme ça. Il me suffisait de penser que j'allais revoir Clément, un homme à qui j'avais fait confiance lorsque j'avais seize ans, et qui avait été le premier à me trahir et à répandre toutes sortes de calomnies sur moi.

Je n'avais pas revu Clément depuis qu'il était parti en

claquant la porte en 1925. Rien qu'à le voir, comme ça, j'avais du mal à me contenir. Et puis, tout d'un coup, il a sorti :

— Monsieur le Juge, j'ai toujours dit la vérité.

Là, j'ai explosé :

— La vérité, vous ! Vous avez dit la vérité quand vous avez raconté que vous m'aviez fait la classe ? Vous m'avez fait la classe ? Vous m'avez appris le dessin ?

Et non, bien sûr.

Ça a été vraiment moins une qu'on se casse la figure. Ça faisait vilain, ce jour-là, dans le cabinet du juge !

Au retour, entre Moulins et Vichy, il y eut un orage épouvantable, qui abattait les poteaux télégraphiques sur la voie, et le train est arrivé si tard à Vichy qu'il a fallu que j'aille dormir chez le docteur Morlet.

Je lui ai raconté la scène avec Clément, qui l'amusa beaucoup. Me souvenant de mon excitation, je lui ai demandé :

— Mais qu'est-ce que vous m'avez fait boire à midi ?

Et il a répondu :

— Mais, mon cher Émile, du café simplement...

Mais il riait tellement, que j'ai vraiment eu l'impression qu'il me cachait quelque chose.

Je n'aimais guère le juge Python. C'était un type très habile, et qui me questionnait à toute allure, sans jamais me laisser le temps de réfléchir, sur des pointes d'aiguilles, des petits riens qui m'étaient souvent sortis de la mémoire. Et il cherchait constamment à m'intimider. Un jour, même, il fit entrer deux gendarmes dans son cabinet, en me lançant :

— Vous allez avouer, ou les gendarmes vous emmènent !

Et il fallait, à chaque convocation, que je subisse la visite du procureur Viple, qui entrait comme ça, en passant, sous n'importe quel prétexte. C'était parfaitement illégal ; le docteur Morlet et mon avocat m'en avaient prévenu. « Dès que Viple rentre, ne répondez plus », m'avaient-ils dit. Ce que je

faisais, bien sûr, et l'autre en était pour ses frais d'allées et venues.

Je supportais de plus en plus mal les séances de Moulins, et jusqu'au voyage qui m'y conduisait me devenait odieux. Avec ça, c'était presque une expédition. Il me fallait d'abord aller à Ferrières. Ça, ce n'était rien, quelques kilomètres à vélo (j'étais sans voiture, à ce moment-là). Une fois là, je prenais le train pour Vichy. Il y avait encore une gare, une petite gare à Ferrières, où passait un tacot qui mettait bien une heure pour aller à Vichy. Il s'arrêtait partout, et il prenait son temps. Puis, à Vichy, changement de train, direction Moulins.

Mais le pire, c'était les retours. C'étaient eux qui me duraient le plus, tant j'avais hâte de me sortir de tout ça et de me retrouver à Glozel, parmi les miens.

Les journaux — surtout ceux de la région — ne manquaient aucune de ces confrontations. Il y avait toujours des reporters pour me prendre en photo quand j'entrais au Palais de Justice, ou quand j'en ressortais avec mon avocat, M<sup>e</sup> Mallat. Ce qui faisait qu'au moins une fois par semaine, souvent plus, il y avait ma tête dans les journaux, et que je vivais dans la hantise d'être reconnu.

Surtout dans ces trains, le soir, toujours très pleins (il y avait peu de voitures), où les gens étaient là, à lire leur journal pour passer le temps. Et leur journal, souvent, il me montrait, ou il parlait de moi. Et eux parlaient de tout ça, de l'affaire. Et je les entendais : « C'est un escroc. Est-ce que ça va finir ? », et le reste. Certains me reconnaissaient, parfois. Ceux-là ne disaient rien, ils interrompaient leur conversation dès qu'ils m'avaient aperçu. C'était extrêmement désagréable, et je ne savais quoi faire. Je me faisais tout petit, je m'enfonçais dans mon coin, et le voyage me paraissait encore plus long.

C'était arrivé à un tel point que je ne supportais plus de sortir de chez moi. Quand je ne devais pas aller à Moulins, je restais à la ferme. J'ai bien dû passer trois ou quatre mois sans même mettre les pieds à Ferrières. Je restais là, à ruminer tout

ça. Et j'en avais tellement plein le dos qu'il m'est arrivé une fois de me faire faire un certificat médical de complaisance par le médecin de Ferrières, le docteur Vigier, exactement comme un écolier qui veut manquer une composition. C'était idiot, d'ailleurs, cela n'a fait que retarder d'une semaine, mais c'est pour dire.

Même comme ça, même chez moi, je n'étais pas à l'abri. Non seulement mon inculpation n'avait pas fait diminuer les visites au musée, mais elle y attirait des tas de gens qui venaient voir le « faussaire » comme on va voir une bête curieuse, et dont le grand plaisir, sinon la seule raison de venir, était de m'agresser verbalement. Donc, ces gens venaient, faisaient vite le tour du musée, et c'était à celui qui dirait le plus haut, le plus fort que tout ça était faux, que ça se voyait comme le nez au milieu de la figure (comme s'ils y connaissaient quelque chose !) et que c'était moi l'escroc, et peut-être bien toute la famille aussi. Et tout ça devant ma mère, ma grand-mère. Et nous ne pouvions rien dire, rien faire.

Une seule fois, j'en suis vraiment venu aux mains avec un visiteur. Celui-là avait dépassé les bornes de la grossièreté. Mais la plupart du temps, j'essayais malgré tout de les convaincre. Je leur disais :

— Mais enfin, regardez donc ça. Rendez-vous compte si un jeune homme de seize ans peut arriver à se jouer des savants du monde entier qui sont passés là ! Et comment aurais-je inventé une écriture ? Et fait des sculptures sur l'ivoire ? Et où aurais-je trouvé la matière première, des dents de renne, des dents de panthère ?

Certains se laissaient convaincre et repartaient en disant . « Oui, parfaitement, vous avez raison. » Mais la plupart n'étaient pas venus pour ça et ne voulaient rien entendre. Et ceux-là trouvaient toujours quelque chose à inventer, que peut-être je n'avais pas fait ça moi-même, mais qu'on m'apportait ces choses de pays mystérieux, du Cameroun, ou que sais-je. C'était tellement plus simple et plus romanesque

comme ça ! Les gens ont besoin de se raconter ce genre d'histoire.

Et c'était comme ça tous les jours. On aurait dit que ça ne devait jamais finir.

J'avais bien quelques réconforts, quand même, quelques soutiens, qui m'étaient précieux, même s'ils ne changeaient pas grand-chose à la vie de tous les jours.

Ainsi, après mon inculpation, la mairie de Ferrières avait redressé une lettre au Ministre de la Justice, qui disait ceci :

Monsieur le Ministre,

Le conseil municipal de Ferrières-sur-Sichon, réuni en séance ordinaire, croit de son devoir d'affirmer que toute la famille Fradin, de Glozel, a toujours joui de la plus complète estime, due à sa parfaite honnêteté en toute circonstance.

Interprète de toute la population de Ferrières-sur-Sichon, il se permet, Monsieur le Ministre, d'appeler respectueusement votre attention sur les brimades de tout genre dont cette famille, si honorable, est victime depuis quatre ans, sans les mériter en quoi que ce soit. Certains qu'il suffit de vous signaler ces faits pour que votre haute justice y trouve une solution.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de notre sincère et respectueux dévouement.

Cette lettre avait été publiée par de nombreux journaux, et ç'avait été un grand soulagement pour mes parents. A la campagne, où il y a toujours mille petites querelles, ce genre de manifestation de solidarité est assez rare. Il faut savoir combien les gens sont prudents, dans nos pays, et surtout quelle est leur répugnance à se mêler à quoi que ce soit qui ait affaire avec la justice.

Et malgré cela, outre ce témoignage du Conseil municipal,



## *Glozel et ma vie*

il y eut encore deux pétitions. L'une, dont l'initiative revenait à M. Mancier, l'instituteur de Ferrières, était destinée à répondre aux affirmations de Clément sur la date d'apparition des premières tablettes inscrites, affirmations dont Dussaud avait fait grand usage. J'en ai déjà parlé. Elle disait :

Les soussignés déclarent avoir visité les premières fouilles de Glozel dans le courant de mars 1924, et certifient avoir vu des inscriptions sur les premiers objets découverts, dont deux petites haches, trois galets et une tablette.

Cette pétition portait *trente-trois* signatures de gens du Mayet-de-Montagne, de Ferrières, de Cheval-Rigon, de la Moussière, etc. Plusieurs d'entre eux furent appelés à témoigner par le juge Python. L'unanimité de leur témoignage était très gênante pour Clément et pour l'accusation, d'autant qu'elle fut suivie quelques jours plus tard, par une nouvelle liste de dix noms, parmi lesquels celui du docteur Vigier, de Ferrières. Le texte était le suivant :

Nous soussignés, après avoir pris connaissance de la déclaration des 33 signataires, qui affirment avoir vu les premiers objets gravés découverts à Glozel, certifions formellement avoir visité ces fouilles en mars-avril 1924, et avoir vu une tablette à inscriptions, trois galets et deux haches.

Il y eut encore une autre pétition, de moralité, qui circula au Mayet-de-Montagne et qui fut signée par presque tous les habitants de la ville. L'exception la plus notoire fut celle du confiseur qui fabriquait le biscuit « le Glozélien ».

Les choses semblaient un peu suspendues. Si le musée attirait toujours autant de monde, on ne fouillait plus au Champ des Morts — ou bien le docteur Morlet seul. Il n'y

avait plus de grands défilés de savants, même s'il en venait encore assez régulièrement, et leurs querelles même se poursuivaient en sourdine. La justice s'apprêtait à passer, mais elle prenait son temps.

Une première victoire fut néanmoins remportée par le docteur Morlet quand il gagna son procès contre la Société Préhistorique, en octobre 1929.

Le docteur avait assigné la Société Préhistorique parce que celle-ci, dans son mémoire, avait traité ses campagnes en faveur de Glozel de « manœuvres frauduleuses » et, accessoirement mais très péjorativement, ses ouvrages de « libelles » — ce qui entraîna, au procès, de savantes discussions sur l'éthymologie et le sens exact de ce mot.

L'audience eut lieu le 18 octobre à Clermont-Ferrand. Le docteur Morlet était défendu par M<sup>e</sup> Audollent, le fils du savant qui était venu si souvent à Glozel, et la Société Préhistorique, comme d'habitude, par Maurice Garçon. Celui-ci s'efforça de faire passer le docteur non pas tant pour un escroc que pour une dupe, victime de ma monstrueuse perversité.

Et ici, il faut citer que le grand écrivain Paul Léautaud, observateur et moraliste impitoyable, écrivait dans son *Journal littéraire* à propos de cette affaire. Le docteur Morlet et lui s'étaient rencontrés à plusieurs reprises dans les bureaux du *Mercury de France*, avec Valette et Dumur, les deux directeurs de cette revue. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai eu connaissance de cet extrait, reproduit dans le journal *La Montagne* :

« Tantôt, chez Valette, le docteur Morlet, en conversation sur les affaires de Glozel, avec lui et Dumur. Notamment l'affaire du procès en escroquerie intenté aux Fradin comme suite au rapport de l'expert Bayle. Quand il est parti, je dis mon impression à Valette, toujours la même depuis que je vois le docteur Morlet dans ses visites au *Mercury* : très sympathique, gardant son calme au milieu de toutes ces histoires. Valette me dit : " Pas quand

on le contredit, il paraît qu'il s'emballe et qu'il lui arrive de dire des bêtises. Garçon le sait bien. Il l'a dit ici : " Je le contredirai, je le ferai mettre en colère, je lui ferai dire des bêtises. "

« C'est peut-être le rôle d'un avocat adverse, mais ces petites canailleries chez Garçon ne me plaisent guère. Je finirai par croire qu'il ne vaut pas mieux que les autres. Tous ces gens du Palais. Pas bon de tomber entre leurs mains. »

Toutefois, malgré ses grands efforts de manches, et peut-être à cause de l'ironie méprisante à laquelle il recourait, cette vedette du barreau ne convainquit pas les juges de Clermont. Et, le 26 octobre, la Société Préhistorique et *Le Journal des Débats*, qui avait publié son mémoire, furent condamnés, en la personne de leurs président et gérant respectifs, MM. Poisson et Pignot, à payer 16 francs d'amende et 1 000 francs de dommages et intérêts au docteur Morlet. En outre, le jugement devait être inséré dans *Le Journal des Débats*, *Le Temps*, *Le Journal*, *Le Matin* et... le *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, qui dut avaler là une fameuse couleuvre.

Pour la première fois, la machine judiciaire tournait dans notre sens.

Quant à moi, j'étais toujours inculpé d'escroquerie, et ça traînait. Interrogatoires, confrontations, auditions de témoins, on n'en sortait pas. Toute ma famille fut interrogée, membre par membre, et les amis, et les voisins, M<sup>lle</sup> Picandet, l'abbé Naud, Jean-Baptiste Passager, le docteur Vigier, M. Bert, mon ancien instituteur, qui déclara que j'étais d' « une intelligence moyenne » et que je n'avais pas d' « aptitude spéciale », l'huissier Boele, etc.

L'année suivante — 1930 — passa sans événement notoire. De toute évidence, on laissait courir, délibérément. C'était toujours du temps gagné pour Dussaud. Le seul fait nouveau (si l'on peut dire) fut la publication de la seconde partie du

rapport Bayle. Encore fallut-il que mes avocats, M<sup>es</sup> Mallat et Torrès, la réclament dans une lettre au juge Python. Ainsi, c'était moi qui redonnais la parole à Bayle, plusieurs mois après sa mort. Mais c'est que je ne souhaitais aucune expèce d'étouffement de quoi que ce soit.

Apparemment, les procédés de Bayle avaient encore cours à l'Identité judiciaire. Les experts chargés de terminer la rédaction du rapport après la mort de leur chef, MM. Amy, Maheu et Randoin, au lieu de la remettre au juge d'instruction, en révélèrent le contenu dans un article du *Temps* du 16 mai 1930. C'est cette deuxième partie qui contenait les réjouissantes confusions entre os et bois de cervidés dont j'ai déjà parlé. Rien de tout cela n'était bien étonnant, puisque M. Amy avait déclaré publiquement qu'il « terminerait évidemment le rapport dans le sens où son patron s'était engagé ».

Ce n'est qu'en 1931 qu'il fut finalement décidé que je n'étais pas un escroc. Puisque, décidément, le tribunal de Moulins faisait traîner, mes avocats choisirent de ne rien brusquer de leur côté. Ils avaient une bonne raison pour cela. En octobre 1930, en effet, on devait rétablir un tribunal à Cusset. S'il était possible de transférer l'affaire devant ce tribunal, j'échapperais, pensaient-ils, aux griffes du tandem Python-Viple, ce dernier toujours aussi acharné contre Glozel et contre moi, pour faire oublier ses propres insuffisances au moment de la découverte. Cela ne devait pas être trop difficile, l'agressivité de Viple depuis la perquisition ayant choqué un peu tout le monde. M<sup>es</sup> Mallat et Torrès lancèrent donc contre le juge d'instruction de Moulins, Python, un « déclinatoire d'incompétence », qui permit d'attendre l'ouverture du tribunal de Cusset.

Autant Moulins, siège de la Société d'Émulation du Bourbonnais de Viple et de Clément, était — et se vantait d'être — la capitale de l'antiglozélisme, autant à Cusset, personne ne s'était particulièrement soucié de l'affaire, je veux dire ni plus ni moins qu'ailleurs. Et il n'y avait pas ici de magistrat qui se prétende en même temps préhistorien.

Le procureur de la République de Cusset, M. Antonin Besson, étudia longuement le dossier... et conclut tout simplement au... non-lieu. Ce n'est que beaucoup plus tard que nous sûmes que M. Besson était venu de nombreuses fois à Glozel, en visiteur et sans se faire connaître, pour voir. Le 25 avril, il rédigea un *Réquisitoire de non-lieu*, dans lequel il montrait que « des savants notoires avaient repris et réfuté tous les arguments invoqués ». Et il concluait : « Aucun fait précis n'a pu être retenu à l'encontre du prévenu. »

Toute la presse souligna l'humiliation que ce jugement — qui fut déclaré digne de Salomon par le journal *Le Temps* — constituait pour la Société Préhistorique. Ça devait bien être son avis à elle aussi, puisqu'elle fit appel devant le tribunal de Riom, cette fois. Malheureusement pour elle, celui-ci confirma le non-lieu, et cela bien que le président de ce tribunal, M. Charles Calemard, fût lui-même membre de... la Société Préhistorique de France, ce qui prouve qu'il y a tout de même, ici et là, des gens pour qui la justice l'emporte sur l'esprit de parti.

Pour trois ans de soucis ininterrompus, je reçus un franc — vraiment symbolique — de dommages et intérêts. Mais l'important était qu'après tout ce temps, et grâce à la sagesse du procureur Besson, je cessai officiellement d'être un escroc et un faussaire. Ça ne changeait pas grand-chose au fond du problème, mais pour ma famille et pour moi, la vie allait redevenir un peu plus facile.

Et puis, maintenant que j'étais de nouveau un citoyen comme tout le monde, cela allait débloquer le procès Dus-saud, que toutes ces manœuvres et inculpations avaient eu pour but de geler le plus longtemps possible.

L'audience en fut fixée au 9 mars 1932. Je repris donc le train une nouvelle fois, emmenant avec moi un ami, pour ne pas être seul. Nous rejoignîmes le docteur Morlet à son hôtel. Il était déjà à Paris depuis plusieurs jours. Le soir, nous sommes allés dîner chez Guitet-Vauquelin, qui nous avait

préparé un repas formidable, rien que de la cuisine corse. Malheureusement, cette cuisine corse ne réussit pas au docteur Morlet, qui fut malade toute la nuit. Ça ne le mettait pas en forme pour le procès.

Bref, nous étions enfin et pour de bon dans cette XII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, et pour Dussaud l'heure de vérité avait sonné. Il y avait beaucoup de monde, une foule de témoins, et j'avais un nouvel avocat, le célèbre Henry Torrès, assisté de Marc de Molènes. Campinchi avait été empêché, je ne sais plus pourquoi.

Tout cela fut assez étrange pour moi. D'un côté, c'était évidemment une grande partie qui se jouait là, et d'un autre côté, j'avais souvent l'impression d'assister à une sorte de spectacle dans lequel défilaient toutes sortes de gens, venus là rejouer un rôle qu'ils avaient tenu dans la vie réelle.

Ça commença donc par l'interrogatoire de Dussaud. Et j'entends encore ses propos, assez ahurissants, et que l'on peut retrouver dans le compte rendu d'audience. Il disait :

— J'ai toujours prétendu que c'était Émile Fradin qui avait fabriqué les objets falsifiés. Mais Émile Fradin a parfaitement le droit de fabriquer toutes les céramiques qui lui plaisent ; et, en disant qu'il l'a fait, je n'ai fait que confirmer son droit. Il n'y a pas là d'insulte, ni de termes qui puissent le blesser. En tout cas, comme c'est lui seul qui a sorti ces objets, si ce n'est pas lui qui les a faits, qu'il nous dise qui les a faits !

C'était assez inouï. Ce type me traitait de faussaire, et affirmait qu'il n'y avait pas là d'insulte ! De plus, il feignait de me renvoyer la balle et me demandait de m'accuser moi-même. Évidemment, ça lui aurait évité d'avoir à fournir la moindre preuve de ses accusations.

Mais le plus beau fut sans doute quand il lâcha dédaigneusement que, après tout, le fait de savoir si j'étais ou non un faussaire était « un point tout à fait secondaire ». Pour un aussi grand seigneur, fabricant de lettres anonymes, déshonorer une famille et me mettre justice et police aux trousses pendant des années était sans doute, en effet, un point secondaire ! J'en restai cloué sur mon banc.

Et ce fut le défilé des témoins, et leurs longues dépositions à tous. Le docteur Morlet, d'abord, qui reprit tout depuis le début. Puis Salomon Reinach, qui déclara :

— Comment un garçon qui n'a fait que des études primaires aurait-il imaginé ces choses ? Ceux qui l'ont traité de mystificateur lui attribuent des capacités qui sont absolument au-dessus de la portée d'un paysan quelconque... et même d'un membre de l'Institut, qui ne saurait pas inventer de nouveaux caractères d'écriture ayant quelque vraisemblance. Et en même temps, on le diffame moralement.

Mais surtout, un échange entre Torrès et lui apporta une curieuse révélation. Je cite le procès-verbal.

*M<sup>e</sup> Torrès* : Est-il exact que M. Poisson, ancien président de la Société Préhistorique Française ait dit à l'éminent témoin que c'était M. Vayson (de Pradennes) qui finançait toute l'affaire contre Glozel ?

*Salomon Reinach* : Je ne dis pas que ce ne soit pas exact, mais c'est une conversation. On ne peut pas, même en prêtant serment, prouver l'existence d'une conversation. Enfin, vous êtes bien renseigné, et je le regrette, parce qu'il s'agit d'une conversation.

*M. le Président* : C'est exact ?

*Salomon Reinach* : C'est exact.

Ainsi, à en croire Reinach, l'argent que Vayson de Pradennes n'avait pu dépenser à acheter Glozel, il l'aurait investi dans ce qu'il espérait être sa ruine. C'était donc ainsi qu'il fallait entendre rétrospectivement son : « Je le coulerai ! » C'était assez intéressant.

Vinrent ensuite MM. Joseph Loth, Roman, le comte de Bourbon-Busset, Desforges, qui raconta, lui, qu'ayant prêté à Capitan, qui prétendait en avoir besoin pour ses cours, une soixantaine de silex qui lui appartenaient, le grand préhistorien ne lui en renvoya, longtemps après, qu'une vingtaine, les moins beaux. Il y a ainsi pas mal de choses qui disparaissent.

J'attends toujours — en 1979 — les objets saisis par la perquisition de 1928 !

Puis ce fut au tour des antiglozéliens, et d'abord de Vayson de Pradennes. Celui-ci, surtout après ce qu'on venait d'apprendre, M<sup>e</sup> Torrès le guettait tout particulièrement. Et il ne le rata pas.

De sa voix incroyablement puissante, il commença par rappeler les propositions d'achat que m'avait faites Vayson, sa fausse introduction auprès de nous, ses différentes signatures. Tous ses coups portaient, et l'autre ne trouvait rien à répondre.

C'est alors qu'arriva le docteur Regnault, le vieux plaignant qui avait saccagé le musée. Et il se mit à raconter la perquisition à sa manière. Mais c'était tellement ahurissant, tellement scandaleux de contre-vérités que, pour la première fois depuis le début de l'audience, je sortis de mon silence — et même assez violemment, je dois dire. Je me suis levé de mon siège et j'ai entrepris de rétablir un peu les faits. Mais je ne pouvais pas dire deux mots sans que l'autre ne me coupe en criant d'une voix chaque fois plus hystérique :

— Vous en mentez !... Vous en mentez !...

A quoi se mêlait l'autre voix, si impressionnante, de l'énorme Torrès, qui, la main sur ma tête, s'écriait :

— Le petit bonhomme que je défends...

Ça devenait complètement fou.

Ce malheureux Regnault ne put cependant s'empêcher d'apporter une note comique, quand il déclara, très content de lui :

— Ils étaient aplatis, les Fradin. Ils n'avaient pas l'air de songer que je leur faisais la plus belle réclame possible pour gagner de l'argent à l'avenir. Il n'y avait pas de réclame plus belle que cette saisie.

Ah, oui !...

Et puis, ça se calma un peu. Il y eut encore deux ou trois témoins, je crois, avant la plaidoirie de mon autre avocat, Marc de Molènes.

Après avoir accusé Dussaud de vouloir « détruire un fait



qui le gêne, le détruire par tous les moyens », M<sup>e</sup> de Molènes quitta le terrain scientifique pour en revenir à des réalités plus simples et qui n'avaient pourtant jamais effleuré l'esprit de tout ce beau monde, et d'abord celle-ci que je n'aurais jamais pu enfouir quoi que ce soit, le champ de fouilles se trouvant constamment exposé au regard des voisins — surtout dans un pays comme le nôtre où il faut bien dire qu'on a un peu tendance à se surveiller, à s'épier les uns les autres.

Ou alors, il faudrait supposer que toute la population de Ferrières et des environs était complice. Mais pourquoi, et dans quel intérêt ? Et si j'avais réellement passé mes journées, ou même mes nuits, à fabriquer des objets pour en truffer le Champ des Morts, imagine-t-on que nos voisins, vivant à quelques mètres de nous et si acharnés à empêcher les gens de passer et à nous faire toutes les misères possibles, n'auraient pas été trop heureux de le faire savoir ?

Non, décidément, toute cette accusation était une triste plaisanterie, triste et interminable (aujourd'hui encore...) et la seule chose qui s'est passée, c'est que, tout comme d'autres n'admettaient pas qu'il pût exister une poterie aussi ancienne, Dussaud ne *voulait pas* qu'il y eût une autre écriture que celles qu'il connaissait et sur quoi il avait bâti sa notoriété.

Puis, il fallut subir les jongleries de Maurice Garçon. Le plus ignoble fut peut-être quand il prétendit que les vitrines brisées, les objets cassés l'avaient été par nous après le départ des policiers.

— Ça n'avait pas une telle valeur, ricana-t-il. On pouvait toujours les refaire.

Mais outre que cette supposition était crapuleuse, saccager complètement une pièce, briser des vitrines, ça fait du bruit. Là aussi, on se doute si nos voisins se seraient fait un plaisir d'aller raconter ça !

D'ailleurs, personne dans la salle n'avait l'air de prendre M. Garçon très au sérieux.

Arriva enfin le réquisitoire du substitut Hurlaux, qui nous invita, Dussaud et moi, à la réconciliation. Elle n'eut pas lieu.

*Escroc !*

Ce n'était certainement pas à moi de faire le premier geste, et Dussaud s'enferma dans un silence hautain.

C'était fini, et ce n'était pas trop tôt. Je n'en pouvais plus d'être assis sur ce banc, sans bouger, à écouter l'un et l'autre, et l'autre encore. La séance avait commencé à une heure de l'après-midi, et il y avait longtemps que la nuit était tombée quand j'ai enfin pu sortir du tribunal.

Le jugement était renvoyé à quinzaine.

Le lendemain, je suis rentré à Glozel.

Et, le 23 mars, le docteur Morlet m'envoyait de Vichy, le télégramme suivant :

Procès gagné. *Matin* et Dussaud condamnés un franc et entiers dépens. Morlet.

Les « entiers dépens », d'ailleurs, ce n'est pas Dussaud qui les a payés, mais la ville de Paris. Était-ce en raison de ses hautes fonctions ?

A la fin des fins, la justice — une justice — était passée. Chacun restait sur ses positions, mais les deux derniers jugements nous permettaient, à ma famille et à moi — à moi surtout, sur qui l'on s'était le plus acharné — de respirer plus librement. Nous en avons fini, et pour de bon, avec les tribunaux.

Inutile de dire que cette victoire fut arrosée. Au champagne, d'abord, chez le docteur Morlet, qui n'était pas moins heureux que nous. Ensuite, toujours en compagnie du docteur, de sa femme et de sa fille, nous avons fait une petite fête à Glozel.

C'était aussi la fin d'une époque.



## LE FIL DES JOURS

J'avais vingt-quatre ans, et toute cette histoire derrière moi. A vingt-quatre ans, j'étais un homme, bien sûr, mais toute ma jeunesse avait été occupée, envahie, bousculée, et comme happée par la découverte qu'avait faite par hasard un garçon de seize ans, qui s'en était trouvé projeté dans un monde auquel rien ne l'avait préparé. C'était une situation étrange. Au moment de mon inculpation, j'avais bien failli envoyer tout promener, mais c'était du passé. Maintenant, je désirais simplement que ça se calme un peu.

Et ça s'est calmé.

Il y avait toujours autant de visiteurs au musée, mais nous n'y prêtions presque plus garde. Le docteur Morlet continuait à fouiller — il le fit notamment tout l'été 1932 — et à inviter des savants, mais cela ne donnait plus lieu à d'aussi terribles empoignades. On restait parfois de longues périodes sans rien découvrir. Le docteur était toujours aussi acharné, étudiant la plus petite chose, et si heureux lorsqu'il lui arrivait encore, de temps en temps, de tomber sur des « nids ». Mais le champ est petit, et s'il n'est sans doute pas épuisé aujourd'hui encore, il n'est pas non plus inépuisable, et l'on en avait déjà sorti près de trois mille objets. Quant à moi, je ne suivais plus aussi quotidiennement les fouilles. Je me consacrais davantage aux travaux de la ferme, et je me distrayais.

Les polémiques s'apaisèrent d'autant mieux qu'à cette

époque, on fit, un peu partout en Europe, et principalement en Europe centrale, des découvertes assez comparables à celles de Glozel, ce qui embarrassait bien nos détracteurs, savants et autres, qui, du coup, mirent une sourdine à leur concert.

Personne ne m'avait jamais vu aller en Roumanie, par exemple, et pourtant on y découvrit, à Bunesti, des pierres gravées de représentations animales et portant des signes d'écriture pas très éloignés de ceux de Glozel, dont personne ne contesta le caractère néolithique. Et le professeur Andriescu redécouvrit dans un petit musée régional où elle dormait depuis longtemps, une hache polie portant gravées une tête de cervidé et des inscriptions.

En Espagne, dans la grotte d'El Pendo, on trouva un bâton de commandement avec figures animales et inscriptions (les plus proches de Glozel qu'on connaisse) et, à Bagnères-de-Bigorre, dans la grotte de Cauteba, un poignard inscrit. Tout cela venant s'ajouter aux découvertes d'Alvao, au Portugal, et à celles des environs de Glozel, c'était tout le passé le plus profond de l'Europe qui parlait contre les petites spécialisations de Dussaud et consorts.

Le docteur Morlet poursuivit ses travaux. C'est en 1932 que parut, chez Desgranchamps, à Paris, la première édition du *Petit Historique de l'Affaire de Glozel*. Trois ans plus tôt, en 1929, il avait publié chez le même éditeur son grand *Glozel*, un livre magnifique et très bien illustré, qui est aujourd'hui complètement introuvable. A l'origine, le livre devait paraître à Lyon. Là encore, il faut citer Paul Léautaud :

« A noter, écrit-il, ce trait de désintéressement du docteur Morlet. Il lui est venu à l'idée qu'il serait excellent pour renseigner le public sur Glozel de publier une suite de reproductions d'une centaine des plus belles pièces découvertes. Il a trouvé un éditeur à Lyon, auquel il a offert la garantie de la vente de 200 exemplaires, ce qui ferait 20 000 francs, l'exemplaire devant coûter 100 francs. Salomon Reinach, mis au courant par lui de ce projet

d'édition, lui a offert de prendre cette garantie à sa charge. Morlet disait ce soir, après avoir raconté cela : « C'est très gentil de sa part. Cela m'a beaucoup touché, mais je ne veux pas du tout qu'il assure cette garantie. Je peux très bien prendre cette dépense à ma charge. »

« Il dit que lorsqu'on connaîtra toutes les belles pièces découvertes à Glozel, si l'on s'entête à accuser de supercherie le fils Fradin, il faudra alors le reconnaître comme le plus grand artiste de ce temps. »

Le temps passait. Celui des grandes foules aussi, même s'il venait encore du monde. Les marchands se dispersèrent. Le chiffre d'affaires des cafés baissa. Ils devaient fermer l'un et l'autre en 1936 ou 1937, je ne sais plus bien.

Je voyageai un peu, sans guère sortir de France. J'allai une fois, avec des amis, jusqu'à Genève, où l'on n'a pas signalé, après mon passage, de nouvelle écriture ancienne. Une autre fois à Monaco. Il m'arrivait souvent d'aller à Lyon, à Lourdes. Je ne crois pas être retourné à Paris depuis 1932. D'ailleurs, je n'aime pas les villes. Ces voyages étaient plutôt des espèces de balades, faites avec des amis, pour me changer les idées. J'avais beaucoup de choses à rattraper.

Mais, dans le même temps, la ferme et la famille reprenaient tous leurs droits. Joies et malheurs. La première et la plus grande douleur fut la perte de ma grand-mère.

C'était dans l'hiver 1936. Elle mourut d'une espèce de cancer généralisé ou quelque chose comme ça. On ne savait pas aussi bien qu'aujourd'hui. Elle souffrait terriblement, criait jour et nuit ; et ne supportait pas qu'on la touche. C'était terrible pour moi. Je l'aimais tellement, et elle m'avait soutenu avec tant de tendresse silencieuse pendant toutes ces années. Ses souffrances durèrent trois mois. Le docteur Morlet la soignait du mieux qu'il pouvait, mais on ne pouvait plus rien. Elle mourut, le 24 décembre. Ce fut le plus triste Noël de ma vie. C'était toute mon enfance qui mourait avec elle.

Un an et demi plus tard, ce fut au tour de mon grand-père.

C'est de vieillesse qu'il est mort, lui, et de chagrin aussi. Il ne s'était jamais remis de la disparition de ma grand-mère. Ce fut terrible. Tous mes jeux, toutes mes bêtises, mes plus grands rires, c'était avec lui que je les avais partagés. C'était lui qui, pour me faire rire, conduisait trop vite la carriole — et la faisait verser. Lui, le Sergent, qui faisait la nique aux gendarmes. Il m'avait tout appris. Et Glozel aussi, c'est avec lui que je l'avais vécu. C'était lui que des policiers avaient tiré de son lit quand il était malade, lui à qui un soudard avait cassé la mâchoire, lui qu'on soupçonnait d'être aussi faussaire que moi. Il me manque encore aujourd'hui, le Sergent.

Et puis, ce fut la guerre.

Je ne la fis pas. J'avais été exempté du service militaire.

La guerre, à Glozel, ce fut d'abord la diminution et presque la disparition des visiteurs. Ce fut surtout l'arrêt définitif des fouilles. Le cœur n'y était pas, sans doute, et puis le docteur Morlet montait beaucoup moins souvent. Elles auraient peut-être repris à la Libération si, entre-temps, une loi votée en 1942 et qui attribuait à l'Etat la propriété du sous-sol ne l'avait interdit. Je dis « peut-être », parce que l'idée du docteur était qu'il fallait laisser toute une partie du champ vierge, pour plus tard, quand les polémiques se seraient éteintes et qu'il serait possible de reprendre tout ça plus sereinement, et avec d'autres moyens. Il y tenait beaucoup.

Il y a donc quarante ans qu'il n'est rien sorti du Champ des Morts.

La guerre passa curieusement. Nous étions peu éloignés de Vichy — vingt kilomètres... De la capitale. Bref, nous n'étions pas en première ligne. Nous ne fûmes directement touchés que par la détention de mon jeune frère Marius, prisonnier en Allemagne, à Brême. Et puis, j'ai enlevé les plaques indiquant le musée, sur la route. Il y passait sans arrêt des patrouilles allemandes, et on ne savait jamais ce qui pouvait arriver.

Le problème le plus délicat — et encore, sans doute beaucoup moins qu'ailleurs — était le ravitaillement. J'ai

passé ces années à fournir en produits de la ferme beaucoup d'amis, et d'abord le docteur Morlet. De temps en temps, il venait lui-même, en voiture, chercher ce dont il avait besoin. Plus souvent, c'était moi qui descendais, ou bien je lui faisais passer ce qu'il me demandait par tel ou tel intermédiaire. Un des visiteurs les plus assidus du musée pendant toutes ces années était l'ambassadeur d'Argentine (lui aussi voulait acheter Glozel, pour son pays !). Et, bien sûr, les voitures de ces gens-là étaient à l'abri de tout contrôle. C'est pourquoi je lui faisais fréquemment apporter des provisions à Vichy.

J'ai dit qu'il y avait moins de visiteurs, et c'est vrai. Mais il en venait d'inattendus, et de célèbres. Il y avait peu de distractions à Vichy, à longueur d'année. Toujours est-il que j'ai vu défiler une bonne partie du corps diplomatique.

Et puis, il y avait Laval... Laval, il faut dire, était un ami d'enfance du docteur Morlet. Ils étaient originaires de pays voisins, et avaient fait leurs études ensemble. Je crois même que le docteur avait été garçon d'honneur au mariage de Laval. Ces amitiés-là durent souvent toute une vie, malgré tout ce qui peut se passer. Et, bien sûr, quand Laval est venu à Vichy, ils se sont retrouvés, et Morlet lui a parlé de Glozel. Et forcément, Laval est venu voir. La première fois qu'il est monté à la ferme, je n'étais pas là. Il ne s'est d'ailleurs pas fait connaître tout de suite. Il était venu tout seul, et ce n'est qu'en partant qu'il avait dit qui il était et qu'il a laissé sa carte. Après quoi, il est revenu à plusieurs reprises. Nous parlions un peu de Glozel et beaucoup du docteur Morlet.

Et puis, les guerres finissent. Mon frère est revenu d'Allemagne. C'est alors que je me suis marié. Au début de 1945, j'avais fait la connaissance d'une institutrice du Mayet-de-Montagne, Marie-Thérèse Cote. Nous nous étions rencontrés chez un ami commun. Que dire ? On se connaît, on s'aime, on se marie. C'est ce que nous avons fait. Ce mariage a d'ailleurs un peu surpris les gens, au Mayet et dans les environs. Ils comprenaient mal qu'une institutrice, comme ça, à la ville (petite ville, mais enfin) quitte son travail et tout pour aller vivre à la campagne, avec un paysan.



La cérémonie eut lieu au Mayet-de-Montagne, le 10 avril 1945. J'avais trente-six ans : il était temps ! Ce retard, je le devais à Glozel, qui avait vraiment bouleversé le cours de ma vie.

C'est le frère de ma femme, le chanoine Léon Cote, qui nous a mariés — ce même chanoine Cote qui allait plus tard devenir le premier historien de Glozel. Il habitait Vichy, où il était curé de l'église Saint-Louis. C'est lui qui avait rédigé les menus du repas de noce. Je me souviens qu'en entrée, il y avait de la « tête de mammoth », et le reste à l'avenant.

C'est mon mariage qui a fait marier mon frère. Il a épousé une nièce de ma femme, ce qui fait que j'ai un frère qui est aussi mon neveu. On peut dire que la famille s'élargissait en se resserrant.

Elle s'élargissait, en tout cas, puisque le 19 janvier 1946, ma femme donnait le jour à notre premier enfant, une fille : Jacqueline, qui devait être suivie, deux ans plus tard, par une autre fille, Marie-Odile.

Mais il n'y a pas de naissance sans deuil et, le 17 mars 1951, mon père, Antoine, mourait à l'âge de soixante et onze ans. Toute sa vie, il avait été un fumeur enragé. Il en est tombé malade, et on lui avait interdit le tabac. Du coup, sa santé s'améliora et il recommença à fumer. Et ce qui devait arriver est arrivé.

La mort de mon père devait marquer pour moi une nouvelle étape. Il s'était moins intéressé à toute l'histoire que mon grand-père ou moi. Il en voyait surtout les désagréments, et on le comprend. Mais jusqu'au dernier moment, c'était lui qui avait dirigé la ferme, y travaillant sans se ménager. A présent, c'est à moi qu'elle revenait. Je me suis demandé ce que j'allais faire. Et puis, rien ; j'ai continué. J'aurais peut-être dû louer les terres. Trente hectares, tout seul, c'est beaucoup. Il aurait fallu tout un équipement que nous n'avions pas. Et je me suis éreinté avec ça pour un bien maigre rendement.

Il n'y a peut-être pas non plus de deuil sans naissance. Quelques mois plus tard, le 24 juillet 1951, naissait notre fils,

Jean-Claude. Mon père ne l'aura pas connu, lui qui me disait toujours : « Tu n'as que des filles ! Il te faut un garçon. »

Et le temps passait. Il y avait longtemps que Glozel n'intéressait plus les journaux, et que les savants ne se déchiraient plus à son propos. Nous vivions tranquillement. Les enfants grandissaient. Ma sœur, Yvonne, qui était restée avec nous, nous aidait à les élever. Jean-Claude, qui fut long à marcher, passait sa vie à quatre pattes sous les vitrines du musée. Quelques années plus tard, son grand jeu, avec sa sœur Jacqueline, consistait à se faire des visites guidées du musée. Il y en avait un qui faisait Émile Fradin, l'autre le visiteur. C'était très amusant. C'était leur monde à eux.

L'autre jeu de Jacqueline, quand elle eut une quinzaine d'années, c'était de descendre toute seule au Champ des Morts et de gratter la terre. Je ne devrais pas le dire, puisqu'en principe, il nous est interdit d'exhumer quoi que ce soit (toujours cette fameuse loi de 1942), mais ce n'est pas bien grave, après tout qu'une fillette s'amuse à gratter. Bref, elle fouilla si bien qu'un jour nous la vîmes remonter à la maison tenant dans les bras un vase superbe, un des plus beaux qu'on ai trouvés à Glozel. Il est au musée maintenant. Je n'allais quand même pas le remettre dans la terre ! Elle était si heureuse de sa découverte ! On avait beau la surveiller, elle trouvait toujours le moyen de descendre. Si bien qu'on a dû boucher certaines tranchées qui étaient restées ouvertes depuis le temps des fouilles, et dont on craignait qu'un jour ou l'autre, le remblais ne dégringole sur la tête des enfants.

On ne parlait plus beaucoup de Glozel, sinon ici et là, dans quelques conférences, lorsque, en 1959, mon beau-frère, le chanoine Cote, publia la première histoire complète (à cette date) de toute l'affaire. Son livre s'intitulait *Glozel trente ans après*, et il était dédié à mon grand-père. La dédicace disait : « A la mémoire de Claude Fradin, paysan de France, archéologue malgré lui, et qui mourut sans s'être demandé si

l'archéologie des mandarins ne serait pas une science où l'on bafouille encore plus qu'on ne fouille. »

A vrai dire, quand le livre parut, l'archéologie des mandarins se taisait plus qu'autre chose. La parution de cet ouvrage fit naître un certain regain d'intérêt. C'est un livre très clair et très complet, auquel je me suis souvent référé quand ma mémoire faisait défaut.

L'écho rencontré par le livre de mon beau-frère encouragea le docteur Morlet à reprendre ses publications. En 1962, il fit paraître aux Editions Buguet-Comptour, à Mâcon, le deuxième volume de son grand *Glozel*, lui aussi richement illustré, et dans lequel il décrivait et analysait les plus significatifs des objets glozéliens. Ce livre serait suivi, quelques années plus tard, en 1965, d'un *Corpus des inscriptions de Glozel*<sup>1</sup>.

Le livre du chanoine Cote donna lieu à de nombreux articles de journaux, notamment une longue suite publiée par Antoine Bonin dans *Le Journal de Roanne*. Sous le titre, *J'ai revu Glozel*, il y reprenait toute l'histoire depuis le début, et s'affirmait convaincu de l'authenticité du gisement. C'est à la même époque que je fis la connaissance de Robert Charroux qui, dans ses ouvrages célèbres (*Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans*, etc.) devait, à chaque fois, longuement parler de Glozel.

Je m'entendais très bien avec Charroux, qui venait souvent nous rendre visite à Glozel, et je suis allé plusieurs fois chez lui, à Charroux, précisément, dans la Vienne. Le docteur Morlet aussi l'aimait bien, même s'il ne partageait pas toujours ses conclusions. A l'époque de la grande polémique, on s'était battu pour ou contre l'authenticité de Glozel, pour ou contre son ancienneté, mais jamais personne n'avait songé à le tirer dans des directions mystérieuses, à le faire passer dans une dimension autre que celle de l'histoire telle qu'on la conçoit généralement. Et je crois que le docteur n'était pas

---

1. Ces deux titres viennent d'être réédités par les Éditions Horvath (Roanne, 1978).

très préparé à de telles perspectives ni désireux de s'installer sur ce terrain. Mais, quoi qu'il en soit, il aimait l'homme Charroux. En ce qui me concerne, je n'ai, ni n'ai jamais eu là-dessus d'opinion particulière. Je sais que ce qui est là est *vrai*. A d'autres, plus qualifiés, de dire ce que c'est.

C'est de cette période que date la première émission de télévision importante consacrée à Glozel. Et, une fois de plus, ce fut de l'étranger que nous vint cette manifestation de soutien et d'intérêt.

Donc, en octobre 1961, on vit débarquer à Glozel toute une équipe de la télévison allemande, dirigée par l'écrivain et archéologue C. W. Ceram, célèbre pour son livre *Des dieux, des tombeaux, des savants*, paru quelques années plus tôt. Il me l'a donné, ce livre, et c'est tout à fait passionnant. En le lisant, on se figure qu'on est dans les tombeaux des rois égyptiens. On se promène là-dedans, on s'y voit...

Ils étaient une douzaine, parmi lesquels un prêtre de Colmar, qui servait d'interprète. Le docteur Morlet les accompagnait. En fait, Ceram était sur le chemin de la Turquie et de la Grèce, où il devait aller faire une série de reportages, quand il décida de faire un détour par Glozel. Inutile de dire que, pour lui aussi, l'authenticité des découvertes ne faisait aucun doute. Ça l'intéressa même tellement qu'il resta plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Lui et son équipe filmèrent toute la journée. L'émission devait passer à la télévision allemande au début de 1962.

A la même époque — janvier 1962 —, la grande revue italienne d'archéologie *Storia illustrata* publiait un très long article sur les objets et les fouilles de Glozel. L'auteur en était le professeur Furio Jesi, directeur des Archives internationales d'Ethnographie et de Préhistoire. Il y disait, entre autres choses : « La commission prétendue internationale fut une simple délégation des adversaires de Glozel, nommée selon les intérêts de Begouen et de Capitan. Son jugement constitue un spectacle déplorable du monde scientifique. » Et il ajoutait : « Trop de savants ont voulu faire passer le succès personnel avant le progrès scientifique. »

Le temps passé, le recul pris ne semblaient pas favorables aux adversaires de Glozel, puisque la même année, et toujours en Italie, l'Encyclopédie *Pomba*, dans les pages qu'elle consacrait à l'art préhistorique en France, citait longuement Glozel, reprenant les thèses du docteur Morlet sur l'interpénétration du paléolithique et du néolithique, et concluait : « Ces documents, étroitement liés par l'écriture à ceux du Mas d'Azil et à d'autres analogues, attestent une surprenante priorité chronologique dans le développement spirituel de l'humanité. »

Ainsi, Glozel refaisait surface et, dans l'ensemble, positivement. Mais nous n'en avons pas fini pour autant avec l'aveuglement et la mauvaise foi, comme en témoigne la lamentable histoire avec la revue *Historia*, survenue peu après la mort du docteur Morlet.

Un jour, Robert Charroux arrive à Glozel avec un ami à lui, un journaliste nommé Delorme. Ce Delorme venait de se mettre d'accord avec les gens d'*Historia* pour faire un article sur Glozel, dont il disait être lui-même un partisan convaincu. Mieux encore, *Historia*, me proposait de faire dater à ses frais quelques objets, dont les tablettes, par le procédé nouveau de la thermoluminescence, qui ne devrait laisser subsister aucun doute sur l'ancienneté des objets. Il suffisait, me disait-on, de les envoyer en Angleterre, où de telles expériences avaient lieu.

Moi, j'étais tout à fait d'accord. Mon attitude n'avait jamais varié depuis qu'en 1929, avec mon grand-père, j'avais demandé que l'on procède à toutes les expertises et contre-expertises qu'on voudrait, pour peu que j'aie la garantie que les résultats n'en seraient pas décidés à l'avance. Et puisqu'on m'assurait que ce nouveau procédé était infallible...

Mais, je l'ai dit, le docteur Morlet était mort. Parmi les objets à expertiser, certains faisaient partie de sa collection personnelle, et même si ce n'avait pas été le cas, il fallait de toute manière, avant de donner ma réponse, que j'en parle à M<sup>me</sup> Morlet.

Or, M<sup>me</sup> Morlet n'avait pas de très bonnes informations sur

Delorme, et elle m'en fit part. D'un autre côté, elle comme moi gardions le souvenir de tous ces objets, tantôt empruntés, tantôt saisis, et qu'on ne nous avait jamais rendus, dont nous ne savions même pas où ils étaient passés. Pour toutes ces raisons, elle me déconseilla d'envoyer des choses en Angleterre.

Quand Delorme sut qu'il n'obtiendrait pas les objets, il écrivit aussitôt à Charroux pour lui dire que Glozel était faux, archifaux, et que la preuve en était que je refusais de courir le risque d'une expertise. Et sa lettre comportait encore toutes sortes de considérations désobligeantes ou injurieuses à mon endroit. Très loyalement, Charroux m'avertit du changement d'attitude de Delorme, en joignant à sa lettre la photocopie de celle du journaliste.

Puis, à quelque temps de là, Charroux revint à Glozel, pour me dire qu'il fallait essayer de nous réconcilier, Delorme et moi, et me demander de ne pas y mettre d'obstacle. « Il faut faire la paix, me dit-il, car, comme journaliste, il va faire un tort énorme à Glozel. »

J'ai dit : « On verra », mais je n'ai rien promis.

Et, peu après, je vois surgir mon Delorme dans la cour de la ferme. Comme il n'avait pas de voiture, il était monté en taxi depuis Vichy. C'était en fin de matinée, et il venait pour m'inviter à déjeuner. Le taxi attendait.

Tout la différence entre Delorme et moi, ce jour-là, c'est que, moi, je savais ce qu'il pensait de moi, et qu'il ne savait pas que je savais.

Il vient donc vers moi, la main tendue. Je ne la lui serre pas. Il me dit alors, timidement :

— Vous savez, j'ai parlé à Charroux. On va faire la paix. On va aller déjeuner à Vichy, où vous voulez.

Alors, ça a été plus fort que moi, je lui ai dit :

— Je ne mange pas avec vous. Il n'y a rien à faire, je ne mange pas avec les traîtres.

Il n'a rien répondu. Il a tourné les talons et il s'est dirigé vers son taxi. Et moi, sur le seuil de la maison, j'ai dit à ma femme :

— Regarde ce salaud, qui a encore le culot...

Il était en train de monter dans la voiture ; il a tout entendu.

Quelque temps plus tard, *Historia* publiait un long article de Delorme, expliquant pourquoi et comment tout était faux à Glozel, article qui tirait presque tous ses arguments... du rapport Bayle.

Et voilà pourquoi et comment, pour les nombreux lecteurs d'*Historia*, tout est faux à Glozel.

Le même genre de coup fourré devait se reproduire en 1967 avec la télévision anglaise, la BBC, qui envoya à Glozel toute une équipe de techniciens, avec à sa tête le réalisateur Paul Johnston et l'archéologue Glynn Daniel, qui donnait soi-disant des cours au prince Charles.

Ils sont restés trois jours, et tout s'est très bien passé. On s'entendait fort bien. Et puis voilà que, quand le film a été fini, c'était un montage grossièrement antiglozélien. Une fois de plus, j'avais été abusé. Je dois dire pourtant que cette orientation inattendue du film était le fait du seul Glynn Daniel, et non de Paul Johnston qui, par la suite, m'envoya très aimablement des photos du tournage.

Un peu plus tard, j'ai reçu une demande de la télévision française. Il y avait là des gens qui avaient imaginé de faire une espèce de dramatique tournée par des comédiens et qui, me disait-on, aurait restitué toute l'histoire. Mais je n'ai pas accepté. C'était de la comédie, ça, et je voulais, j'avais besoin de choses sérieuses. Eux, ils se voyaient déjà avec une actrice jouant le rôle de Miss Garrod enfouie dans sa tombe, ou que sais-je. Ils voulaient mettre même l'abbé Favret sur son lit de mort, et ça ce n'était pas possible.

Il s'était en effet passé la chose suivante. On se rappelle l'abbé Favret, qui était un des membres de la commission internationale, celui qui scandalisait tellement ma grand-mère. Comme les autres, il avait signé le fameux rapport condamnant Glozel. Mais voilà qu'à la fin de sa vie, au milieu des années 50, il fut pris de remords et, mourant, en fit part à

M<sup>lle</sup> Van Gennep, la fille de l'archéologue. Je ne sais plus comment il la connaissait. Toujours est-il qu'il la fit venir, et lui déclara :

— Je regrette d'avoir signé le rapport de la commission internationale, parce que je suis convaincu que Glozel est authentique.

M<sup>lle</sup> Van Gennep l'avait rapporté au docteur Morlet, et voilà qu'à présent on voulait mettre un comédien pour jouer l'abbé Favret et son repentir... Vraiment, ce n'était pas possible, et j'ai dû refuser.

Tout cela pour dire qu'il suffisait que l'on reparle un peu de Glozel pour que ce genre de problèmes se repose.

Mais à raconter ces bêtises, j'ai dépassé l'année 1965, qui fut peut-être une des plus tristes. C'est cette année-là que moururent ma mère et le docteur Morlet.

Ma mère, Françoise, est morte le 4 juillet 1965. Elle avait quatre-vingt-un ans, et elle avait toujours dit qu'elle mourrait au même âge que son père. Et effectivement.

Un mois plus tard, le docteur Morlet nous quittait à son tour.

Il y avait déjà longtemps qu'il ne venait plus aussi souvent à Glozel, et presque trente ans qu'il n'y avait plus fouillé, que plus rien n'était sorti de ce malheureux bout de terrain qui était devenu tout son horizon. Nous continuions à nous voir régulièrement, bien entendu, mais ce n'était plus comme à l'époque des fouilles, des surprises. L'aventure était terminée ou, du moins, elle nous échappait.

Et puis, un jour, il est venu pour la dernière fois. Moi je ne le savais pas, mais lui, oui. C'est même la première chose qu'il m'ait dite en arrivant :

— Émile, je vais descendre au Champ de Morts. Je veux voir une dernière fois le Champ des Morts.

C'est une drôle de phrase, quand on y pense.

Nous sommes donc descendus, M<sup>me</sup> Morlet, le docteur et moi. Il était très fatigué. M<sup>me</sup> Morlet avait apporté un petit



pliant, et tous les quinze ou vingt mètres, il fallait que le docteur s'y assoie un moment, pour se reposer.

Nous sommes restés là, longtemps. Nous avons fait le tour du champ. Tout à coup, le docteur s'est arrêté devant une tranchée qui était restée ouverte, depuis toujours. C'était la plus profonde des tranchées ; elles descendait bien à trois mètres. Et là, au fond, il y avait une espèce de pierre plate, longue au moins de deux mètres.

Le docteur est resté un moment silencieux, à la regarder. Puis, il m'a dit :

— Émile, si un jour on peut enlever cette pierre, il y a sûrement quelque chose dessous.

Le saurons-nous jamais ?

Quand le docteur est mort, j'ai rebouché tout ça. Cela tentait trop de monde. J'ai donc recouvert la pierre d'un bon mètre de terre. Et puis, ça se fait tout seul, maintenant. Chaque hiver, il gèle, et la terre au-dessus s'effondre. La pierre dort.

Et puis, il a fallu remonter.

Le docteur m'a encore dit :

— Mon pauvre Émile, c'est la dernière fois.

Et comme je protestais que non, il a ajouté :

— Vous voyez bien, je ne peux plus.

Nous avons regardé la ferme en silence. Dans sa chambre, ma mère était au plus mal. Et le docteur m'a dit :

— Je ne monte pas, Émile. Je n'ai pas le courage de monter dans sa chambre.

J'aurais bien voulu, pourtant, qu'il la voie une dernière fois, mais vraiment il ne pouvait pas. Je n'ai pas insisté.

Et le docteur Morlet n'est jamais revenu.

Je l'ai revu à l'enterrement de ma mère, après quoi M<sup>me</sup> Morlet et lui sont partis pour Gentioux, près de Felletin, dans la Creuse, où ils avaient un très joli château, propriété de M<sup>me</sup> Morlet. Ils y sont allés en voiture, et c'est le docteur qui conduisait. Mais une fois arrivé là-bas, il a été pris de douleurs de plus en plus violentes. Il a fallu le ramener à Vichy en ambulance.

## *Le fil des jours*

Je suis allé le voir. Ça m'a fait une immense peine de le voir comme ça. M<sup>me</sup> Morlet nous a laissés seuls, et nous avons parlé de Glozel, bien sûr. Il m'a demandé s'il y avait du monde au musée. Puis, il m'a dit :

— Il ne faut pas lâcher, vous savez. La vérité va se voir sous peu. Moi, je serai parti.

J'ai répondu :

— Il ne faut pas dire ça. Vous verrez, vous vous en tirerez.

— Non, il n'y a rien à faire. Je sais ce que j'ai. Et puis, j'ai quatre-vingt-trois ans. Mais vous, Émile, sous peu vous verrez l'authenticité reconnue.

Puis nous nous sommes quittés, en nous serrant très longuement la main. Et je crois bien que nous pleurions tous les deux.

Il m'a encore dit :

— Adieu, adieu, Émile, on ne se verra plus.

Et nous ne nous sommes plus revus. Je téléphonais souvent pour avoir des nouvelles. Il est resté quarante-huit heures dans le coma avant de mourir, le 16 août 1965.

Cette fois, j'étais vraiment seul. C'était toute une partie de ma vie qui disparaissait avec le docteur Morlet. Cet homme avait été pour moi comme un père. Je l'aimais et je le respectais comme tel. Sans lui, Glozel n'existerait pas ; la terre et les ronces auraient tout repris avant qu'on sache quoi que ce soit de cette civilisation. Sans lui, ma vie n'aurait pas été ce qu'elle fut, ni moi tout à fait le même. Lui disparu, je restais seul avec l'éternité de Glozel.

Ma mère, le docteur Morlet... C'était trop, sans doute. Je suis tombé malade, et le suis resté longtemps. J'ai passé un mois au lit, sans pouvoir me lever ni dormir. C'était la première fois de ma vie, et je croyais bien quitter la scène, moi aussi.



## LA VÉRITÉ

Le docteur Morlet ne s'était pas trompé : la vérité n'allait pas tarder à se faire jour. L'année qui suivit sa mort vit se mettre en route le processus qui devait y conduire.

Mais il me faut d'abord raconter une assez étrange histoire. Un beau jour de 1967, M<sup>me</sup> Morlet reçut une lettre en provenance... d'Union soviétique. Elle lui était adressée par trois savants russes qui avaient eu vent de Glozel et qui s'y étaient intéressés. Ils expliquaient qu'ils pensaient être en mesure de traduire l'écriture, et qu'il suffisait pour cela qu'elle leur envoie des photos des tablettes et quelques-uns des ouvrages existant sur Glozel. Cela avait l'air assez sérieux ; ça changeait des innombrables lettres d'illuminés de tout poil et de toutes sectes qui écrivent sans arrêt pour me donner leur traductions de Glozel.

Nous avons donc fait faire des photos, qu'ils ont bien reçues, et ils se sont mis au travail. Cela a donné lieu à toute une correspondance entre M<sup>me</sup> Morlet et eux. L'histoire a bien duré trois ans. Et ils avaient l'air content, ils disaient qu'ils avançaient. Souvent, ils demandaient à M<sup>me</sup> Morlet des précisions supplémentaires, ou bien de leur faire le relevé de telle ou telle inscription qui serait plus net que les photographies. Et M<sup>me</sup> Morlet répondait à chaque fois. Et puis, un jour, il y eut une lettre qui disait : « Ça y est, nous avons traduit. Nous allons vous envoyer le résultat de nos travaux. »

On ne l'a jamais vue, la traduction. Et pourtant, ils l'ont bien envoyée, puisque M<sup>me</sup> Morlet a reçu l'emballage, l'enveloppe. Mais l'enveloppe seule. Vide. Quelqu'un, quelque part, en avait confisqué le contenu. Où et qui ? En Russie ou en France ? On ne le saura sans doute jamais.

Bien sûr, M<sup>me</sup> Morlet a fait toutes les démarches possibles, notamment auprès de l'ambassade soviétique à Paris. On lui a toujours répondu qu'on ne savait rien, qu'on n'était pas au courant.

Où est passée cette traduction, qui existait sans aucun doute ? Qui l'a confisquée et pourquoi ? Il reste possible de rêver sur ce travail perdu.

Le processus de la vérité... Il fut assez long et compliqué. De plus, il fait intervenir de nombreux éléments scientifiques qui sont loin de m'être familiers. Je vais essayer de le résumer.

Un jour de 1966, je reçus une lettre de Suède. Elle m'était envoyée par M<sup>me</sup> Greta Ringström. Journaliste spécialisée dans l'archéologie, elle m'expliquait qu'en Scandinavie on s'intéressait beaucoup à Glozel et qu'elle-même, qui se rendait souvent en France, pensait venir me voir. Elle me demandait aussi l'autorisation de photographier certains objets. Naturellement, je répondis que oui. Et, au mois de juillet, je vis arriver M<sup>me</sup> Ringström. Elle était accompagnée de son frère, M. Nyblon, et d'un archéologue, M. Silow.

Ils étaient descendus dans un hôtel de Ferrières, et j'ai appris par la suite qu'ils avaient procédé à une espèce d'enquête à mon propos, dans le village.

Donc, ils viennent. Nous sympathisons tout de suite, malgré les problèmes de langue, seule M<sup>me</sup> Ringström parlant le français. Et ils prennent des photos, des notes, visitent le musée, arpentent le Champ des Morts.

Puis ils me firent tout d'un coup une demande singulière. Ils se disaient convaincus de l'authenticité de Glozel, mais pour l'établir définitivement, ils auraient aimé, me dirent-ils, pouvoir emporter des objets en os pour les dater au carbone 14.

Le problème était que, pour réaliser leurs expériences, il leur fallait à peu près un kilo d'os. Et un kilo d'os en tout petits objets, ça faisait une belle quantité d'objets qui seraient détruits. Il n'en était pas question. Je n'étais pas prêt à un tel sacrifice, et M<sup>me</sup> Morlet y était également opposée.

Par chance, ces savants suédois comprirent parfaitement mes réticences et n'allèrent pas, comme Delorme, crier au faux pour cela. Ils repartirent avec leurs photos et toute la documentation qu'ils désiraient, en m'assurant qu'ils allaient écrire un livre sur Glozel.

Effectivement, huit mois plus tard, je reçus d'eux une étude de plus de deux cents pages, richement illustrée, intitulée *Scandale à Glozel*. Eux au moins avaient tenu parole.

Les choses en restèrent là plusieurs années encore, et puis, en novembre 1971, M<sup>me</sup> Ringström m'écrivit de nouveau pour me dire que les savants scandinaves continuaient à s'intéresser à Glozel. Elle mentionnait quelques noms, qui m'étaient inconnus, et notamment celui de M. Vagn Mejdhal, directeur des Laboratoires de Recherche atomique de Risö, au Danemark.

Et M<sup>me</sup> Ringström poursuivait :

« Tous (...) me demandent d'intervenir auprès de vous pour avoir un ou quelques morceaux de céramique, si possible avec décor ou écriture, en tout environ 150 grammes, pour faire un test selon un *nouveau système*. Si ce test est positif, ils vous demanderont l'autorisation de venir vous voir. »

Ce « nouveau système », cela devait m'être précisé plus tard, c'était la thermoluminescence, qui permet, par des mesures sur la radio-activité, de dater des roches ou des objets allant de l'époque actuelle à quelques milliers d'années. L'important, pour moi, était qu'on me demandait cette fois une quantité beaucoup moins grande. Et puis, jusque-là, ces gens avaient toujours fait comme ils avaient dit, ce à quoi je

n'étais guère habitué. Bref, j'ai eu confiance et j'ai décidé d'accepter.

Il me fallait encore convaincre M<sup>me</sup> Morlet. J'allai la voir chez elle, à Vichy, mais je ne parvins pas à la persuader tout de suite. Quelques jours plus tard, néanmoins, elle reçut à son tour une lettre de M<sup>me</sup> Ringström. Je retournai chez M<sup>me</sup> Morlet, qui hésitait toujours. Et comme elle me conseillait une fois de plus de bien réfléchir, je lui ai dit :

— Écoutez, il y a trop longtemps que cela dure. Tant pis si je fais une bêtise. Je sais, vous savez aussi bien que moi, que les trouvailles du docteur sont authentiques, et si ces gens sont honnêtes, il n'y a pas de raison...

Elle m'arrêta. J'avais fini par la convaincre. Et c'est elle-même qui adressa à M<sup>me</sup> Ringström, qui se trouvait alors à Nice, une tablette écrite qu'elle devait faire parvenir à Vagn Mejdhal.

A partir de ce jour, je vécus dans l'attente de la réponse. Jamais le temps ne m'a paru si long. Est-ce qu'au Danemark, tout d'un coup, on ne s'intéressait plus à Glozel ? Je me posais toutes sortes de questions. J'étais inquiet. Un peu résigné, aussi. Je me disais : « Ils sont comme les autres, ils ne feront rien du tout. »

Et puis un jour, un jour enfin, du mois de juillet 1973, une lettre de M<sup>me</sup> Ringström :

Cher Monsieur Fradin,

J'ai le plaisir de vous faire savoir que votre musée est *authentique*. Mon frère m'a téléphoné pour dire que M. Mejdhal, de l'Institut de Recherches scientifiques et atomique de Risö est formel : les fouilles datent d'entre 900 et 300 avant J.-C.

M. Mejdhal est en train de préparer une publication dans un journal scientifique anglais donnant le résultat de ses tests sur la tablette...

Je n'en croyais pas mes yeux ; mon cœur battait si fort que je crus qu'il allait s'arrêter. Ainsi, c'était arrivé ! Enfin ! Il avait

fallu cinquante ans, mais à présent on *savait*, le monde allait savoir que je n'étais pas un faussaire. Qui, désormais, se soucierait des rapports d'un faux expert policier des années 30, au regard des analyses d'un des plus modernes laboratoires européens ? C'était presque, c'était peut-être le plus beau jour de ma vie.

Bien sûr les résultats indiqués dans cette lettre ne correspondaient pas aux théories du docteur Morlet, mais il fallait attendre d'en savoir plus. Et puis, de toute façon, que ce soit en 300 ou en 900 avant Jésus-Christ, je n'étais pas né. Ce n'était pas moi l'« Esprit de Glozel ».

A partir de là, les choses devaient aller plus vite. Ce même été 1973, je reçus la visite de M. Silow, l'archéologue suédois, accompagné de deux jeunes savants. Ils repartirent avec plusieurs objets. Cette fois-ci, je n'avais plus aucune raison de me faire tirer l'oreille. Je leur confiai donc des fragments d'ossements humains, des osselets qu'on estimait être de rennes, et plusieurs morceaux, depuis longtemps cassés, de tablettes à inscriptions. Ils devaient remettre tout cela à M. Mejdhal pour lui permettre de poursuivre ses recherches.

Deux mois plus tard, je vis arriver M. Mejdhal lui-même. On imagine si je fus heureux de rencontrer l'homme qui authentifiait Glozel. Comme il ne parlait pas un mot de français (mais les personnes qui l'accompagnaient, oui) nos rapports s'en trouvèrent malheureusement limités. Ils furent pourtant très chaleureux. Je dois dire qu'il y a eu un moment où j'ai eu très peur. M. Mejdhal voulait emporter de nouveaux échantillons, et il choisissait, choisissait toujours...

Je me suis écrié :

— Mais je ne veux pas vous donner tout le musée !

Finalement, il a emporté une trentaine d'objets de toute sorte et parmi ceux-ci des tablettes entières. Il en adressa une partie à M. Mac Kerrell, du Laboratoire des Antiquités d'Édimbourg, qui devait procéder à d'autres datations. Les



travaux s'effectuaient désormais sur de tout petits échantillons et n'endommageaient plus les objets. Mac Kerrell en data certains à 900 ans avant J.-C., comme Mejdhal, d'autres à 3 000. Il fallait donc continuer.

Dans le même temps, MM. Mejdhal et Mac Kerrell décidèrent de joindre un de leurs collègues français, M. Henri François, du Commissariat à l'Énergie atomique de Fontenay-aux-Roses, en lui expliquant que tout cela était bien joli, que, eux, étrangers, s'occupaient de Glozel, mais qu'il serait peut-être temps qu'on s'en soucie un peu en France. Henri François est un spécialiste mondialement connu pour ses travaux sur les rayonnements de faible intensité. On l'a consulté, par exemple, pour le Concorde et pour les cabines Apollo. Et ce que Mejdhal lui raconta de Glozel passionna Henri François, qui promit de faire quelque chose. Pour commencer, il se mit en rapport avec M. Henri Delporte, le conservateur de musée de Saint-Germain-en-Laye.

Henri Delporte, je le connaissais. Il était déjà venu en 1970, et notre tout premier contact n'avait pas été excellent. Je le vois encore entrer et me tendre une carte « Musées Nationaux ». Je n'avais pas mes lunettes : je n'ai pas cherché à voir ce que c'était exactement. J'ai juste vu les rubans tricolores. J'ai dit : « Bon. Musées Nationaux visitez. » Et lui m'a demandé :

— Il y a longtemps que vous n'avez pas vu un conservateur du musée de Saint-Germain ?

Il y avait longtemps, oui. Et j'ai dit :

— Le dernier que j'aie vu, c'était Salomon Rainach, qui a fait des fouilles ici, et qui a tout fait pour Glozel.

Et, comme je l'avais entendu dire, j'ai ajouté :

— Mais le conservateur actuel, c'est un antiglozélien enragé.

— Monsieur, c'est moi, me dit-il.

— Si c'est vous, ça tombe bien, ai-je répondu. Dites-moi vraiment ce que vous pensez de Glozel.

— Ce que j'en pense ? De toute façon, s'il y a un faussaire, c'est vous.

J'ai commencé à sortir de mes gonds et à lui demander de ménager ses réflexions, mais sa femme, qui l'accompagnait, l'a interrompu en lui disant :

— Écoute, ce n'est pas possible que ça soit faux !

Puis, ils ont tout visité, s'étonnant de ce qu'ils voyaient et posant de nombreuses questions, et le ton s'est beaucoup radouci. C'était même devenu très cordial quand ils sont partis.

Aussi Henri Delporte a-t-il très volontiers répondu à la démarche de Henri François. Il y eut d'abord un dialogue entre eux deux, à France-Culture, le 17 décembre 1973, où ils parlèrent des problèmes de datation d'une manière générale. Puis ils vinrent tous les deux à Glozel, accompagnés par Guy Portal, l'adjoint de Henri François. Ce jour-là, ils emportèrent une tablette, et Delporte devait assister aux travaux réalisés sur elle.

Un peu plus tard, tous ces messieurs se donnèrent rendez-vous à Glozel. Il y avait MM. Mejdhal, il y avait Mac Kerrell, Henri François, Delporte, une quinzaine de personnes au total, qui ont encore prélevé pas mal d'échantillons. Soudain, la conversation est venue sur Bayle et sur son rapport, et je leur ai proposé d'emporter la fameuse tablette dans laquelle l'expert prétendait avoir trouvé une queue de pomme fraîche et des bouts de laine. Ce qu'ils ont fait. La tablette a donc été analysée, et elle est parfaitement authentique. Fin du rapport Bayle. C'est du moins ce qu'on aurait pu croire. Mais comme c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes et avec les vieilles lunes qu'on berce le mieux les gens, on a vu ce torchon resservir récemment. En effet, dans un ouvrage intitulé *L'Archéologie devant l'imposture*, publié fin 1975 (à cette date presque tous les résultats des datations étaient connus), M. Jean-Pierre Adam consacre vingt-trois pages à Glozel. Et comme cet homme n'a jamais étudié la question, sur les vingt-trois pages, dix-neuf reproduisent purement et simplement le rapport Bayle, présenté, nous dit l'auteur, « dans sa rigueur ». Mais laissons cela.

On aurait pu croire qu'à partir du moment où les objets

étaient datés, et même si certains étaient plus récents que les glozéliens ne l'avaient pensé jusqu'ici, il ne devrait plus y avoir de problèmes et que, par exemple, le classement du site et la reprise des faouilles pourraient être envisagés de nouveau. En tout cas, je l'espérais de tout mon cœur. Or, ce n'est pas exactement ce qui s'est passé. De sourdes résistances se faisaient encore sentir ici et là.

Dans les premiers mois de 1974, les visites se succédaient. Il y en a une que je me rappelle mieux que les autres. Au mois de mai, je vis revenir MM. Mejdhal, Silow, Mac Kerrell et deux ou trois autres jeunes archéologues. L'un d'eux déclara soudain que, tout de même, ce serait merveilleux qu'ils puissent fouiller un peu.

Sur le coup, je n'ai rien répondu. Je savais que je n'avais pas le droit, et je ne risquais pas de l'oublier, on me le rappelait assez souvent. Et puis les temps espérés par le docteur Morlet étaient-ils vraiment venus ? Il me semblait que oui, et j'avais maintenant totalement confiance.

Et finalement, je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis décidé. J'ai dit :

— Allons-y ! Je vais emporter une bêche, et on va bien voir.

Et je pensais : « A mes risques et périls. »

Nous sommes donc descendus au Champ des Morts et nous avons commencé à fouiller. C'était assez émouvant pour moi. Il y avait si longtemps que je n'avais plus remué la terre de ce coin jadis si familier.

Nous avons creusé une tranchée d'environ trois mètres de long sur un de large et presque deux de profondeur. Et Mejdhal y a trouvé un très beau petit vase, entier, intact avec deux ou trois inscriptions. Nous étions tous follement heureux. Et je les revois, se passant le vase de main en main, et je devrais dire de bouche en bouche, chacun le léchant pour le nettoyer et le... goûter, comme avait fait jadis M. Foat. Il paraît qu'en la léchant, comme ça, les spécialistes peuvent se

rendre compte si une chose est ancienne ou pas. C'est du moins ce qu'on m'a dit.

Ce n'était pas tout. Le vase reposait sur une espèce de dallage en terre cuite rouge, comme je n'en avais jamais vu, à aucun moment des fouilles. Nous nous sommes précipités jusqu'au ruisseau pour remplir d'eau un sac de plastique afin de laver ce dallage, qu'on a frotté avec des éponges. Mejdhal, Silow et Mac Kerrell espéraient faire apparaître des inscriptions. Il n'y en avait pas. Seulement, ici et là, quelques morceaux de poteries cassées, qu'ils ont emportés, pour datation, ainsi que le vase. Ils étaient si heureux que je n'ai pas eu le cœur de le leur réclamer.

Mais sous ces dalles, que pouvait-il y avoir ? Peut-être rien, peut-être... Creuser davantage aurait signifié un véritable travail de fouille organisé, et il n'en était pas question.

— Nous reviendrons dans trois mois, me dit alors Mac Kerrell. Nous allons mettre des sondes dans le fond de la tranchée et, pour préserver le dallage, nous allons le recouvrir de feuilles de plastique.

Ils avaient tout ça dans leur voiture, tout un matériel. Nous avons donc redescendu les plastiques et les sondes, des sondes destinées à enregistrer la radioactivité du terrain. Ils ont mis tout cela dans la tranchée, qui a ensuite été rebouchée. Des sondes, ils en ont même posé un peu partout, quadrillé le champ en carrés de cinq mètres de côté. Et ils avaient vraiment l'espoir de revenir trois mois plus tard, avec une autorisation de fouilles officielles, autorisation qu'ils devaient demander à Delporte. Celui-ci avait en effet dans ses attributions la surveillance des fouilles pour l'Allier, le Puy-de-Dôme, le Cantal et la Haute-Loire, en tant que directeur des Antiquités Préhistoriques pour l'Auvergne.

Mais ça ne s'est passé comme ça, et quelques semaines plus tard, le 13 juin, je recevais de Delporte une lettre passablement ambiguë :

Cher Monsieur,

J'ai une lettre de M. Mejdhal qui me fait part des résultats de ses analyses. Je dois vous dire combien je suis heureux de la tournure que prennent les choses ; en effet, si je n'ai jamais accepté que les objets de Glozel soient paléolithiques, j'ai toujours pensé que la théorie qui voulait que vous fussiez le fabricant n'avait jamais été sérieusement prouvée.

Par contre, Mejdhal me parle des sondages effectués au Champ des Morts, et là je vous demande d'être extrêmement ferme. Il est interdit de fouiller où que ce soit sans l'autorisation de l'État et si vous laissiez faire, cela risquerait de créer de nouvelles difficultés, y compris de nouvelles interventions policières que je regretterais vivement, et de toute façon, cela compromettrait la bonne marche de l'affaire en donnant des armes à ceux qui sont les adversaires inconditionnels de Glozel.

Je passerai vous voir fin juillet, mais je compte sur vous pour comprendre la situation et pour interdire tout sondage. Je vous affirme que c'est là notre intérêt à tous et d'abord le vôtre...

Henri Delporte.

Je cite cette lettre parce qu'elle rend bien compte de l'attitude officielle d'une manière générale. Certes, le ton a un peu changé. Il n'est plus « sérieusement prouvé » que je sois un faussaire — ce qui laisse entendre qu'il n'est pas non plus sérieusement prouvé que je n'en sois pas un. Malgré les datations ! Patience et longueur de temps, je veux bien... mais ces gens-là en parlent à leur aise. Il y a quelques années qu'ils s'intéressent à Glozel, et encore parmi d'autres choses. Pour moi, il y a cinquante-cinq ans que cela dure, jour après jour ! Et maintenant, je voudrais, oui je voudrais que les fouilles reprennent. N'est-il pas grand temps ? Quel obstacle reste-t-il ?

Les datations se poursuivaient, en Suède, en Écosse, à Fontenay-aux-Roses et, chaque fois, l'authenticité de Glozel était un peu mieux établie. Delporte s'engageait auprès de Henri François à faciliter les choses en permettant à l'adjoint de celui-ci, Guy Portal, de faire non pas des fouilles, mais des prélèvements dans le sol. Et, au mois de juillet, Mejdhal, Mac Kerrell et Guy Portal revinrent pour faire des expériences de thermoluminescence tout près de Glozel, à une dizaine de kilomètres de Ferrières, aux mines d'uranium de La Prugne, dont le directeur, M. Lefur, mettait un laboratoire à leur disposition.

M<sup>me</sup> Morlet et moi, nous les accompagnâmes. Et c'était vraiment intéressant de voir ça, même si je ne comprenais pas toutes les explications qui m'étaient données. Mais enfin, j'ai vu Mac Kerrell broyer un petit fragment de poterie dans une espèce de mortier, et le passer dans un tamis. Dans toutes les choses cuites, il y a du quartz de couleur blanche. C'est lui qui reste dans le tamis. Après quoi, on le chauffe à deux ou trois mille degrés, je ne sais plus. Et c'était très beau, parce qu'on voyait apparaître des petits feux rouges, bleus, un véritable arc-en-ciel, et qui, paraît-il, témoignaient de l'âge de la chose. Il y avait aussi une espèce de sismographe qui enregistrait tout ça. Bref, ils ont conclu que les objets examinés avaient plusieurs milliers d'années.

Comme ils n'avaient pas fini ce jour-là, ils ont continué le lendemain. Et j'ai vu arriver un employé des mines de La Prugne, envoyé par Portal, qui lui avait dit : « Allez dire à Émile Fradin qu'il dorme tranquille. Glozel est très ancien ! »

Un peu plus tard, au mois d'octobre, nous vîmes débarquer toute une équipe du Centre d'Études nucléaires de Grenoble, dirigée par M<sup>me</sup> Lemercier, qui s'était donnée pour but de repérer de nouveaux gisements. C'étaient des travaux très impressionnants. Ils sont restés cinq jours. Ils divisaient le champ en longs couloirs rectilignes, puis localisaient les anomalies du sous-sol grâce à un magnétomètre. C'est un engin long d'un mètre, de la grosseur d'un tuyau de poêle. Il paraît qu'on s'en sert pour repérer les épaves sous-marines. Le

tout était relié à un camion où se trouvait de nombreux appareils d'enregistrement. Quand telle aiguille s'arrête et se met à décrire des cercles, c'est qu'il y a des choses. Et il y en a, apparemment.

Cette équipe a même prospecté un peu aux alentours, et elle s'est aperçue qu'on devrait aussi trouver des choses dans le champ qui se trouve de l'autre côté du ruisseau, et qui appartient à des voisins, les Cognet. Cela ne m'a pas tellement étonné, d'ailleurs, puisque, dans les années 40, ces voisins avaient trouvé dans ce même champs des fragments de tablettes, les mêmes que les nôtres. Mais ils n'avaient pas cru bon de les ramasser, et ça s'était dispersé. C'est dommage, d'ailleurs, parce que c'était une preuve de plus, et que ç'aurait été bien de dater également ces fragments-là. Toujours est-il que dans ce champ aussi, M<sup>me</sup> Lermancier a fait planter des piquets et poser des espèces de pastilles qui doivent enregistrer je ne sais quoi.

Tout cela était du meilleur augure, mais ça n'a guère avancé depuis. Pourquoi faut-il attendre encore ? Quand nous donnera-t-on enfin l'autorisation de reprendre les fouilles avec tous ces moyens nouveaux dont on dispose aujourd'hui, et qui sont autant d'appareils à détecter le mensonge ? Le mensonge des mandarins, bien entendu. Ce qui est peut-être la réponse à la question que je pose.

Six mois plus tard, en mars 1975, un important congrès d'archéométrie, réunissant archéologues et savants de nombreuses disciplines se tenait à Oxford, en Angleterre. Il y avait là cent cinquante personnes venues de douze pays, parmi lesquelles tous les chercheurs qui avaient participé aux data-tions de Glozel, auxquelles ce congrès consacra une journée entière. Mejdhal et Mac Kerrell rendirent compte de leurs travaux et projetèrent un film, et l'on entendit également un exposé de M. B.S.J. Isserlin, de l'université de Leeds, qui est paraît-il, le plus grand épigraphiste anglais.

M. Isserling s'appuya sur le fait que les tablettes étaient

datées vers 300 avant J.-C. Sa catégorie à lui était que l'écriture glozélienne entretenait certains rapports avec l'écriture ibérienne, et d'autres, plus lointains, avec le phénicien, et que ces langues avaient fort bien pu arriver à Glozel à l'époque. Il pensait que l'espèce de mélange que constituait, selon lui, cette écriture, pouvait s'expliquer par le fait qu'il s'agissait d'inscriptions magiques, écrites en quelque sorte « pour ne rien dire », et empruntées à divers alphabets dont les Glozéliens n'auraient pas connu le sens.

Je n'en sais rien. Le docteur Morlet pensait différemment. Pour lui, il s'agissait bien d'une écriture à part entière, d'une civilisation originale, mais il est vrai qu'il ne disposait pas des éléments apparus ces dernières années et qu'il faisait remonter tout cela beaucoup plus loin. Sentimentalement, bien entendu, je reste attaché à sa thèse à lui, mais au fond, cela m'est un peu égal. Plus ou moins vieux, pour moi cela n'a pas beaucoup d'importance : c'est toujours plus vieux que moi.

A la fin du congrès, le professeur Colin Renfrew, professeur d'archéologie à l'université de Southampton, devait déclarer : « Maintenant, nous n'avons plus le droit de rire. Ce que nous venons de voir et d'entendre est très sérieux. »

Pourtant, Henri François m'écrivait le 12 décembre 1975 : « Une réouverture des fouilles ou même l'ouverture de sondages est encore difficile à entreprendre sur le plan officiel. » Pourquoi ?

Voilà, en gros, où nous en sommes. Les os auraient de 15 000 à 17 000 ans (ces os dont le comte Begouen, dans sa fausse « dépêche de Porto », disait qu'ils avaient conservé toutes leurs matières organiques, « gélatine et graisse »), certaines céramiques 5 000 ans, les tablettes 2 500 ans (Dussaud, le 29 décembre 1927 : « En tant que technicien, j'affirme que toutes les inscriptions de Glozel sont vaines. » Même à l'époque, ça ne voulait rien dire : des choses sont vraies ou fausses, elles ne sont pas *vaines*. « En tant que technicien » !)



## *Glozel et ma vie*

Et moi, j'attends qu'on dise à la face du monde que je ne suis pas un faussaire, que l'on classe le gisement et que l'on reprenne les fouilles.

Ce n'est peut-être pas pour demain. Il y a toujours des antiglozéliens, et ils veillent. Pour le guide Michelin et pour les dictionnaires, rien n'a changé. Le *Petit Robert*, par exemple, est catégorique :

GLÓZEL. Hameau de l'Allier, près de Vichy. En 1925, on y découvrit des pièces préhistoriques qui furent reconnues plus tard comme inauthentiques.

Et encore beaucoup plus tard comme authentiques. D'abord, ce n'est pas 1925, mais 1924. Ce n'est pas Glozel qui est faux, ce sont les dictionnaires.

J'attends.

## DANSER LE DERNIER

J'attends.

Les jours passent. On parle de Glozel, on n'en parle plus, et on en parle de nouveau. Du moins, au lieu de s'invectiver comme par le passé, on s'interroge. C'est déjà quelque chose. L'énigme demeure, pour une large part. Un jour ou l'autre, on la percera. Il n'est rien de l'histoire des hommes qui ne puisse être déchiffré par les hommes. Mais l'histoire est longue, j'ai appris cela, et ses voies capricieuses.

A moi, que me reste-t-il ?

Jeune homme, je voulais quitter Glozel. Ça ne me plaisait pas de travailler la terre. La découverte, les fouilles, la nécessité d'être sur place pour me battre à une époque où mon honneur et celui de ma famille en dépendaient, m'ont obligé à rester à la ferme. Aujourd'hui, je ne quitterais plus cet endroit pour rien au monde.

Et puis il y a les choses, ces choses qui sont là, qui dorment dans le musée, et qui me retiennent. Il y a cinquante-cinq ans que je vis avec elles et qu'elles vivent en moi. Et cinquante-cinq ans, c'est la vie d'un homme.

Il m'arrive souvent, seul dans le musée, de m'arrêter. Je me surprends alors à rêver à ces gens, les Glozéliens. Nous ne savons rien d'eux, ou si peu, et j'ai pourtant, à certains moments, le sentiment de vivre dans leur intimité. Et j'imagine...

On a trouvé des urnes funéraires, donc ces gens incinéraient. Des harpons, des hameçons — c'étaient des pêcheurs. Il y a des aiguilles ; ils cousaient. Des sifflets, ils... sifflaient. C'est drôle, ces sifflets. Le docteur Morlet disait toujours que nous devrions les nettoyer. On ne l'a jamais fait ; c'est une opération assez délicate. Ils sont en os et pleins de terre. Mais il faudrait : ce serait quelque chose de redonner le son dans un sifflet de quinze mille ans !

Mais ces gens ? Est-ce qu'ils m'auraient fait peur, par exemple ? Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'ils devaient être comme nous. Ils portaient des bijoux des bagues, des bracelets. On a trouvé des boîtes à ocre : ils se maquillaient. Il reste encore un peu d'ocre dans ces boîtes, d'une belle couleur jaune roux. C'est très curieux. Et puis cette écriture, dont on nous dit ceci, dont on nous dit cela, mais dont je voudrais savoir, moi, ce qu'elle dit, elle, ce qu'elle dit vraiment...

Mais on ne me laisse jamais bien longtemps à ces rêveries. Il y a toujours du monde. Toujours, enfin très souvent. Et cela aussi aura compté dans ma vie, tous ces gens qui sont venus là, et que je n'aurais jamais rencontrés sans la découverte de ces objets mystérieux. Et je ne parle pas seulement des savants, des journalistes. Non, les gens... Et je discute avec l'un, avec l'autre. J'apprends pas mal de choses et j'entends un peu de tout. Sur Glozel, chacun a son idée. Je laisse dire.

De la grande époque, il ne reste plus guère, aujourd'hui, que ma sœur Yvonne, M<sup>me</sup> Morlet et le procureur Besson, celui qui prononça en 1932 le non-lieu qui me libéra à jamais des poursuites judiciaires. Nous sommes restés longtemps sans nous voir, puis, un jour, il est revenu à Glozel. Nous avons vieilli l'un et l'autre, mais une amitié spontanée nous a réunis. Nous nous sommes embrassés, et nous sommes aujourd'hui les meilleurs amis du monde. Nous nous voyons souvent.

Un jour, il ne restera plus personne. Il faudra alors que mes enfants conservent, maintiennent et peut-être rénovent le musée, surtout si les fouilles, comme nous le souhaitons tous, reprennent enfin.

Mon fils Jean-Claude s'y intéresse particulièrement. Il sait

tout de Glozel, tout ce que j'en sais moi-même, et il veillera, j'en suis sûr, à ce qu'on ne l'oublie pas et à ce qu'on ne le disperse pas. Je ne supporterais pas de voir partir les objets ou de savoir qu'ils partiront un jour. Je ne m'imaginerai pas n'ayant plus le musée près de moi. Il n'est d'ailleurs pas question de cela pour l'instant. Mais mon idée est que les choses devraient rester là toujours, même s'il est bien certain que le musée doit être agrandi, modernisé, présenter de meilleures garanties de sécurité. Nous, nous avons fait cela comme nous pouvions, et le moins qu'on puisse dire est qu'on ne nous a pas beaucoup aidés à l'entretenir.

Toujours est-il qu'il faut vraiment refaire le musée. Les objets sont mal présentés, trop les uns sur les autres. De nouvelles vitrines seraient nécessaires, avec des verres spéciaux. Cet aménagement permettrait en outre d'accueillir tous les objets faisant partie de la collection de M<sup>me</sup> Morlet, qui comprend des choses de toute beauté. Je pense notamment à une sculpture sur os d'une panthère blessée. La panthère a une flèche plantée dans la tête. Elle ouvre la gueule, on voit ses crocs, sa barbe, et on la sent qui grogne, qui souffre et qui essaie d'arracher cette flèche avec sa patte. C'est une des plus belles pièces, des plus émouvantes. Il faudrait pouvoir montrer cela, et tant d'autres choses.

Il faudrait aussi récupérer ce qu'on ne m'a jamais rendu, je veux dire tout ce qu'a emporté Viple au commencement de l'histoire et la plus grande partie des objets saisis par la perquisition. On ne sait pas où ils sont, et quand on croit les repérer, ils disparaissent comme par enchantement. Henri François les a fait rechercher, à un moment. On en avait signalé au musée de Nancy, je ne sais pas ce qu'il en est. Dans les années 30, plusieurs visiteurs m'ont assuré en avoir vu au musée de l'Homme, à Paris, dans une petite vitrine, où ils étaient bel et bien présentés comme « Objets de Glozel ».

S'il y avait de nouvelles fouilles, j'aimerais que les objets qu'on trouverait restent ici. Ceux qui sont au musée ont été

trouvés avant la loi de 1942 ; ils m'appartiennent. Mais ce ne serait pas le cas pour le produit de nouvelles fouilles. Peu importe. Ce qui compte, je crois, c'est que tout reste ensemble, quitte à ce que quelques pièces isolées aillent dans d'autres musées en France ou à l'étranger.

Et puis, il y a du nouveau. Depuis quelques années, l'idée d'une association était dans l'air. Elle vient de prendre corps. En octobre 1978, a été créée l'A.S.P.C.G., l'Association pour la Sauvegarde et la Protection des Collections de Glozel, dont le siège social est à Vichy, au Centre culturel Valéry Larbaud.

Son conseil d'administration a pour président le procureur Besson, et j'en suis vice-président. Les autres membres sont Henri François et sa femme, M<sup>me</sup> Mauricette François, M<sup>me</sup> Andrée Faton, rédactrice de la revue *Archéologie*, le réalisateur de télévision Jean-Jacques Sirkis, qui a fait en 1976 un très beau film sur Glozel pour FR 3 ; le docteur Benitte ; M. Jean-Pierre Dugas, archéologue au Service des Fouilles et Antiquités du ministère de la Culture, M. Luc Tixier, conservateur adjoint des Bâtiments de France pour la région Auvergne, et M. Norbert Chassende-Baroz, président de la Société française de Radioprotection. Enfin, mon fils, Jean-Claude, en est le secrétaire général.

La première assemblée générale de l'A.S.P.C.G. s'est tenue le 2 décembre 1978. Les buts de cette association sont simples : d'une part, la conservation de ce qui existe déjà — conservation matérielle et juridique ; d'autre part, il s'agit de tout mettre en œuvre pour que soit enfin accordée l'autorisation de reprise des fouilles. C'est en elle, maintenant, que reposent mes plus sûrs espoirs pour l'avenir proche.

La dernière vache est morte il y a quelques années. Quand je dis la dernière vache, je veux dire la dernière descendante directe de celle qui découvrit une civilisation inconnue. Par fidélité, mon grand-père et moi avons toujours tenu à assurer

cette descendance, cette filiation. Et nous y sommes parvenus pendant cinquante ans.

Et puis, un jour, je suis descendu au Champ des Morts, que j'avais mis en pacage, et quand je suis arrivé, j'ai trouvé ma vache par terre, couchée dans une tranchée, non loin de l'endroit où son ancêtre avait mis à jour la première tombe.

Elle n'était pas morte, mais ne valait guère mieux. Elle avait été frappée d'une espèce de méningite. Elle ne voyait plus clair, et ça a été toute une affaire pour la remonter. Il y a quatre cents mètres du champ de fouilles à la ferme : nous avons mis plus de trois heures pour les faire. Je ne pouvais pourtant pas la laisser là. Je l'ai mise à l'étable, et elle y est restée. Elle était complètement aveugle ; je lui donnais à manger à la main, du maïs. Quand j'entrais dans l'étable, elle tournait la tête vers moi, et elle attendait.

Ça ne pouvait pas durer toujours. Je souffrais trop de voir ce regard sans vie fixé sur moi. Il a bien fallu que je m'en sépare. Je l'ai vendue à un voisin, qui était marchand de bêtes. Ce jour-là encore, elle m'a suivi. Je l'ai prise par une corne et je l'ai faite monter avec moi, dans le camion. Du moment que je lui parlais, elle me suivait. Et puis le camion est parti. Et il m'a semblé que quelque chose finissait avec cette vache.

Le plus long, le plus dur est fait. Je l'ai derrière moi, le bon comme le mauvais. On m'a traité de tout, de génie et de faussaire, alors que je n'étais ni l'un ni l'autre. On m'a giflé, injurié — et célébré. On m'a traîné devant les tribunaux et devant les caméras. Tout cela est passé.

Le monde, aujourd'hui, sait que Glozel est authentique, même s'il n'est peut-être pas ce qu'on croyait dans les années qui ont suivi sa découverte. Et que les officiels le mettent ou non dans leurs papiers n'y changera rien. Cela importe, pourtant. Ce n'est pas seulement ma personne qu'on réhabiliterait en prenant cette décision courageuse, qui devrait passer sur pas mal de réputations, d'amours-propres, de fidélités mal

## *Glozel et ma vie*

placées. C'est à toute une civilisation que l'on rendrait justice. A l'homme entier, finalement.

Cela viendra, parce que cela ne peut pas ne pas venir.

Je voudrais être là pour le voir, comme j'aurais voulu que le docteur Morlet le voie. Sans lui, non seulement, je le répète, Glozel n'existerait pas, mais je ne me serais pas battu si longtemps. Grâce à lui, à son courage, j'ai pu tenir. Et il le fallait pour que la vérité triomphe aujourd'hui.

Je voudrais être là.

Jeune homme, je participais souvent à des concours de danse. Et quand on est là, dans ces concours, on va jusqu'au bout, pour gagner. Moi, je dansais à en tomber.

Pour danser le dernier.

C'est pareil.

Glozel est vrai. Et je veux qu'on le dise.

## ANNEXES





# LA RADIOTHERMOLUMINESCENCE, MÉTHODE DE DATATION ARCHÉOLOGIQUE

par

Henri François

Ingénieur au Commissariat à l'Énergie Atomique

La luminescence émise par certains matériaux lorsqu'ils sont chauffés est un phénomène qui avait été observé par les alchimistes. Il ne fut possible d'expliquer, puis d'utiliser ce type de phénomène que très récemment, lorsque furent connues la structure de la matière et la nature des rayonnements.

Nous vivons dans un monde de rayonnements et à cause des rayonnements.

Le soleil est la source de vie. Il nous envoie l'énergie vitale sous forme de rayonnements. Les hommes ont appris au début du siècle qu'ils pouvaient créer des rayonnements et transporter à de grandes distances toute sorte d'informations. Des appareils de « détection » permettent de transformer en son et en images des ondes captées par des antennes. Les astrophysiciens sont à l'écoute des messages « radio » envoyés par notre Univers.

Le début du <sup>xx</sup>e siècle fut particulièrement fertile en découvertes. L'une des plus importantes, qui s'inscrit d'ailleurs dans un ensemble physique cohérent, fut la découverte de la *radioactivité naturelle*.

En 1896, le physicien Becquerel montre que certains minéraux émettent des « rayons ». Pierre et Marie Curie, un peu plus tard, isolent dans des tonnes de minerais des éléments qu'ils appellent radioactifs.

Bien avant la découverte de la radioactivité « artificielle », on se rend compte que nous vivons dans un univers naturellement radioactif. La croûte terrestre est radioactive, les eaux sont radioactives, l'air que nous respirons est rendu radioactif par les émanations gazeuses de minéraux. Il faut comprendre qu'à cette irradiation *tellurique* s'ajoute une irradiation *cosmique*. Le soleil, qui fonctionne comme

un gigantesque réacteur nucléaire, nous envoie des rayonnements. Les galaxies nous irradient de la même manière en nous bombardant de rayonnements et de particules.

On a de bonnes raisons de croire qu'il y a quatre milliards et demi d'années la terre s'est formée à la suite d'une gigantesque explosion cosmique. Les particules qui constituent les atomes de notre matière terrestre ont été portées à très haute température en formant ainsi une sorte de « bouillie » où furent mêlés, projetés les uns contre les autres, protons, neutrons et électrons.

Puis ce « plasma » s'est refroidi et très rapidement des assemblages nucléaires se sont formés. Les atomes se sont organisés et la matière s'est construite.

Certains de ces assemblages furent en quelque sorte « réussis » car ils contenaient un nombre convenable de protons et de neutrons qui leur donnait la stabilité. D'autres assemblages étaient déséquilibrés. Ils ne répondaient pas aux lois de la physique nucléaire. A la recherche de leur équilibre, ils émettent des particules qui sont des constituants de leurs noyaux (protons, neutrons) et des électrons ou des rayonnements qui ont une nature physique analogue à celle de la lumière.

L'Univers est construit avec des atomes, constitués eux-mêmes de trois particules fondamentales — protons, neutrons et électrons — assemblées pour donner des systèmes solaires miniatures (leur diamètre est de l'ordre de un cent millionième de centimètres !)

Au cours des temps, certains atomes instables se sont désintégrés et ont retrouvé la stabilité. D'autres n'ont pas retrouvé la stabilité et se désintègrent en émettant des rayonnements ou des particules.

Nous connaissons ces éléments instables. Ils existent dans notre espace vital humain et en se désintégrant ils nous irradient. Cette irradiation s'ajoute à celle qui parvient du soleil et des galaxies.

Donc, depuis que l'homme est apparu sur la terre (il y aurait 600 000 ans), il a toujours vécu dans un monde radioactif. On a pu constater que la radioactivité naturelle variait avec la structure géologique, c'est-à-dire avec la nature des matériaux. La radioactivité naturelle varie avec le temps, mais très peu. On peut en effet calculer qu'il y a 600 000 ans elle était à peine plus élevée que celle que nous mesurons actuellement.

Par conséquent, vivant ou inerte, tout matériel terrestre est irradié en permanence — c'est-à-dire « bombardé » par des particules ou par des ondes. Vivant ou inerte, tout matériel terrestre est lui-même

émetteur de rayonnements. Notons bien que la quantité de rayonnements ainsi délivrée en un lieu donné et dans un temps donné (une année, par exemple) est *constante*.

L'unité de mesure est le Rad. Elle correspond à une quantité d'énergie absorbée par un matériau donné (vivant ou inerte). N'oublions pas que les rayonnements transportent de l'énergie ! A Paris, la dose annuelle naturelle est de 0,150 Rad.

Examinons maintenant une argile qui va servir à fabriquer une poterie ou une céramique.

Cette argile contient des matériaux cristallisés de toutes sortes — quartz, feldspath, alumine, etc. Ces petits cristaux sont répartis uniformément dans la masse. Les matériaux naturellement radioactifs qui sont à la recherche de leur équilibre nucléaire depuis la formation de la terre ont irradié tous ces cristaux avec une intensité constante, c'est-à-dire avec un débit de dose constant.

Chacun de ces cristaux reçoit ainsi, sous forme de rayonnements, des quantités considérables d'énergie. Lorsque le rayonnement pénètre dans le cristal, les atomes qui le constituent sont soumis à un véritable bombardement. La probabilité pour qu'un rayonnement atteigne un électron appartenant au système atomique n'est pas nulle et, dans ce cas, les électrons atteints sont déplacés. Ils emportent avec eux une partie de l'énergie acquise au cours du choc et vont occuper dans le système atomique des niveaux différents — *conservant ainsi l'énergie acquise*.

On sait que lorsqu'un tel électron revient, pour une cause physique quelconque, sur son niveau énergétique d'origine, cette « transition » se fait en s'accompagnant d'une émission lumineuse.

Une des causes du retour de ces électrons sur le site atomique qu'ils occupaient avant d'être atteints par le rayonnement est la chaleur.

Si on apporte de l'énergie extérieure sous forme de chaleur au système, les électrons bombardés vont utiliser cet apport énergétique pour retourner sur le site d'origine. A chaque transition correspond une émission lumineuse.

Donc, lorsque le potier a façonné son œuvre et qu'il la porte au four, tous les électrons déplacés depuis les temps géologiques retournent sur les niveaux énergétiques atomiques qu'ils occupaient avant d'être frappés par le rayonnement naturel et, bien sûr, émettent une lumière visible. C'est cette lumière — appelée

## *Glozel et ma vie*

« *radiothermoluminescence* » — qui a été décrite par quelques alchimistes.

Cette luminescence correspond à l'irradiation « géologique ». On l'appelle « *radiothermoluminescence géologique* ».

Suivons maintenant un objet ainsi façonné par un potier gallo-romain, par exemple.

Au cours du temps, l'objet a été enterré et a été à nouveau soumis à l'irradiation naturelle. La terre qui le constitue contient des matériaux radioactifs et il se produit de surcroît une sorte d'auto-irradiation.\*

Lors du chauffage de fabrication, on peut dire que l'horloge thermoluminescente a été remise à zéro, puisqu'a disparu toute la thermoluminescence correspondant à l'irradiation géologique (fig. 1).

Depuis l'époque gallo-romaine, notre objet va de nouveau être irradié. Certains électrons vont être de nouveau chassés de leurs sites normaux et emporter l'énergie du choc. Pendant 2000 ans, le bombardement se fait avec un débit constant et le nombre d'électrons atteints par unité de temps est par conséquent constant.

Si, en 1979, nous trouvons cet objet, il est possible de mesurer avec des appareils appropriés (fig. 2) la radiothermoluminescence d'un prélèvement de quelques milligrammes. On mesure en fait l'intensité de la lumière émise au cours du chauffage (fig. 3). Cette radiothermoluminescence est due à une irradiation qui a duré pourtant toute la « vie archéologique » de l'objet.

Pour un lieu donné, on peut mesurer l'intensité du « bombardement », c'est-à-dire le débit de dose annuel. L'âge sera obtenu en appliquant la formule suivante :

$$\text{Âge (années)} = \frac{\text{Radiothermoluminescence mesurée}}{\text{Radiothermoluminescence correspondant à une irradiation d'une année}}$$

On peut de façon précise, mesurer le débit de dose sur le terrain. Cette opération est quelquefois impossible et, dans ce cas, il faut faire une hypothèse sur le débit de dose annuelle. La méthode perd évidemment en précision.

Si on dispose de sources de rayonnement étalonnées, il est avantageux d'irradier les matériaux à dater avec des doses de

rayonnement bien connues, afin de mieux apprécier la valeur de la thermoluminescence aux doses de rayonnements naturels estimées.

La méthode a été appliquée aux objets en céramique et en terre cuite qui furent exhumés à Glazel.

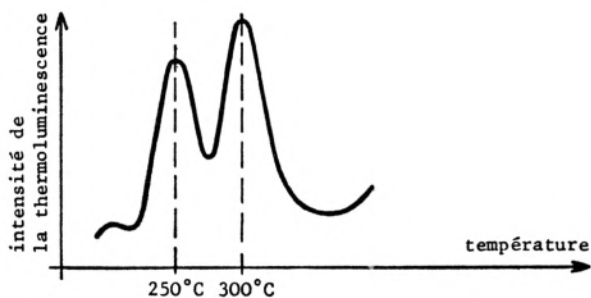
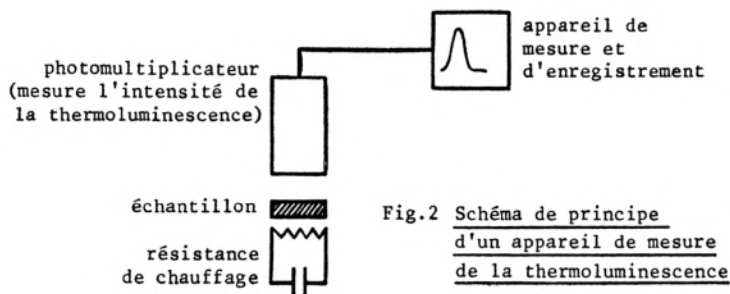
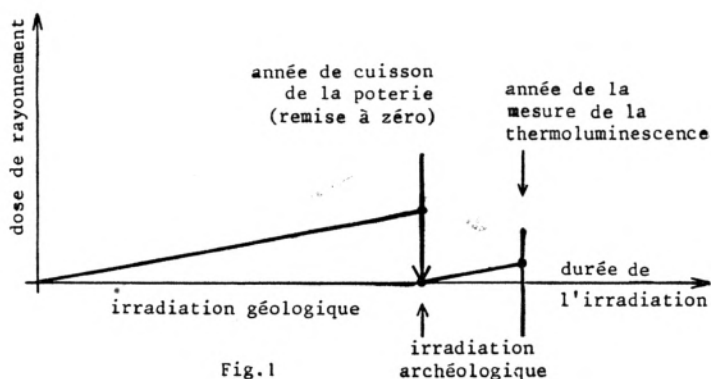
Les résultats de plusieurs laboratoires internationaux pratiquant la thermoluminescence soit pour la datation archéologique, soit pour la dosimétrie nucléaire — médicale ou industrielle — sont parfaitement convergents (1, 2). Un examen détaillé complémentaire a permis à une équipe américaine de vérifier qu'aucune postirradiation artificielle n'avait été faite (3).

Il serait intéressant que ces techniques puissent être maintenant appliquées à des objets fraîchement exhumés.

La radiothermoluminescence est une méthode de datation qui ne s'applique qu'aux objets en terre cuite ou aux céramiques. Elle est fondée sur la constance de la radioactivité naturelle et sur le fait que l'objet a été « cuit », c'est-à-dire chauffé à une température de 300° à 400 °C. au moins au moment de sa fabrication.

La précision de la méthode est liée à la possibilité de pratiquer des mesures des débits de doses sur le site archéologique. L'appareillage est d'un maniement délicat et ne peut être utilisé que par un personnel entraîné.

De plus, il est nécessaire de disposer de sources de rayonnement étalonnées et de savoir les manipuler dans des conditions de sécurité absolue.



## BIBLIOGRAPHIE

- (1) H. Mc Kerrell, V. Mejdahl, H. François et G. Portal, 1974 — *Thermoluminescence at Glozel* — *Antiquity* XLVIII — N° 192 — 265-272.
- (2) H. Mc Kerrell, V. Mejdahl, H. François et G. Portal, *Études sur Glozel* — *Revue archéologique du Centre* — 57, 58.
- (3) D. W. Zimmermann, M. P. Yukas et P. Meyers, 1974, *Mesures d'authenticité de thermoluminescence sur le noyau du matériau du cheval de bronze du Musée Métropolitain d'Art Moderne de New York* — *Archeometry* 16-1-19, 30.





## LE CASSE-TÊTE GLOZÉLIEN

par

Jacques Gossart

*Extrait de l'ouvrage du groupe Kadath :*

*L'affaire de Glozel.*

*Histoire d'une controverse archéologique.*

*par Nicole Torchet, Patrick Ferryn*

*et Jacques Gossart (Copernic, 1978).*

*Je remercie les auteurs, qui ont fait ces dernières années un travail remarquable en faveur de Glozel, d'avoir bien voulu m'autoriser à reproduire ces quelques pages qui servent de conclusion à leur livre.*

E. F.

Il est peu de sites aussi « remuants », aussi déconcertants que Glozel. Tour à tour œuvre d'un faussaire, station néolithique, magdalénienne, curiosité de l'âge du fer, berceau de l'écriture en Europe ou bric-à-brac d'un sorcier gallo-romain, le Champ des Morts reste un éternel sujet de discorde. Mais c'est au niveau des désaccords entre chercheurs qu'une évolution s'est amorcée ces derniers temps. En effet, lors des découvertes et jusqu'aux datations par thermoluminescence, seuls les archéologues prenaient part aux discussions. Or (...) une nouvelle catégorie de chercheurs — les archéo-physiciens — s'est depuis peu intéressée au débat, s'appropriant pratiquement le monopole des travaux de Glozel. C'est grâce à leurs recherches que Glozel a été définitivement identifié, et ce sont eux qui ont défini la période à laquelle doit se rattacher le site. Ces

datations sont d'une grande importance, leur utilité n'est plus à démontrer. Cependant, elles ont tracé des frontières temporelles qui peuvent se révéler nuisibles à la bonne compréhension du site. En effet, les quelques archéologues qui ont pris le risque de se lancer dans l'aventure glozélienne ne semblent pas vouloir mettre en doute (officiellement tout au moins) les dates qui ont été définies par les archéo-physiciens. Toutes les recherches archéologiques pures sont donc subordonnées aux résultats de travaux qui ne cadrent absolument pas avec l'allure générale du site glozélien. Confrontés à un problème apparemment insoluble, les archéologues ne peuvent dès lors donner une suite satisfaisante aux datations. A ce compte, les recherches risquent de piétiner encore longtemps, à moins qu'on n'en arrive à élaborer une solution boiteuse, en accord avec les datations, mais en désaccord avec le contexte archéologique.

Il est temps, croyons-nous, d'élargir le débat, en présentant le point de vue archéologique de l'étude du site ; dans cette optique, en effet, c'est le contexte archéologique qui est la proposition majeure, le point de départ de l'étude du site, les datations étant en quelque sorte subordonnées à l'analyse générale des objets. Comme on l'a vu, la méthode entraîne des résultats qui sont apparemment en contradiction avec certaines dates fournies par les analyses physiques. Si nous reprenons tous les éléments dont nous disposons pour l'étude de Glozel, nous constatons que :

1) L'examen archéologique nous amène à distinguer deux familles d'objets : les objets en os et une partie des objets en pierre, qui semblent devoir être datés d'une époque relativement proche du paléolithique supérieur ; les objets en céramique, à propos desquels on ne peut tirer aucune conclusion.

2) L'examen physique (c'est-à-dire les analyses par carbone 14 et par thermoluminescence) nous font également distinguer plusieurs familles d'objets : des objets en os datés du Magdalénien, pour ne pas dire du Solutréen ; des céramiques datées du premier siècle avant notre ère ; un ossement daté du début de notre ère (...)

On voit que les datations par thermoluminescence sont en nette contradiction avec l'ensemble des examens ; elles constituent l'élément perturbant dans une théorie générale somme toute assez cohérente. Au stade actuel de l'étude, nous ne pouvons que constater notre impuissance en face de ce phénomène. La grande compétence des chercheurs, les énormes précautions qui ont été prises lors des analyses ne nous permettent en tout cas pas d'écarter les dates

obtenues par thermoluminescence. Dans une moindre mesure, les dernières analyses par carbone 14, relatives aux ossements datés du dix-huitième millénaire avant notre ère doivent, elles aussi, être manipulées avec précaution : faire remonter Glozel au début du Magdalénien nous paraît un peu prématuré. Cependant, ces datations placent Glozel dans la période préhistorique proprement dite, ce qui s'intègre mieux dans notre vue d'ensemble du site. Il est, croyons-nous, tout à fait normal de constater de telles incohérences dans les résultats car, après tout, l'étude sérieuse de Glozel ne fait que commencer, et les difficultés rencontrées finiront certainement par être aplanies, du moins si l'on veut bien se débarrasser, une bonne fois pour toutes, de certains préjugés. On constate en effet que, si l'archéologie officielle française s'est empressée d'accepter les résultats obtenus par la thermoluminescence, c'est parce qu'un Glozel gallo-romain ne dérange aucune hypothèse fondamentale. Par contre, il est rarement fait mention des résultats donnés par le carbone 14, parce qu'ils s'opposent aux théories en vigueur actuellement. Non pas que les « patrons » de l'archéologie officielle rejettent ces datations : ce serait une erreur de tactique. Nous avons personnellement pu constater que, plus subtilement, « on » les oubliait par mégarde, lors des conférences, des interviews, et même de certains exposés écrits. Émile Fradin ne s'est-il pas entendu dire (discrètement, et en l'absence de tout témoin, bien sûr) que l'âge de Glozel ne pouvait dépasser 4 000 ans parce que, si le site était plus ancien, cela poserait vraiment trop de problèmes ! Décidément, rien n'a changé en un demi-siècle.

Je ne voudrais cependant pas terminer sur un pareil propos, car ne peut-on vraiment concilier les points de vue de l'archéologie et du physicien ? Selon moi, la chose est parfaitement réalisable. C'est ainsi qu'il faut se rappeler que les dates fournies par la thermoluminescence correspondent à la dernière cuisson des objets en céramique. On pourrait dès lors imaginer que les poteries glozéliennes, fabriquées au début du mésolithique, furent découvertes fortuitement au premier siècle avant notre ère<sup>1</sup>. Pour une raison que nous ignorons,

---

1. Il faut être bien conscient de la précarité de cette proposition. Il est tout à fait possible que ces poteries aient été fabriquées bien avant le début du mésolithique, ainsi que sembleraient d'ailleurs le prouver les datations par carbone 14 déjà citées. Cette dernière période me semble être la plus vraisemblable, compte tenu de l'ensemble des observations et des datations, ainsi que d'un « coefficient de pondération d'enthousiasme » qu'il me paraît nécessaire d'introduire car, franchement, l'écriture inventée par les contem-

## *Glozel et ma vie*

ces céramiques furent alors recuites, à une température qui a d'ailleurs pu être relativement basse, puisque 300 °C suffisent à faire disparaître la thermoluminescence archéologique. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse absolument invérifiable actuellement ; elle ne contentera certainement pas la majorité des archéologues qui, comme je l'ai déjà dit, sont tout prêts à accepter un Glozel gallo-romain, mais certainement pas le Glozel mésolithique que je propose. Cette théorie a cependant le mérite d'expliquer en partie l'apparent casse-tête glozélien, et les écarts énormes qui apparaissent au niveau des datations. Notons enfin que le site a probablement connu plusieurs périodes, c'est-à-dire que la vie glozélienne s'est manifestée sans doute à plusieurs millénaires d'intervalle. Cet aspect des choses interviendra certainement dans les futures tentatives d'explication.

De toute façon (...) il est bien trop tôt pour tenter d'élaborer une théorie d'ensemble qui tienne compte de tous les aspects du mystère glozélien. Il faudra encore de nombreuses années avant que Glozel et son « écriture » ne trouvent leur place dans la succession de nos civilisations disparues. Glozel authentifié, la vérité s'est enfin mise en marche... mais dans quelle direction ?

---

porains des artistes de Lascaux, n'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Modérons donc notre enthousiasme, et contentons-nous pour l'instant d'un Glozel « préhistorique mais pas très bien défini ». Et tant mieux, si, par la suite, Glozel se révèle être décidément contemporain de l'interstade de Lascaux : l'intérêt du site n'en sera que plus exceptionnel !



*Achevé d'imprimer le 13 avril 1979  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)  
pour les éditions Robert Laffont*

— N° d'édit. G.1007. — N° d'imp. 428. —  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1979.

Dans la même collection

**Edmond Rossi**

## **FANTASTIQUE VALLÉE DES MERVEILLES**

**Le testament du mont Bègo**

A l'horizon nord de la Côte d'Azur, majestueux et sombre, se dresse le mont Bègo, point de convergence d'un culte remontant aux origines de l'humanité. Plus de cent mille gravures rupestres couvrent les dalles sanguines des vallées périphériques. La mieux connue, la Vallée des Merveilles, rassemble les plus exceptionnelles : le Sorcier, le Mage, le Chef de tribu...

Ce vaste musée à ciel ouvert, perdu dans un site dantesque à plus de 2 000 mètres d'altitude, n'est accessible à pied ou en jeep que trois à quatre mois l'été, les neiges le recouvrant le reste du temps. Cependant, plus de quinze mille visiteurs se pressent annuellement sur ces lieux insolites, sensibles à l'étrange beauté du décor ou curieux de retrouver le sens de ces messages gravés dans la pierre.

Depuis un siècle, les chercheurs interrogent cette énigme, mais ce n'est qu'au cours de ces dix dernières années que de nouvelles méthodes d'investigation ont permis d'apporter des éléments inédits sur les peuples de la préhistoire qui tracèrent ces images et sur le culte qu'elles célèbrent. Edmond Rossi raconte ici cette aventure archéologique et recrée le passé fabuleux d'une civilisation qui périt écrasée sous les pas des légions romaines...

---

Couverture : Tablette inscrite traversée d'une racine. Photo Boyer (Roger-Viollet).



# les énigmes de l'univers



*Emile Fradin présente une des tablettes inscrites découvertes au Champ des Morts. Le musée de Glozel se trouve dans la ferme même des Fradin. (Photo Kadath)*

Le 1<sup>er</sup> mars 1924, en labourant un petit coin de terre, Emile Fradin, un jeune cultivateur du hameau de Glozel, près de Vichy, mit au jour des objets préhistoriques et des tablettes gravées d'inscriptions qui remettaient en cause tout ce qu'on croyait savoir de l'écriture.

Cette découverte allait déclencher l'une des plus violentes controverses archéologiques de notre époque, qui vit s'affronter savants de bonne et de mauvaise foi, vrais et faux experts. Pendant cinquante ans, Glozel fut considéré comme faux, et Emile Fradin comme le faussaire. Aujourd'hui on sait que le gisement est authentique. Mais entre-temps, Emile Fradin aura tout connu, tout subi : la gloire, bien sûr, mais surtout la calomnie, les machinations, les procès, la violence.

On a beaucoup écrit sur Glozel, et on continuera à le faire. Mais on n'avait jamais entendu Emile Fradin lui-même. Il parle enfin dans ce livre, qui ne se propose pas de résoudre l' "énigme de Glozel", mais qui raconte les choses simplement, comme elles se sont passées, et qui retrace la lutte d'un homme qui aura dû se battre toute sa vie pour faire reconnaître son innocence et triompher la vérité.

